N° 267 — Tome LXXIV 1er Août 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, LUCIEN-ALPHONSE DAUDET, EDMOND BARTHÉLEMY,
BARONNE CHARLES DE BENOIST, ALBERT DE BERSAUCOURT, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, EMILE CARTERON,
ERNEST GAUBERT, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, CHARLES MERKI, H. MESSET, MICHEL MUTERMILCH,
JEAN NOREL, GEORGES POLTI, RACHILDE, PAUL SOUCHON, LOUIS THOMAS,
MAURICE PÉZARD, FERNAND SÉVERIN

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 267 — 1er Août 1908

Fernand Séverin	*Notes sur Van Lerberghe*	369
Baronne Charles de Benoist	*Incompatibilité des sexes*	386
Ernest Gaubert	*Du Songe au Désir*, poésies	402
Albert de Bersaucourt	*Les Pamphlets contre Victor Hugo.*	408
Maurice Pézard	*Le Modernisme chez les Juifs*	438
Louis Thomas	*Stances au Soleil*	449
Emile Carteron	*Orientation du problème de la Science et de la Religion*	453
Lucien-Alphonse Daudet	*La Réponse imprévue*, nouvelle	467

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXVI. Plages*	488
Rachilde	*Les Romans*	490
Jean de Gourmont	*Littérature*	496
Georges Polti	*Littérature dramatique*	500
Edmond Barthélemy	*Histoire*	503
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	508
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	512
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	517
R. de Bury	*Les Journaux*	524
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	528
Paul Souchon	*Chronique du Midi*	533
Henri Albert	*Lettres allemandes*	536
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	541
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	545
Charles Merki	*Variétés : Paris au temps des Romantiques*	549
Mercvre	*Publications récentes*	551
—	*Echos*	553

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

Vient de Paraître :

JULES BOIS

LE VAISSEAU DES CARESSES

ROMAN CONTEMPORAIN

Un volume in-18 jésus de 433 pages

Prix..... 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

A. E. GAUTHIER
Sénateur, Ancien Ministre

LA RÉFORME FISCALE
PAR L'IMPOT SUR LE REVENU

1 volume in-16..... 3.5

ANDRÉ LIESSE
Professeur au Conservatoire National des Arts et Métiers et à l'Ecole des Sciences Politiques

PORTRAITS DE FINANCIERS
OUVRARD — MOLLIEN — GAUDIN — BARON LOUIS
CORVETTO — LAFFITTE — DE VILLÈLE

1 volume in-16..... 3.5

EDGARD MILHAUD
Professeur d'économie politique à l'Université de Genève

L'IMPOSITION DE LA RENTE
Les Intérêts du Crédit Public. — Les Engagements de l'Etat.
L'Egalité devant l'Impôt.

1 volume in-16 de la *Bibliothèque des Sciences morales et politiques*..... 3.

J. NOVICOW

LE PROBLÈME DE LA MISÈRE
ET LES PHÉNOMÈNES ÉCONOMIQUES NATURELS

1 volume in-8 de la Collection des *Economistes et publicistes contemporains*.. 7.

AUTRES OUVRAGES TRAITANT DE L'IMPOT SUR LE REVE

CHARTON (P.). — **La réforme fiscale en France et à l'étranger,** 1 vol. in-8..... 12
DUFAY (J.). — **L'impôt progressif en France,** 2e édit., revue et augmentée. 1 v gr. in-8..... 5
— **L'impôt progressif sur le capital et le revenu,** 1 vol. in-12..... 1.
GUYOT (Yves). — **L'impôt sur le revenu,** 1 vol. in-12, 1887..... 3.
MANÇHEZ (G.). — **L'impôt général sur le revenu.** Broch. in-8..... 1
STOURM (R.), de l'Institut, professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques. **systèmes généraux d'impôts;** 2e édition revisée, 1 vol. in-8..... 9

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

ECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn et A. van Gennep.

Sommaire du n° 55 (15 Juillet 1908).

Opérations mathématiques, par M. Joseph Deschamps.

Psychologie dans l'œuvre de Flaubert — I, par M. Jules de Gaultier.

Gîtes métallifères et l'évolution de l'humanité, par M. Stanislas Meunier.

Notes et Analyses :

Une exposition de géographie coloniale, par M. Remy de Gourmont.

F. Mesnil et E. Brimont. De l'immunité du microbe. dans les maladies à Trypanosomes, par M. Georges Bohn.

L'Art oriental à la fin de l'Antiquité, par M. Louis Bréhier.

Livres Nouveaux.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scientifique : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire sciences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de fournir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à tous les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de culture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre publication.

France, un numéro....	2 fr.	»	Union postale, un numéro..	2 fr.	25
— un an.....	20 fr.	»	— un an.....	22 fr.	»
— six mois	11 fr.	»	— six mois	12 fr.	»

Envoi franco d'un spécimen sur demande

XII[e] ANNÉE, 1908

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à **l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)**

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (11e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Etranger, 15 francs par an

Le numéro 50 centimes

Un n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet*, [illegible], et accompagnée d'un timbre de *25 centimes*.

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

EN VENTE

Les 45 derniers exemplaires

MOLIÈRE

ŒUVRES COMPLÈTES

32 Pièces de format in-4°, ornées de 700 illustrations gravées d'après les compositions de J. LEMAN et Maurice LELOIR

Notices par A. de MONTAIGLON et T. de WYZEWA

Impression en caractères du XVII^e^ siècle

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE MOLIÈR

La plus belle Édition de luxe

La plus richement illustrée

EN VENTE LES DERNIERS EXEMPLAIRES A **PRIX RÉDUI**

300 fr. au lieu de **600** fr.

Payable 20 francs par mois

☞ **PRIME** aux premières demandes

CATALOGUE ET SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Envoi gratuit franco-poste sur demand

NOTES SUR VAN LERBERGHE

L'éloge de *la Chanson d'Eve* n'est plus à faire ; mais beaucoup d'admirateurs de ce poème ignorent peut-être qu'il n'y eut guère de poète plus sincère que van Lerberghe, j'entends qui ait mis plus de lui-même dans son œuvre. De même il n'y en eut guère de plus spontané, de plus désintéressé, de plus loyal, qu'on puisse mieux proposer en exemple à ceux pour qui la poésie n'a pas été une affaire de vocation, ni surtout de recueillement, de travail, d'étude. Poète, il l'était exclusivement, incurablement ; il l'était au point d'ignorer ou de mépriser le monde réel et de ne s'intéresser vraiment qu'à son rêve ; au point de confondre parfois son rêve avec la réalité, comme cela lui est arrivé, à la lettre, vers la fin de sa vie. On ne s'étonnera pas, après cela, que van Lerberghe ait été cruellement dénué de « sens pratique ». Son impuissance à vivre, rançon de ses dons merveilleux, était désarmante...

Plus j'y songe, plus il me semble souhaitable qu'un fervent de la poésie étudie et raconte la vie de ce poète, vie en apparence toute simple, tout unie, presque terne, mais en réalité magnifique, riche, profonde, illuminée et réchauffée d'un feu sacré. Le petit livre d'Albert Mockel sur Charles van Lerberghe, pénétrant et substantiel, devrait être pris comme point de départ, comme base ; mais il ne faudrait pas oublier qu'il fut écrit du vivant du poète, c'est-à-dire quand on ne pouvait décemment puiser dans sa correspondance ni surtout pénétrer

dans l'intimité de sa vie sentimentale. Ce qui eût été naguère une indiscrétion, serait aujourd'hui un devoir et une nécessité pour quiconque entreprendrait de retracer la physionomie du poète et d'expliquer la genèse de son œuvre. Il suffirait d'y mettre quelque précaution.

Les pages qui suivent ne sont pas le portrait demandé; elles en sont tout au plus une brève esquisse.

§

Charles van Lerberghe possédait dans sa ville natale quelques maisons dont le revenu lui permettait de vivre modestement, et qu'il appelait pour cela ses « bicoques alimentaires ». Comme il savait se contenter de peu, lesdites « bicoques » lui procurèrent l'indépendance, dont il usa à sa façon. D'abord il n'exerça aucune profession lucrative et se voua exclusivement à l'art, ce qui lui valut, auprès de certaines gens, la réputation d'un paresseux et d'un musard. Ensuite il s'isola jalousement, ce qui scandalisa quelque peu dans un pays où, comme Baudelaire l'a dit avec une certaine exagération, on pense volontiers par bandes. Enfin il évita de se fixer, et transporta son home dans les divers endroits du monde qui lui semblaient les plus propices à son développement poétique. Je pense bien que, lorsqu'il quitta, sans esprit de retour, en 1888, sa tranquille maison de la rue du Poivre, à Gand, son plan de vie était arrêté : il commençait un long pèlerinage d'art. S'il lui arriva ensuite, à diverses reprises, de séjourner assez longtemps dans un même endroit, c'est qu'il était d'un naturel assez indécis et que les relations nouées ou, simplement, la beauté du lieu lui faisaient retarder malgré lui son départ. Bruxelles le posséda pendant de longues années; et il fit plusieurs séjours dans la petite ville de Bouillon, qui lui avait été hospitalière et douce. Mais, dans l'intervalle, il avait successivement habité Londres, Berlin, Munich, Rome, Florence, Paris...

C'était un modeste home que celui du poète : deux chambres, quand c'était possible, souvent une seule, et d'ordinaire chez d'humbles gens, avec qui le bon van Lerberghe ne tardait guère à sympathiser. Quand je pense maintenant à mon ami, il m'apparaît spontanément dans le décor agreste et familier de cette petite ville de Bouillon, qu'il s'était pris à aimer et qui le lui rendit bien, puisqu'il y écrivit les plus beaux

vers de *la Chanson d'Eve*. Il y a sur la « vieille route de France », à mi-côte, un peu à l'écart, une maisonnette blanche qui domine le pays et regarde vers l'orient. Van Lerberghe y occupait une chambre, une chambre unique, si exiguë que son lit, son fauteuil, sa table et ses livres suffisaient à l'encombrer. Mais la fenêtre s'ouvrait sur un délicieux paysage d'eaux vives, de prés, de verdoyantes collines, que prolongeait un sévère horizon de landes et de forêts. La forêt des Ardennes, profonde, mystérieuse, chère aux rêveurs... Et à l'entour régnaient la fraîcheur, le silence, la divine tranquillité propices à l'éclosion des beaux poèmes. Tout cela me charmait particulièrement quand j'arrivais de l'ardent et bruyant Bruxelles. Je me représentais la vie uniforme et douce du poète; je songeais aux radieuses matinées d'été qu'il passait à écrire devant sa fenêtre, dans l'âpre et balsamique odeur des landes, pendant que le bruit d'une chute d'eau montait, toujours le même, de la vallée pleine d'un lumineux brouillard. Je cherchais une harmonie entre le recueillement, la fraîcheur, la virginité d'un tel site et la poésie qui y était éclose. Bien que van Lerberghe fût peu sensible aux charmes d'un paysage et du monde réel en général, je n'avais pas tort. Cette ambiance devait agir sur lui à son insu, et il fallait cette solitude, ce silence, ce recueillement, pour qu'il pût guetter et percevoir en lui les subtiles harmonies qu'il a notées dans sa *Chanson d'Eve*.

A ceux qui allaient le voir, van Lerberghe faisait ingénûment les honneurs de son humble chambrette, de son paysage, de sa petite ville, et même du rocher de la Ramonette, qui dominait sa maison et sur lequel il allait parfois s'asseoir devant un majestueux horizon de forêts. Il semblait vous inviter à goûter et à admirer tout cela; et c'était vraiment touchant. Parmi les visiteurs de van Lerberghe, plus d'un dut se dire que, pour se contenter d'une vie aussi primitive, aussi simple, aussi uniforme, et y trouver le bonheur, il fallait être un enfant ou un sage. Le poète était l'un et l'autre.

§

Il était d'une admirable probité littéraire. Il avait conservé ce désintéressement qui, voilà vingt ans, quand la Belgique était encore une Béotie et n'en avait point honte, fut chez nous

celui de presque tous les écrivains. Il ne voyait pas dans son art un moyen d'arriver à la gloire, ni, à plus forte raison, au succès, sous quelque forme que ce fût. Il le cultivait pour lui-même et trouvait dans la création une joie supérieure, qui lui faisait mépriser tous les profits accessoires du travail littéraire. Il s'était d'ailleurs voué exclusivement à la littérature, incapable qu'il était de mener de front une autre besogne. Pendant les quatre ans qu'il mit à faire son doctorat en philosophie, il n'écrivit pas dix vers; et, plus tard, étant entré dans l'administration d'un des principaux musées de Bruxelles, il démissionna au bout de deux mois, alléguant qu'il ne pouvait, sans renoncer à la poésie, s'acquitter consciencieusement de ses nouvelles fonctions. Or la situation pécuniaire du poète était, en ce moment, assez difficile, et l'on sait combien sont peu absorbantes, en général, les fonctions d'un bureaucrate. Cette détermination, qui témoignait de quelque candeur, fut critiquée même parmi les amis du poète. Les autres le crurent fou, tout simplement : ils lui reprochèrent d'avoir renoncé à un « bel avenir » pour s'occuper de « carabistouilles ». C'est ainsi que les bourgeois, en Belgique, appellent assez souvent la poésie. Mais Emile Verhaeren, qu'il rencontra à cette époque, l'approuva entièrement : « Faites des vers, lui dit-il avec un juron, et soyez pauvre! » Et van Lerberghe, réconforté par ce mot du grand poète, retourna dans sa petite chambre et reprit *la Chanson d'Eve* inachevée.

Les jeunes gens qui bâclent en quelques mois un recueil de vers ne savent pas combien d'années de recueillement, de travail et de rêve, quel don de soi-même, quel absolu dévouement à son art, représentent ces *Entrevisions* et cette *Chanson d'Eve*, qu'ils admirent. L'auteur de ces livres s'est volontairement séparé du monde, il a fait le silence autour de lui pour mieux percevoir la musique intérieure; il a travaillé à son développement personnel, exclusivement, pour être digne de l'entendre, cette musique intérieure, *pour mériter l'inspiration*... Ce qui n'empêchait pas van Lerberghe de m'écrire, quelques mois avant la publication de *la Chanson d'Eve* : « Je publierai mon livre cette année. Il est fini, mais une végétation folle de mauvaises herbes l'encombre. Je me demande s'il ne faudra pas une année pour les arracher. Il n'est pas trop fameux, mon poème (car ce n'est qu'un long poème sans

autre titre que *la Chanson d'Eve*), seulement il y a de jolis vers, très à ma meilleure façon, et peut-être que grâce à eux tout le reste trouvera grâce... » (6 août 1903).

Ce n'est pas qu'il fût modeste, comme on l'a prétendu bien à tort. Mais il avait un « idéal » à la fois très haut et très précis, et ne se permettait aucun compromis, aucune demi-réussite, quand il avait entrepris de le réaliser. « Qu'importe que je ne satisfasse pas ma conscience, se disent en pareil cas beaucoup d'artistes, si le public est content. Le public ne sait pas ce que j'ai voulu faire et ne me jugera que sur ce que j'ai fait... Une œuvre vaut par elle seule. Il n'y a pas lieu de la comparer à l'idéal qui l'a inspirée... » Mais l'avis du public importait peu à van Lerberghe. Ce qu'on appelait sa modestie, était, en réalité, de l'orgueil.

Il avait, sur l'art et sur son travail d'artiste, des idées singulières. Son but déclaré était moins d'atteindre à la beauté qu'à la nouveauté. Il préférait les inventeurs, les découvreurs, ceux qui dans une œuvre informe ont mis quelque parcelle de cette précieuse nouveauté, aux artistes experts qui, reprenant les inventions imparfaites de leurs devanciers, les portent à la perfection. Ces théories lui firent longtemps mépriser les beaux poèmes de Samain et de Guérin, auxquels il préférait les rapsodies de X..., et de X..., que je ne nommerai pas.

Il est heureux que l'instinct ait valu mieux, chez van Lerberghe, que les doctrines. Nous goûterions peu *la Chanson d'Eve*, si elle n'avait d'autre mérite que celui de déranger les habitudes littéraires.

Ses doctrines littéraires étaient d'ailleurs assez ondoyantes. Parfois le poète déclarait qu'il avait pour but non pas de produire une œuvre, mais de se développer personnellement. A l'en croire, la littérature n'aurait été pour lui qu'un moyen de culture morale et intellectuelle... Il se faisait peut-être illusion. Aucun artiste n'est à ce point exempt de vanité; le plus désintéressé est sensible aux suffrages du public. Il est certain que van Lerberghe se réjouissait du succès de ses œuvres, mais, à coup sûr, il ne les avait pas écrites en vue de ce succès. Et le but essentiel lui semblait atteint du moment que ses travaux lui avaient profité intellectuellement et *qu'il avait fait ce qu'il voulait*... Il exagérait à peine quand il m'écrivait, en 1904, après avoir achevé son *Pan* : « Je suis tout à fait con-

tent de mon œuvre, telle que la voilà, prête à partir pour Paris et *ce qu'en pensera la critique ne m'importe déjà plus*. J'ai fait exactement ce que je voulais, *chute ou succès me laisseront froid*. » (2 décembre 1904.)

Ce qui précède est fait, je pense, pour surprendre ceux qui ont connu van Lerberghe sans pénétrer dans son intimité. On l'a cru modeste, je le répète. Albert Mockel, son ami pourtant, lui attribue même une « modestie maladive ». Il n'était pas modeste, mais timide, d'une timidité de sensitive. De plus il y avait chez cet être d'élite une réserve, une dignité tout aristocratique. Certains hommages lui déplaisaient, bien que mérités, parce qu'ils étaient trop directs. Quand parut en tête du *Figaro* l'article de M. Maeterlinck qui le présentait au grand public français, van Lerberghe éprouva un embarras des des plus amusants: « Très sincèrement, m'écrivait-il, je n'aime pas qu'on projette ainsi sur ma pauvre tête des rayons électriques. Mon premier sentiment est de me cacher et de penser que désormais mes défauts sont devenus éblouissants... » C'était amusant, mais c'était peu sincère. Au fond, le poète savait ce qu'il valait, et, sans le proclamer, il ne se faisait pas faute de le déclarer à l'occasion. L'auteur de *la Chanson d'Eve* se considérait comme un prince dans la république des lettres, ni plus ni moins.

Mais, s'il avait de lui-même cette haute et juste opinion, il était d'une nature trop fine pour ne pas mépriser ce qu'on appelle la « gloire ». « L'emphase et tout le tremblement de la *gloire*, quelle qu'elle soit, m'écrivait-il, m'offusque toujours. Il faut une mentalité toute spéciale, presque espagnole ou marseillaise, pour soutenir cela... » Une autre fois, il me parlait du grand succès que venait de remporter en France et en Europe, avec une pièce médiocre, un poète que nous aimions. « Cette pièce, *concession voulue et concertée* au grand et frivole public, disait-il, c'est la première faiblesse de X... L'argent et le mauvais succès qu'elle lui rapporte ne doivent pas lui faire infiniment plaisir, comme ils le feraient à d'autres, s'il est, comme je le crois, *resté à la hauteur de lui-même...* » *Rester à la hauteur de soi-même...* Ce mot le peint tout entier.

§

Charles van Lerberghe était timide. Comme tous ceux qui

ont surtout vécu dans le rêve, il se sentait mal à l'aise parmi les hommes et souffrait positivement de leur contact. Il eût pu faire sien le mot d'un autre écrivain belge également farouche et insociable : « Je n'aime pas à faire la connaissance des gens que je ne connais pas. »

Avec le temps cette antipathie involontaire devint une aversion raisonnée pour tout ce qui est humain. Non seulement van Lerberghe évitait la société, mais il méprisait les œuvres littéraires qui la dépeignent. Il ne lisait pas de romans. « Il me plaît peu, m'écrivait-il, de lire des histoires de bourgeois, des aventures de dames et de messieurs pour lesquels je n'éprouverais dans la vie que peu de sympathie. C'est une lecture bien futile que celle d'un roman ou feuilleton, car je ne distingue pas bien l'un de l'autre, et je suis de l'avis de ceux qui les expulsent de leurs bibliothèques, à quelques exceptions près, cela va sans dire... Je méprise trop les messieurs et les dames et leurs progénitures, pour que leurs mariages, adultères, morts, leur bonheur et leur malheur (du moins en littérature) ne me soient pas indifférents... » (26 août 1896.) Il ne faisait guère plus de cas de la poésie narrative ou dramatique... La poésie de pur sentiment trouvait grâce à ses yeux, celle des autres du moins, car il est à noter que ce poète lyrique n'a jamais fait de sa vie sentimentale une matière poétique. Soit pudeur instinctive, soit mépris pour un genre jugé inférieur, ce poète, qui avait connu l'amour et qui était un incomparable ami, n'a guère mis dans ses vers que son rêve, sa fantaisie, sa pensée, parfois, son cœur, presque jamais.

Il aimait la « nature » ; il l'aimait sous ses aspects sereins, heureux, ensoleillés, à la façon de ces hommes du Nord qui sont les vrais amants de la joie et de la lumière. Il y avait chez lui un fond de rêverie sicilienne. Jusqu'à ses derniers jours il garda la nostalgie des rivages méditerranéens, où il avait projeté d'aller terminer sa vie studieuse et méditative... Mais s'il aimait la nature, ce n'était pas tant pour elle-même que parce qu'elle était surtout à ses yeux la *solitude*. « Un des charmes de la campagne, m'écrivait-il de Bouillon, c'est d'y pouvoir vivre, autant qu'il est humainement possible, en dehors de l'humanité, que je hais. » La campagne avait cependant pour le poète un attrait, qu'il retrouvait dans les œuvres d'art préférées. Paysages et œuvres d'art l'aidaient à préciser un cer-

tain rêve qu'il portait en lui, supérieur à la nature et à l'art, mais peut-être formé d'éléments que la nature et l'art lui fournissaient, rêve merveilleux où d'idéales figures d'enfants, de sirènes ou d'anges peuplaient un jardin édénique. Devant les œuvres d'art les plus parfaites ou les plus suggestives, le rêve finissait toujours par l'emporter. Après un regard, van Lerberghe pensait à autre chose. Je me souviens de l'air rêveur, détaché, absent, dont il contemplait, à côté de moi, les beaux horizons de Rochehaut. Visiblement, le clair et vaporeux paysage qui se déroulait devant nous, et qui m'enchantait, ne le satisfaisait pas. Est-ce assez beau ? lui disais-je, d'un ton pénétré. Et il me répondait, très gentiment, mais sans conviction : Oui, c'est très beau.

Il *regardait* peut-être le paysage ou le tableau, mais il *voyait* autre chose. La beauté de la nature ou de l'art était comme un accompagnement aux voix qui s'élevaient en lui. « Un accompagnement », elle est de lui, cette expression. « Moi, les paysages m'accompagnent, me disait-il dès 1892... Je les sens très subjectivement ; il faut que je sois absolument seul pour bien voir et bien *m'écouter*. Bien *m'écouter*, voilà une nuance subtile. C'est pourtant cela. Quand les arbres remuent et que les oiseaux y chantent, je n'entends jamais ces choses, si je les entends, que comme en rêve. Oserais-je jurer que c'est arrivé ?... Et je vois de même assez distraitement, à travers un tas de voiles et de brouillards. — Oui, un accompagnement magnifique, innombrable, toujours nouveau, à une petite chanson toujours la même, un *petit air de nourrice* qui chante en moi. » (31 janvier 1892.)

Cette musique intérieure dont van Lerberghe parle avec une charmante simplicité, ce *petit air de nourrice*, c'est, si je ne me trompe, le don même du lyrisme. Il y a, certainement, beaucoup de soi-disant poètes qui jamais ne l'ont entendue chanter en eux ; il y en a d'autres qui vivent trop mêlés aux bruits du monde pour l'entendre jamais, car sa voix est frêle et l'on ne la perçoit que dans le silence et le recueillement... Van Lerberghe l'entendait toujours, lui, sa chanson de nourrice ; il l'écoutait dans un calme religieux, ainsi qu'il convient, et il rêva de la reproduire telle qu'il l'entendait, fluide, légère, éthérée, sans lui imposer les formes traditionnelles, qui lui eussent peut-être enlevé sa grâce native. Cet essai

de notation de la musique intérieure, c'était le « vers libre ».

Tout esprit de système était étranger à van Lerberghe. Il fut « vers-libriste » sans trop croire au « vers-librisme », parce que les formes traditionnelles lui semblaient impropres à rendre son rêve et que d'ailleurs la nouveauté lui plaisait ; et il cessa de l'être, en dépit de toutes les raisons alléguées par les novateurs, quand son instinct l'avertit qu'il s'était trompé. Comme ceux qui sont essentiellement des créateurs, il se méfiait, en art, de toute théorie.

« Il me faudrait longuement étudier la question, m'écrivait-il en 1893, avant de me prononcer pour ou contre le vers libre. Ce qui est certain pour moi, c'est que les essais actuels sont, au moins pour les neuf dixièmes, de vraies misères. Oui, c'est informe et inachevé. Et cela se ressent, chez les très jeunes surtout, de l'absence de toute règle. Il n'y a plus de garde-fous. Une banalité n'est jamais trop longue. Tout passe là-dedans, ce sont de vrais omnibus... Pour ma part, j'ai toujours aimé la forme; les dessins aux lignes pures, aux contours harmonieux; les œuvres entières, achevées, jaillies d'inspiration, et dont la beauté était telle qu'il semblait impossible qu'elle fût autrement... Et il me semble qu'en particulier c'est là un des secrets de la rime. Elle ajoute encore une fatalité des mots. Elle rive la pièce et consolide son armure. Et en ce sens il y a des *défauts* partout dans les pièces en vers libres... Et voilà. *Video meliora proboque*, ce qui ne m'empêcherait pas de faire moi-même des vers libres. » (20 février 1893.) Et l'on sait qu'il en fit, et des meilleurs qui soient. Ce qui ne l'empêcha pas de m'écrire en 1903 les lignes suivantes : « ... Samain, que j'aime plus qu'autrefois, se lit et se relit. De Régnier a écrit ses plus beaux poèmes en revenant à la forme classique. Ceux qui le contestent le font de parti-pris. Si j'ai versé moi-même, abondamment, en toutes ces manies de décadence, c'est que j'ai toujours eu de fortes tendances à tourner selon le vent. Mais je ne m'entêterai jamais en des erreurs... Il est vrai que j'avais peut-être trop vu les réels défauts de la forme parnassienne. Il me paraît sage encore et noble d'avoir cherché plus loin, même quand on n'a pas réussi, et qu'il a fallu revenir sur ses pas. » Il ne croyait pourtant pas que tout le temps passé à faire des vers libres eût été perdu. « Sûrement, dit-il dans la même lettre, j'ai parfois réussi. Certaines petites

pièces de *la Chanson d'Eve*, — « ô ma parole... » par exemple, — ont cette légèreté ailée tant cherchée. Mais elles sont rares. Il me suffit d'avoir réussi deux ou trois fois ce que je voulais faire. Faire un livre entier de la force des trois premières strophes de cette pièce (la quatrième est déjà mauvaise) était ridiculement au-dessus de mes moyens... » (14 novembre 1903.)

§

Partout dans l'œuvre lyrique de van Lerberghe se retrouve un idéal de beauté, de pure beauté, souvent caché sous un voile de brume et de lumière qui le laisse seulement entrevoir. On n'a peut-être pas assez remarqué combien cet idéal est exclusivement esthétique. « Une âme d'ange ne me ferait pas détourner la tête, dit-il d'une façon saisissante dans une de ses lettres, si elle n'était pas enveloppée de beauté. Un ange, pour moi, ce n'est qu'une pure forme, *une jolie fille dont je revêts mes pensées*. Je suis très flamand sous ce rapport. » (5 septembre 1894.)

Toute délicate, toute raffinée, tout éthérée que soit cette conception de la beauté, elle est éminemment plastique et voluptueuse. Elle est d'un peintre, ou, du moins, d'un dessinateur, plutôt que d'un poète. « Le dessinateur au crayon d'or » dont a parlé Albert Giraud.

Van Lerberghe « voit en images »; de plus, « ses images sont des symboles ». « Il ne parle jamais des choses qu'indirectement, par allégorie vague, par suggestion... » En outre, la beauté, pour lui, est toujours plus ou moins voilée; parmi les règles d'art qu'il a le plus fidèlement observées, il y a celle d'Edgar Poe : « Qu'il n'est pas de beauté sans une certaine étrangeté, sans un certain air de mystère... » Je ne cherche pas à faire de l'étrange de parti-pris, me disait-il, mais un poème ne me plaît tout à fait que lorsqu'il est à la fois d'une beauté pure, intense et *mystérieuse*... Je crois que toute beauté profonde est mystère et que ce côté mystérieux est un signe qu'on l'a entrevue. »

Il en résulte que van Lerberghe n'est pas toujours clair. Du moins il ne l'est pas à la façon classique, française, c'est-à-dire de manière à satisfaire le prosaïque entendement. Ses poésies ont toujours quelque chose de flottant, d'indéterminé,

d'inexpliqué... Les choses, chez lui, baignent dans un brouillard de lumière, comme par les beaux matins d'été... Des formes merveilleuses apparaissent à demi... On ne s'explique pas toujours ni qui elles sont, ni d'où elles viennent, ni ce qu'elles font... Et le symbole non plus n'est pas toujours entièrement clair. Y a-t-il même toujours un symbole ? On peut en douter et, dans bien des cas, croire qu'on n'a vraiment affaire qu'à une image, exquise ou rare, mais dépourvue de toute signification. « Une image l'avait séduit, dit le symboliste Mockel ; il la transcrivait dans une sorte de lumineuse buée et abandonnait aux choses le soin de dire elles-mêmes le sentiment ou la pensée qu'elles pouvaient évoquer. »

Remarquons-le d'ailleurs, non seulement van Lerberghe ne se défend pas d'être obscur, mais on dirait même qu'il s'en fait gloire et qu'il juge l'obscurité essentielle à la poésie. « Je sais, m'écrivait-il un jour, que, lorsque vous dites ne pas me comprendre, c'est qu'il en est vraiment ainsi et que cela n'est pas un euphémisme poli. A cela, pourtant, je ne puis rien. Le petit monde où se meut ma pensée est précisément un monde qui ressemble aux limbes. Il n'y fait jamais très clair et ce qui s'y meut ressemble toujours à des ombres. Comment pourrais-je exprimer avec clarté des choses que je ne conçois qu'indistinctes, et ne fais qu'entrevoir dans un lumineux brouillard? Tant d'autres ont été clairs ; *je ne tiens nullement à l'être*... Il est évidemment impossible de parler avec clarté de la plus simple des choses, d'une fleur des champs, par exemple, à moins d'en redire ce qui a été dit de tout temps... D'ailleurs, je trouve que cette clarté et cette compréhensibilité qu'on exige de la poésie sont plutôt du domaine des sciences que de la poésie. Ce que j'en dis n'est pas pour me faire valoir ni pour m'excuser, mais pour vous faire comprendre que l'obscurité est mon élément. » (3 octobre 1901.) Ces lignes contiennent de déconcertantes assertions. Mais on conviendra qu'elles jettent un jour curieux sur l'œuvre du poète, dont la sincérité se trouve confirmée une fois de plus.

§

Ce rêveur et ce misanthrope sentit à plus d'une reprise ce qu'on perd à rompre avec la vie et la réalité. « Oui, la vie est trop absente de mon livre, dit-il dans une de ses lettres,

oui, j'y ai mis trop peu de mon cœur. On voit trop que je n'ai vécu qu'en rêve, que je n'ai aimé que quelques idées et quelques formes. » (13 mars 1898.) « Que la solitude serait douce, ajoutait-il, si j'avais quelqu'un à qui dire que la solitude est douce! » L'humanité, qu'il détestait en général, figure pourtant dans son œuvre sous la forme d'adorables créatures, moitié anges moitié jeunes filles, et il ne cessa, sa vie durant, de rêver un idéal amour. Il crut plus d'une fois l'avoir rencontré. « Quoi que vous pensiez, m'écrivait-il, je ne me sens nullement fait, moi, pour vivre seul au monde et sans affection... Le *væ soli* me semble inéluctable. Malgré mes goûts de solitude et de calme, je ne puis concevoir qu'on puisse être et surtout rester poète sans aimer. » (23 mai 1902.) Et il allait cherchant par le monde la vierge rêvée.

Il était tellement épris d'un certain idéal de beauté qu'il lui arriva maintes fois de s'énamourer d'une jeune fille avec qui il n'avait pas échangé deux mots, uniquement parce qu'elle avait cette beauté tant cherchée. Il était sur le point de passer en Italie, quand il fit à Munich une de ces rencontres. « Sachez, m'écrivait-il, que j'ai découvert ici le plus beau *Backfisch* que j'aie vu en Allemagne; cela a dix-sept ans et est très mince, très blond et très rose. Gretchen en personne. Elle a des yeux d'un bleu profond, que je ne puis regarder *sans en avoir le vertige*. La bouche, le sourire, la voix, *tout en cet être merveilleux est un enchantement*. Je n'ai jamais vu une plus vivante incarnation de la petite fille demi-ange et demi-femme qui se promène dans les jardins de mon rêve. Je me suis souvenu de tous les vers où *je l'ai chantée sans la connaître*... J'ai eu l'occasion de lui parler, quoiqu'elle ne soit jamais seule. Ce que je lui ai dit en mon étrange langage ne pouvait être que fou, *puisque je croyais vraiment parler à une de mes « entrevisions »*. C'est même la première fois que cela m'arrive. Je lui ai donc dit, en poète : « *Il me semble que je vous ai déjà vue*.. vous êtes si merveilleusement belle! *Vous êtes un ange*, le *premier que j'aie rencontré*, etc. » Elle a écouté ces beaux propos les yeux baissés mais sans rougir... Une autre fois elle m'a dit une parole terrible qui m'a affolé tout ce jour-là : « Vous allez d'ici en Italie? Comme je voudrais aussi voir le monde, aller loin d'ici! Que vous êtes heureux! » Et elle a mis doucement, en disant cela, sa main sur mon épaule,

comme ne le font généralement que mes fées et mes anges. Je me suis demandé si, à ce signe fatidique, je ne devais pas brusquement l'enlever et m'enfuir avec elle par delà la frontière! Heureusement que me voilà devenu bien vieux pour de pareilles aventures, et bien sage. Tout cela n'aura été qu'une « *entrevision* » de plus. *Le bonheur, la beauté, l'amour, tout le ciel entrevu un instant, puis à jamais refermé ;* car ne croyez pas que cette aventure puisse avoir des suites, les rêves ne se réalisent pas, du moins les rêves des poètes... » (7 juillet 1900.) Les amours du poète en restaient souvent là...Peut-être un instinct secret lui rappelait-il, au moment de se lier, qu'il était l'homme le moins fait pour affronter les dures réalités de la vie... Peut-être aussi, à s'en tenir aux préliminaires de l'amour, le rêveur retirait-il de l'amour ce qu'il pouvait lui donner de meilleur, l'illusion d'avoir rencontré son rêve incarné... Et puis quelle confiance une femme pouvait-elle avoir en l'amour de celui qui m'écrivait après avoir lu la *Sea Lady* de Wells : « J'ai adoré cette sirène-là comme je n'adorerai jamais rien d'humain » (6 septembre 1903.)

Quand on connaît la vie de van Lerberghe, on ne s'étonne pas qu'il ait été, entre tous les poètes, le poète de la grâce féminine, c'est peu dire, de la grâce virginale, adolescente, presque enfantine. Il fut vraiment *hanté* par le rêve de la jeune fille, d'une certaine jeune fille, très jeune, très fine et un peu mystérieuse. C'est elle qu'il retrouvait dans les œuvres des primitifs aimés... C'est sa ressemblance qui lui faisait adorer, avec un tremblement d'extase, certaines figures rencontrées. Et ses rêves, ses imaginations, ses pensées mêmes s'incarnaient spontanément dans la forme d'idéales jeunes filles. « *C'était*, selon son expression, *une jolie fille dont il revêtait toutes ses pensées...* » Aussi le sexe fort est-il absent de son œuvre, de son œuvre en vers du moins, où s'exprime plus spécialement son rêve. On dirait que l'homme est un être trop grossier et trop brutal pour ce poète dont l'imagination a des délicatesses virginales et angéliques. C'est ainsi que, dans *la Chanson d'Eve*, il n'y a pas d'Adam. Je sais des gens que cette omission a positivement scandalisés.

§

La poésie de van Lerberghe doit peu de chose à la vie, elle

n'a pas été « vécue »... Remarquons cependant qu'elle n'est pas faite de pures réminiscences littéraires, comme la poésie d'un tel et un tel, poètes notoires d'ailleurs. C'est que van Lerberghe était, en réalité, un littérateur qui n'aimait pas la littérature et qui, par conséquent, ne risquait guère d'y puiser malgré lui des inspirations. La littérature française, celle des siècles classiques surtout, lui était fort mal connue, et il n'éprouvait nulle envie de combler cette lacune de son éducation. En fait d'écrivains français, il ne lisait que quelques contemporains assez rares, avec qui il se sentait peut-être des affinités. Encore ne valaient-ils pas à ses yeux les lyriques anglais, qu'il avait beaucoup pratiqués et chez qui on trouverait probablement ses inspirateurs et ses précurseurs les plus authentiques.

Vers la fin de sa vie, il avait presque complètement cessé de s'intéresser aux lettres. La philosophie l'avait toujours requis; il l'étudia de plus en plus. En même temps, il prit goût aux sciences, se passionna pour toutes les hypothèses qui promettent de renouveler la conception actuelle du monde. En dehors des ouvrages de philosophie ou de science, les seuls livres qu'il lût encore furent ceux qui l'arrachaient à la réalité journalière ou qui offraient une portée philosophique, fussent-ils littéraires ou non. Il faisait ses délices des contes de Grimm, des romans de Wells, de Don Quichotte, de Rabelais, mais je dois avouer qu'il avait un faible pour Flammarion.

Ce poète, épris en apparence de la seule beauté, était celui d'entre nous que le mouvement scientifique trouvait le plus attentif. Non qu'il eût l'esprit philosophique ou scientifique. Ce qu'il demandait aux sciences, c'était encore une émotion d'art. Ici comme ailleurs, ce qu'on pressent, ce qu'on devine, ce qu'on *entrevoit*, le requérait beaucoup plus que ce qu'on voit en pleine lumière. Une vérité qui l'avait attiré quand elle n'était encore qu'un pressentiment le laissait indifférent quand elle était devenue une certitude. Ce que Van Lerberghe cherchait dans la science, c'étaient, en somme, des *entrevisions*.

§

J'ai parlé de la misanthropie de van Lerberghe. A l'origine, elle eût pu passer pour une affectation juvénile, pour une pose littéraire... Mais elle survivait à la jeunesse du poète et s'af-

firmait de plus en plus dans ses conversations et dans ses lettres. J'eus une impression étrange, je l'avoue, faite d'inquiétude et de pitié, en lisant certaines lettres où mon ami se détachait, non plus seulement de l'humanité, mais du monde, de la réalité, et, en quelque sorte, de la vie elle-même. « De même que je ne suis pas assez humain pour aimer les hommes, disait-il, je ne suis pas assez naturel pour aimer la nature... Cela ne fait que s'accentuer en moi, et un jour ce que j'écrirai en portera sûrement le cachet... J'ai de plus en plus de difficulté à lire des œuvres où le grand singe entre en jeu, conte ses meurtres ou ses saloperies, divague à propos de ses femelles ou de ses sauvages idoles. Si Shakespeare n'avait pas écrit des comédies comme *le Songe d'une nuit d'été* et *la Tempête*, je ne le lirais guère. » (9 août 1902.) Et ailleurs encore : « Une chose est certaine, c'est que jamais de la vie je ne ferai du réel. Entre la réalité et moi, presque entre l'humanité et moi, comme vous savez, il y a incompatibilité absolue... » Ce n'étaient pas là des paroles en l'air ; si l'on met à part certains accès d'humour, il n'y avait guère de nature plus sérieuse, plus réfléchie que Charles van Lerberghe. Peut-être raillait-il, quand il tenait des propos de ce genre : « Il n'est rien d'humain qui ne me soit étranger... » Ou bien : « Rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger... » Ou bien encore : « La poésie d'un gaillard comme moi, qui vis absolument en dehors du monde, de tout ce qui intéresse ou préoccupe les autres, de l'amour même, quoi qu'il semble parfois, une telle poésie ne peut être que *lunatique*... » Mais cette raillerie était inquiétante, et ses amis le sentaient s'éloigner d'eux de plus en plus.

Tous ceux qui ont intimement connu van Lerberghe ont dû le reconnaître, non sans émotion, dans les deux contes bizarres qu'il publia vers la fin de sa vie : *Sélection surnaturelle*, et *les Aventures du Prince de Cynthie et de son serviteur Saturne*. « Cela vous fera probablement horreur, m'écrivait-il au sujet du premier de ces contes ; mais c'est tellement moi ! Il est rare que je mette autant de ma vie, de mes sentiments, dans une œuvre. » (7 juillet 1900.) Et ailleurs il l'appelait « sa déclaration de principes »...

Je le reconnus, en effet, de plus en plus détaché du monde et de la réalité, en quelque sorte sublimé, spiritualisé, jusqu'à

n'être plus qu'un pur désir, dans ce singulier prince de Cynthie qui s'embarque sur un bateau d'ivoire avec son serviteur Saturne en emportant comme cargaison tous les mots de la langue. « Les mots de la langue » représentent ici, évidemment, outre les vocables eux-mêmes, toutes les choses ou les idées qu'ils expriment et auxquelles l'homme est susceptible de s'intéresser. Le prince et son serviteur font une sélection entre les mots tandis qu'ils naviguent en pleine mer lunaire, — car tout se passe dans la lune, comme il sied. Ils débarquent ou jettent simplement à l'eau tout les mots qu'ils ont emportés, en commençant par les plus vils pour finir par les plus nobles, et ils n'en conservent qu'un seul... « Il est étrange, m'écrivait van Lerberghe, de Munich, où il était alors, que je n'aie pas dû chercher ce mot un instant, et en cela mon prince a eu moins de génie que moi. Je l'ai trouvé tout de suite et l'ai reconnu sans hésiter... Peut-être est-il dans l'air de toute l'Allemagne. C'est : *Ich sehne !* J'aspire ! Je l'ai complété par : *Dans la lumière, j'aspire...* » (7 juillet 1900.)

Je ne pus me défendre d'un malaise en lisant ce conte, écrit avec un art parfait, mais dont l'inspiration est à la fois si haute et si peu humaine. Je sentais bien que mon ami se détachait de moi, ainsi que du reste de l'humanité, et que si je continuais à l'admirer, il me serait de plus en plus difficile de le suivre. Cette impression ne fit que croître quand je lus *l'Aventure du Prince de Cynthie et de son serviteur Saturne*, dont la donnée n'est pas moins merveilleuse. On y raconte, en effet, comment ces deux personnages, voulant échapper au spectacle odieux du monde et de l'humanité, prennent un narcotique, qui doit les plonger, comme Rip van Winkle et Epiménide, dans un sommeil séculaire. Ils espèrent bien que ce monde, à leur réveil, sera meilleur et plus beau... Par mégarde, ils ont forcé la dose. Quand ils se réveillent, après un sommeil de cent mille ans, tous les êtres vivants qui peuplaient la terre sont morts ; il n'existe plus rien que des *idées*, des images, des inventions de poètes ou de conteurs. Et, tout d'abord, les deux hommes rencontrent *la Mère l'oie* en personne, *la Bergère et son mouton*, les sirènes, etc. Et van Lerberghe, je veux dire le Prince de Cynthie, est enchanté de ce qui lui arrive : c'est la vie rêvée qui commence enfin pour lui...

De tels contes ne sont plaisants qu'à condition de n'être pas sincères. Or van Lerberghe était la sincérité même, et il y avait lieu de s'inquiéter... Certes, la faculté créatrice était intacte chez lui quand il écrivit ces contes singuliers; et il eût sans doute continué à écrire. On se demande cependant quelles histoires pouvaient faire une digne suite à ces contes, où règne un si profond nihilisme? Et il est tout à fait saisissant qu'un mal soudain et incurable ait frappé le poète au moment même où il venait de rompre, littérairement, avec les hommes, ses semblables...

FERNAND SÉVERIN.

L'INCOMPATIBILITÉ DES SEXES

Le persistant désaccord de l'homme et de la femme naît de leur mutuelle et profonde incompréhension psychologique.

Des structures cérébrales fort dissemblables établissent entre eux de fondamentales divergences dont chaque incident de la vie vient accentuer le relief. Plus ils se connaissent, plus ils se divisent. Mieux ils s'étudient, moins ils se comprennent. Subissant, en face de phénomènes identiques, des réactions mentales différentes, leurs jugements et leur conduite se trouvent en contraste forcé. Nos actes, en effet, résultent d'une idée ou d'un sentiment déterminés par la façon dont les choses impressionnent notre monde intérieur. Des représentations intellectuelles diverses engendrent nécessairement chez l'homme et la femme des sensations, et par conséquent des mobiles d'action en complète disparité. Leurs yeux ouverts sur un même objet leur apportent des visions différentes. D'arguments semblables ils tirent des conclusions opposées. Le langage lui-même ne crée pas entre eux d'exactes relations. Les mots, si pauvres déjà pour extérioriser nos spontanéités sentimentales, évoquent en eux des images sans parenté.

L'homme et la femme n'ont pas en réalité la même table des Valeurs. Les choses ne possédant pas de propriétés intrinsèques n'acquièrent que celles, très relatives, dont nous les revêtons. Ce que l'homme considère comme insignifiant, la femme y attache une importance extrême : c'est là tout le problème de leur incompatibilité.

Avec des instincts, des mobiles, des intérêts si divers, ils demeureraient aussi étrangers l'un à l'autre que deux êtres de races lointaines, si le lien de la passion, par instants, ne venait les unir. Sur la grand'route de la vie, l'homme et la femme suivent deux chemins parallèles qui ne se rejoignent qu'aux haltes de l'amour. L'Illusion bienfaisante un moment les rapproche, endormant leur antagonisme ; mais sitôt éteint le soleil de leur tendresse, ils se retrouvent à nouveau hostiles, agressifs, aux antipodes de la pensée et du sentiment.

Ayant constaté quelles divisions profondes établissent entre les deux sexes les latentes divergences de leurs mentalités, essayons de montrer comment ces dernières s'affirment, se développent au cours de la vie et quelles en sont les conséquences.

§

Considérés dans la généralité de l'espèce, l'homme et la femme présentent une série de caractères différentiels universellement reproduits, mais que la race, l'ambiance, le niveau moral modifient à des degrés divers.

En raison même de son instinct de mâle, l'homme naît inconstant. Ses sensations s'usant rapidement, il tend à les renouveler et les diversifier. Une permanente curiosité, un besoin inné de conquête le poussent à élargir sans cesse le cercle de ses désirs. La valeur de l'amour se réduit pour lui à celle d'un plaisir passager, sans conséquence, un épisode agréable, mais vite oublié.

Dans la vie de la femme, au contraire, l'amour joue le rôle prépondérant. Sa sensualité étant moindre et sa sensibilité plus vive, la passion revêt chez elle une forme surtout sentimentale. Loin de se cantonner dans les précises limites du fait brutal, qu'elle considère souvent comme secondaire, ses qualités imaginatives en amplifient démesurément la portée. Elle l'entoure, le pare de tout un cortège de subtilités tendres, d'espérances, de rêveries qui restent généralement à l'homme un monde fermé. Toute chose s'impressionne intensément sur le miroir sensible de son âme. Tout se répercute à l'infini dans cette organisation délicate. L'écho de l'amour s'y prolonge encore en ondes de joie ou de douleur, quand il a depuis longtemps cessé de vibrer au cœur de l'homme.

L'importance que la femme attache à l'amour résulte d'abord de ce qu'elle y risque ses primordiaux intérêts; ensuite de ce que la durée de sa vie passionnelle est beaucoup plus restreinte que celle de l'homme. Le spectre de l'âge mûr, de cette phase douloureuse où, dans une poursuite affolée vers la beauté qui fuit, elle sera, non plus la femme qui trouble, mais celle qu'on respecte, lui font attacher un prix infini à chaque éphémère minute d'amour.

Sa mobilité tant reprochée est plus apparente que réelle. « *Souvent femme varie* », constatait amèrement le Roi François

et parfois, en effet, elle déroute par son inconstance et le perpétuel ondoiement de son caractère. Mais c'est la surface de son âme seulement, qui se transforme. Douée de facultés assimilatrices très développées, elle revêt aisément les successives formes extérieures que réclament les circonstances ; mais ses évolutions secondaires n'entameront jamais le bloc des traditionnels instincts qui l'ont façonnée. Toujours, à travers ses fluctuations, c'est le même idéal qu'elle rêve et poursuit. Ses caprices sont des essais. Ses changements, des pas tentés vers une chimère inlassablement espérée.

L'infidélité de l'homme élu semble à la femme une monstrueuse trahison, alors qu'elle ne constitue pour lui qu'une insignifiante faiblesse de la chair, un délit infime tant qu'il reste ignoré. La femme, en se donnant, croit tout donner ; l'homme estime faiblement la valeur de ce qu'il reçoit et ne se croit pas obligé à une durable reconnaissance. Certains vont même jusqu'à soutenir ce paradoxe que la polygamie est la garantie de l'amour, parce qu'elle empêche la lassitude chez l'homme et stimule chez la femme le désir de plaire. Semblable proposition — qui ne provoquerait aucune indignation chez l'Orientale, la polygamie étant une résultante des traditions de sa race, — révoltera toujours nos instincts religieux et héréditaires.

La femme d'Occident se trouve gravement lésée, par suite du manque de franchise de l'homme lui jurant une fidélité qu'il n'a guère la facilité ni le désir de garder. Dans le mariage il s'y engage par double serment. Dans l'amour libre, il se fait peut-être plus affirmatif encore. Sentant qu'il demande davantage, pour endormir les appréhensions, les scrupules, devant aussi l'éventualité si aisément réalisable d'une rupture, il éprouve la nécessité de se lier par de plus décisives promesses. Il ouvre l'horizon d'un amour sans fin, légitimé presque par sa durée, il engage l'avenir, prononce des mots d'éternité... comme si la pitoyable volonté humaine pouvait seulement répondre de demain !... Souvent d'ailleurs, sincère, se grisant lui-même de cette chimère du Toujours !... sans trêve poursuivie par nos désirs fragiles.

En réalité, dans l'amour, l'homme et la femme s'étreignent sans se posséder. Ils ne fusionnent que leur chair, n'unissent

que des illusions et l'abîme qui les sépare reste à jamais incomblé.

§

Leurs habitudes, leurs modes d'existence contribuent encore à les diviser.

L'homme éprouve le besoin de dépenser sa vigueur en entreprises qui l'extériorisent.

La femme, plus délicate, ne saurait adopter le même genre de vie. Ses goûts sont paisibles, un peu casaniers. L'enfant l'attache puissamment au foyer, petite nature rudimentaire dont elle se sent plus proche que de celle de l'homme. Le foyer est son centre. Elle l'imprègne de personnalité et s'efforce d'y retenir l'homme par son charme. Mais lui n'y fait que des haltes brèves. Son humeur changeante s'accommode difficilement du joug familial, son égoïsme du poids des responsabilités. Il a l'horreur des chaînes lorsqu'elles sont imposées. La servitude de fait ne le révolte pas, mais il lui faut l'illusion d'une liberté théorique. Ce n'est que par d'adroites concessions, en flattant des sentiments qu'elle ne partage pas, que la femme arrive à le dominer. L'accord est alors apparent, mais la réciproque incompréhension subsiste, profonde, et simplement masquée.

§

Ce ne sont pas seulement les préoccupations, les pentes d'idées, les genres de vie opposés qui séparent l'homme et la femme : la disparité de leurs leviers d'actions vient les éloigner davantage.

L'homme se conduit généralement par la *raison*, la femme par le *sentiment*. Le premier suit le lent développement d'une déduction logique ; elle l'éclaire d'une impulsion. En vain essaiera-t-il de la convaincre au moyen d'arguments : ne pensant que par images successives, un peu incohérentes et ne sachant guère interposer de réflexes inhibitifs entre le désir et l'acte, la logique de la raison ne peut avoir de prise sur la logique de sentiment qui la détermine. Peu lui importe qu'une idée soit juste ou erronée : l'essentiel est qu'elle la séduise.

Pour plaire à l'être aimé et parce que le prestige de l'amour les lui imposera, elle pourra adopter ses théories en bloc, mais restera incapable d'en faire une personnelle application à la conduite de sa vie.

La pondération masculine l'exaspère, alors que son excessive impressionnabilité déroute l'homme et l'effraie, comme une force inconnue qu'il reste inapte à maîtriser. La sensibilité de la femme l'irrite, parce qu'elle lui semble en disproportion énorme avec les motifs qui la provoquent. Les larmes, les reproches lui causent un malaise d'autant plus insupportable qu'il n'ose exercer sa force contre cette faiblesse désarmée. Il blesse, opprime, mais s'indigne qu'on le considère comme un tyran. Il impute comme grief à la femme les pleurs qu'il fait verser, et son remords inavoué se transforme en ressentiment contre elle.

Ainsi toujours subsiste pour les deux sexes l'impossibilité de porter au même diapason leurs sensations, pensées et jugements. En chaque rencontre de la vie se fortifie leur mutuelle incompréhension; à chaque pas s'aggrave le lourd malentendu qui les divise.

§

Nous venons d'apercevoir, dans un coup d'œil général sur les rapports de l'homme et de la femme, les inévitables conséquences de leurs divergences psychologiques. Ces conséquences se modifient sensiblement sous l'influence de la race, des institutions et des milieux sociaux.

Il est en effet avéré, d'après les récentes recherches de l'anthropologie, que dans les races inférieures les crânes de l'homme et de la femme présentent à peu près le même volume, alors que chez les races supérieures l'écart apparaît notable, et croissant à mesure que l'on avance dans la civilisation. Entre un Parisien et une Parisienne du xx^e^ siècle, la distance sera plus considérable qu'entre un Australien anthropophage et sa femme. Chez ces derniers l'âme est si restreinte, le cerveau si étroit qu'ils ne peuvent contenir beaucoup d'éléments de discorde. Instincts, besoins et occupations s'harmonisent ici facilement. Un différend serait d'ailleurs sommairement réglé et la femme ne songerait guère à discuter avec un maître qu'elle sait capable de la dévorer.

C'est en s'élevant sur l'échelle de la civilisation que l'on voit progressivement s'accentuer les causes d'incompatibilité entre l'homme et la femme. Les divergences de leurs natures, presque insensibles et sans conséquences parmi les couches

populaires, s'accroissent avec le niveau mental et viennent atteindre leur maximum dans les hautes sphères sociales.

§

Le monde moderne civilisé est une vaste ruche, aux cellules de laquelle se domicilient les divers membres d'une société. La division du travail, loi du progrès biologique, est celle aussi du progrès social.

Dans une organisation élevée, les rouages se multiplient, minutieux, compliqués de plus en plus, fixant rigoureusement les individus dans des classes déterminées, des cellules particulières. Qui veut évoluer de l'une à l'autre ne le peut sans de successives étapes. Si la translation s'opère brusquement, les êtres deviennent alors ce qu'on a justement appelés des *déracinés*.

Dans les plus élevées de ces cellules sociales, — noblesse et haute bourgeoisie, — l'éducation, la culture intellectuelle viennent multiplier les causes de divergences entre les deux sexes, et les font s'affirmer en une série de concepts absolument opposés. L'homme et la femme s'ignorent et ne cherchent d'ailleurs pas à se connaître. Mariés par convenances, ils demeurent sous le même toit deux étrangers bien élevés. L'enfant, entre eux, n'établit pas de lien. Créé pour l'orgueil du nom et la perpétuation de la race, il ne compte guère familialement qu'au fugitif quart d'heure où la nurse l'amène, paré comme une petite châsse.

Le bon ton et la mode tiennent les rênes du ménage. Hygiène sportive, turf, club, petites coulisses, grandes alcôves..., voilà le programme de Monsieur. Habillages, réhabillages, footing, visites, expositions, stations rue de la Paix, puis au tea-room, chic de la saison, théâtre, souper..., voilà la journée de Madame. Pas une œuvre, pas une pensée! Rien que des gestes d'automates, minutieusement réglementés. Le mari considère sa femme comme une agréable poupée sortie des mains du couturier, une maîtresse de maison experte et avertie; elle, le regarde comme un monsieur qui la mène dans le monde, une étiquette sociale, un répondant en cas d'insulte. L'amour, en vain, chercherait une place en son cœur étroit; et si l'adultère parfois lui sourit, c'est que souvent il apporte une solution facile au problème des notes clandestines. Liberté réciproque, bienveillante indifférence tant qu'il n'y a pas affichage..., tout se passe au mieux dans le plus correct des mondes.

Les années s'écoulent dans cet improductif affairement. Un jour, ils se regardent, tout étonnés d'avoir vieilli, et que la vie ait pu s'enfuir ainsi sans leur laisser un souvenir, aussi totalement étrangers l'un à l'autre qu'aux heures premières de leur union. Délaissés du monde qui ne sourit qu'aux jeunes visages, n'ayant à mettre en commun le reflet d'aucune émotion partagée, d'aucune réminiscence attendrie, le soir de leur vie s'écoule hargneusement, dans les minuties attentives d'un égoïsme lourd et sous le poids d'un immense ennui.

Cette classe, étant composée d'exceptionnelles individualités, ne présente qu'un intérêt secondaire.

§

La suivante est celle de la bourgeoisie moyenne, intermédiaire, qui veut copier le grand monde et n'y peut arriver, faute de ressources.

Elle comprend la partie vraiment dirigeante de la société, étant composée de ses indispensables éléments : magistrature, industrie, professions libérales, celles qu'on nomme indépendantes, bien qu'en réalité soumises étroitement aux exigences du client, de la vogue, des ambiances politiques, etc.

L'entente conjugale longtemps a régné dans cette classe. Elle a commencé à s'altérer le jour où la progression des goûts de luxe s'est trouvée en disproportion avec la relative insuffisance des budgets. D'intestines discussions naissent incessamment de la nécessité des apparences extérieures, où passent les ressources qui devraient assurer le bien-être du foyer. Cette vaine façade devient malheureusement indispensable à notre époque, pour atteindre au succès. Le client, qu'il soit plaideur, acheteur, malade, réclame un fastueux décor. C'est la marque seule qui le détermine. La valeur dépourvue de cadre est un insuffisant appoint. Le talent ne s'impose que par son extériorisation. La Fortune ne sourit qu'à la fortune et pour frapper à une porte exige des chemins préparés, tièdes, moelleux, fleuris. Cette nécessaire parade de luxe, les classes moyennes ne la peuvent acquérir qu'au prix d'intimes et quotidiennes privations.

A cette poursuite affolée d'un faste trop coûteux, l'homme finit par être méprisé à son foyer pour l'insuffisance de son apport matériel. Il y laisse sa dignité, la femme, son intégrité.

Trop souvent, en effet, les besoins insatisfaisables suggèrent les louches moyens, intoxiquent l'âme d'une inconsciente et progressive dépravation. C'est l'avoué qui, pour liquider une année difficile, éternise le client dans une série de procès sans résultat. C'est le médecin dichotomiseur, à la recherche d'opérations inutiles mais fructueuses, derrière lesquelles se dissimule, angoissante, la quittance impayée d'un loyer. C'est la femme demandant à de productives intrigues l'élégance exigée d'elle par ses relations. Et le mari, dont les principes d'honneur s'en vont à la dérive sur le submergeant océan des nécessités, fermant par lassitude des yeux qui devraient s'ouvrir.

Ces situations mal équilibrées sont d'ailleurs spéciales à Paris ; la modicité presque uniforme des ressources, l'impossibilité d'illusionner la galerie, nivelle en province les modes d'existence.

C'est dans ces milieux mal adaptés que se font sentir, plus funestes qu'ailleurs, les lacunes de l'éducation féminime actuelle. Elle est, cette éducation, à peu de chose près, demeurée la même que sous l'ancien régime, sans avoir su évoluer en même temps que la science et les mœurs. Avec des apparences très indépendantes, une liberté d'allures que n'auraient jamais osées nos grand' mères, la jeune fille moderne est façonnée à l'existence de façon presque identique à la leur. Dans les pensions selects d'aujourd'hui, comme aux prieurés de jadis, vingt maîtres se trouveront pour lui apprendre l'art du maintien, de la musique, du beau français ou de la danse : pas un pour lui enseigner l'art de vivre. Partout règne le même esprit frivole et superficiel, la même absence de notions pratiques qui lui rendra effarants et irrésolubles les problèmes de la vie réelle. On la jette à la vie, munie d'un puéril bagage de théories livresques inapplicables. Que la destinée lui soit dure, sans forces réactives contre les événements, elle ne pourra guère que les subir.

La femme moderne doit, cependant, être taillée en lutteuse, seconder son mari d'un effort constant, représenter pour lui l'alliée. Si elle n'est pas l'alliée, elle sera l'ennemie. Si elle n'aide pas, elle entravera. C'est ce qui arrive dans les classes intermédiaires que nous venons d'étudier, où ses désirs

de luxe exagéré, son manque d'initiative et d'entente pratique accroissent les difficultés au lieu de les résoudre.

§

Bien différent est son rôle dans la classe de la petite bourgeoisie: employés, boutiquiers, fonctionnaires.

Là, elle est véritablement l'associée, une des deux colonnes qui soutiennent le familial édifice, parfois même la plus indispensable. Magicienne modeste, ayant acquis la science de la vie au livre infaillible de l'Expérience, elle sait extraire des restreintes ressources du ménage un maximum de bien-être qu'elle répartit ensuite ingénieusement au foyer. Ce foyer est son unique objectif. Elle y dépense des qualités d'énergie, d'abnégation parfois héroïques. Intelligente auxiliaire du mari, elle entre dans ses vues, seconde ses efforts, le guide au besoin aux heures délicates où l'intuition d'une femme est plus nécessaire que la raison logique de l'homme.

Sachant se maintenir dans les bornes de sa condition, vivant pour elle-même et non pour les autres, la petite bourgeoisie constitue, malgré la modicité de ses ressources, la classe la plus heureuse, parce que la mieux équilibrée.

§

Ainsi, plus on descend l'échelle sociale, plus s'atténuent, s'effacent presque les causes de mésentente conjugale.

Dans la classe ouvrière, les mentalités de l'homme et de la femme s'harmonisent aisément, parce qu'elles sont restées encore primitives. Leur horizon demeure étroitement circonscrit. Le souci étreignant du lendemain, le corps-à-corps des nécessités quotidiennes nivelle leurs aspirations, et laisse peu de champ aux subtilités de l'esprit, aux vagabondages de l'imagination. Ils ne sont guère sollicités par les idées nouvelles de progrès et de science luttant contre le poids formidable des ancestrales traditions, et la dualité douloureuse de notre époque d'anarchie sentimentale ne saurait atteindre leur âme incomplexe.

C'est d'ailleurs dans cette classe, avec celle de la petite bourgeoisie, que semblent s'être réfugiées les vertus morales de la femme, qui seules peuvent assurer la stabilité d'un foyer et que les appétits insatiables chassent de plus en plus des sphères élevées.

Travailleuse, économe, rangée, sachant établir un rapport exact entre le gain et la dépense, dévouée à son homme et à ses petits, la femme d'ouvrier reste préservée des ambitions dépravantes par le simplisme de ses conceptions d'existence. C'est une ménagère intègre, une patiente compagne du mari, trop souvent injuste et brutal. Douée d'un bon sens bien supérieur au sien, elle se laisse difficilement éblouir par les chimères socialistes et borne ses désirs à voir garni le buffet et réglé le loyer. Les sentiments dont l'éducation raffinée des hautes classes atténue l'intensité conservent chez elle toute leur saveur prime-sautière. Elle aime violemment, s'enthousiasme sincèrement, sait se créer une infininité de joies rustiques à l'abri du respect humain. Mariée généralement par amour, l'intérêt n'ayant pas de prise sur deux êtres dont l'apport pécuniaire est nul, elle reste le plus souvent fidèle au mari rustre et besoigneux et les hantises du luxe ne viennent guère la solliciter. Secourable, hospitalière, compatissante à la misère d'autrui, parce qu'elle en connaît l'impitoyable étreinte, l'ouvrière possède cette force de réaction dont les femmes du monde sont généralement si dépourvues. Que le mari vienne à mourir ou à déserter, elle saura élever ses enfants et leur mettre en main un moyen pratique d'existence. On la côtoie avec indifférence; le romancier la dédaigne, le moraliste doit montrer la grandeur et l'importance sociale de son rôle.

§

De l'étude comparative qui précède, nous pouvons donc tirer cette conclusion que l'incompréhension entre l'homme et la femme, si vivement ressentie dans les classes élevées, reste sans effets sensibles dans les couches populaires. C'est pourquoi le *Féminisme* qui sévit dans les premières recrute peu d'adeptes dans les secondes.

En quoi consiste le *Féminisme?* C'est ce que nous allons rechercher maintenant en étudiant son essence et déterminant ses causes et ses résultats.

§

Le *Féminisme* n'est que la traduction tangible de l'incompatibilité des sexes, la réaction exaspérée de la femme, dont

l'homme a trop despotiquement restreint les franchises, alors qu'il se les octroyait toutes, sans mesure.

Leur désaccord remonte aux primes aubes de la civilisation, mais le fossé qui les sépare, peu visible aux siècles de stagnance mentale, s'est subitement élargi sous l'active poussée du mouvement économique moderne.

Aux âges de mysticisme, où l'âme humaine s'évadait des laideurs de la réalité vers le radieux infini des rêves, a succédé une ère étroite de positivisme. A mesure que plus âpre s'impose le *struggle for life*, plus angoissant le problème de l'avenir, les conditions d'existence se sont transformées. Ce qui parait la vie d'une fantaisie idéale a dû s'évanouir. Le siècle de la vapeur et de l'électricité ne pouvait être celui des passions profondes. A peine a-t-on le temps de vivre : on ne trouve plus celui d'aimer. L'amour sentimental est démonétisé près des gens sérieux, ou réputés tels. Il leur semble une déperdition des énergies morales qu'ils doivent exclusivement consacrer à la direction matérielle de l'existence.

D'autre part, le snobisme, le manque d'enthousiasme, le goût du bien-être, l'horreur générale des complications et responsabilités restreignent chaque jour, pour l'homme surtout, les limites de la vie passionnelle. Tout, aujourd'hui, étant coté, tarifé, pesé au plus juste poids de l'intérêt et des ambitions, la femme, — compagne légale ou illégitime — ne représente qu'une valeur proportionnée à son degré d'utilité pratique. Pour l'arriviste, c'est un capital. Pour l'homme du monde, un simple objet de luxe et une reproductrice de la race. Pour le bourgeois, une ménagère utile. Pour le commerçant, une intendante intègre. Pour le petit snob une vanité représentative. Pour le sportman, une encombrante nullité.

Seuls, quelques poètes attardés s'obstinent chevaleresquement à déifier la femme. Ce n'est plus l'encens des hommages qui monte vers son piédestal, mais le bruit discordant de la grande lutte sociale; et chaque jour descendue dans l'arène, elle y doit défendre à côté de l'homme, ou contre lui souvent, les intérêts conditionnels de son existence.

Avec son instinct sûr, la femme a dès longtemps pressenti cet amoindrissement, mais sans vouloir s'y résigner. Elle s'imagine encore synthétiser toutes les aspirations de l'homme et ne se résout pas à lui servir seulement de passager caprice.

§

Ainsi, dans la vague grandissante du *Féminisme*, ne faudrait-il pas voir uniquement un mouvement exacerbé d'intellectualisme ou de pédantisme, mais bien plutôt un effort de revanche tenté par la femme sur l'homme qui a détruit son rêve, et dont l'égoïsme laisse peser sur ses épaules frêles le trop pesant fardeau des matériels soucis?

Mais dans cette évolution vers la liberté, ses désirs nouveaux sont encore enchaînés par les traditionnels instincts de son être. Elle a, comme tous les faibles, le besoin de la dépendance. Après le bonheur d'aimer, il n'en est pas pour elle de plus doux que celui d'obéir; et la séculaire puissance de toute une hérédité de soumission passive l'avait, jusqu'à nos jours, gardée réfractaire aux idées d'affranchissement. Eminemment conservatrice, en face de l'homme synthétisant le progrès scientifique et révolutionnaire, elle représentait la force du Passé. Elle la représente même encore au point de vue religieux. Tandis que l'homme voit s'effondrer progressivement, sous le pic démolisseur de la discussion, l'édifice de ses croyances ancestrales, la femme garde un fonds de religiosité qui la préserve et la console.

Hypnotisée aujourd'hui par les prometteuses théories du *Féminisme*, son âme est le champ clos où ses aspirations intellectuelles entrent en lutte avec de sentimentales traditions. Inconsciemment, elle recherche encore une direction. Et lors même qu'elle croit suivre une impulsion personnelle, c'est l'influence d'une ambiance quelconque qui la soumet. La plus féroce féministe subit avec une véritable servilité les caprices de la mode et n'osera jamais risquer l'indépendance d'une manche plate si on les porte en ballons, d'une poche à sa robe, si le fantasque autocratisme des couturiers en a décrété l'interdiction. La plupart des libertés auxquelles elle aspire l'inquiéteraient fort si elle parvenait à les obtenir.

Une secrète intuition, jusqu'alors, lui faisait pressentir que la famille constitue pour elle le seul palladium efficace contre l'inconstance de l'homme, et, d'avance, elle se tenait en garde contre les innovations sociales qu'elle réclame aujourd'hui. Elle ne les réclame d'ailleurs que puissamment suggestionnée et ne se croit malheureuse que parce qu'on le lui a

dit. Les apitoiements des meneurs féministes, en voulant dénouer les liens vétustes d'institutions que notre siècle de progrès considère comme de rétrogrades barbaries, lui ont appris qu'elle était enchaînée.

En réalité, jamais, à aucune époque, la femme n'avait possédé plus de liberté, de même que l'ouvrier dont le Socialisme fait un mécontent et un révolté n'a jamais atteint un degré de bien-être aussi élevé qu'aujourd'hui. Le bonheur naît de nos représentations mentales, non des éléments extérieurs à notre vie. Nous ne sommes réellement malheureux qu'autant que nous croyons l'être.

§

Persuadée de la justesse de ses revendications, la femme moderne, mieux armée pour la lutte que ne l'étaient ses aïeules, lasse de leur passive résignation, se jette audacieusement dans la quotidienne mêlée des intérêts. Impérieusement, elle réclame de l'homme, pour lutter contre lui à chances égales, les libertés civiles qui lui ont été déniées. N'étant plus l'Idole, elle sera la Rivale. Rêvant d'une supériorité plus effective que celle de son charme, elle s'érige un piédestal de brevets, de diplômes, auquel elle sacrifie sa séduction la meilleure.

Le mouvement féministe, cependant, n'a rien d'universel. Jamais la femme heureuse, aimée, n'aura l'idée de s'insurger contre un joug qui est son bien le plus délicieux.

Il sévit principalement parmi ces inadaptées de la vie que des tares constitutionnelles ou de spéciales circonstances ont empêchées de trouver place au soleil de la civilisation. N'ayant pu atteindre au mariage, seul capable de remédier à leur insuffisance sociale, elles tombent tristement des hauteurs sentimentales de leurs rêves dans les griffes acérées de la réalité. L'homme, inaccessible à leur sensualité rancunière, devient l'ennemi, contre lequel toute perfidie peut être impunément exercée. Elles vont, désorientées, se heurtant à lui en chaque carrière, lamentables épaves, errant d'un but à l'autre, sans pouvoir se fixer.

Le rôle d'écrivain, dont les aspérités restent dérobées aux profanes, souvent alors les séduit. Les livres leur sont des amants qui ne trompent ni ne déçoivent. Plébéiennes besoigneuses de la littérature, toutes, secrètement, aspirent à cette

aristocratie du talent, éclosion de mentalités féminines supérieures. Mais rien ne s'improvise. Et plus que toute autre, la carrière des lettres exige un don original doublé de laborieux apprentissage. Aussi le plus fréquemment, ces désaxées restent-elles végétantes, acerbes, aigries dans l'innombrable armée des écrivains sans nom, sans éditeur... ni lecteurs.

A ce contingent de déclassées, il faut ajouter celui des femmes mal mariées, pauvres créatures dont l'horizon d'amour n'a eu qu'une aurore, et qui ne connaissent de l'homme que la brutale tyrannie. Tout le parfum de leur vie s'est évaporé sous l'acidité corrosive des larmes. Leur âme, ouverte aux visions enchantées de la passion, se replie sous la rude main de la douleur. Et quand une native délicatesse les a préservées de la haine, ce sont les matériels intérêts de l'existence qui viennent les armer contre l'homme.

§

Ainsi, la scission s'est opérée. La femme n'est plus la victime, dupe des illusoires serments. C'est l'adversaire, soulevant les chaînes d'un séculaire esclavage.

Partout, désormais, dans tous les chemins où il marche, l'homme la rencontrera hostile, défiante, agressive, le suivant, l'entravant, le dépassant même chaque fois qu'il lui sera possible.

Elle a déjà conquis bien des libertés légales, chaque jour elle enregistre une victoire nouvelle. Une seule indépendance lui manque encore, celle précisément dont l'appât a déterminé sa révolte : la liberté de l'amour. Eternellement contre ses désirs s'élèvera l'invincible obstacle des conséquences, conséquences dont elle serait l'immédiate victime et qui, progressivement, entraîneraient la ruine des sociétés, par la dissociation de leur fondamental élément, la famille.

Sans doute considère-t-elle cette inéluctable loi de nature comme une criante injustice ; mais en vain espérerait-elle y échapper. L'implacable logique des faits ne se peut combattre par des rêves et des discours. Rien ne lui sert pratiquement de se griser des mots dont la berce le *Féminisme*.

Ces mots vagues, au sens indéterminé, et réservant par là une part de merveilleux, ont toujours été de puissants leviers sur les mentalités primitives, foules ou femmes.

Amour libre ! Liberté de l'amour ! etc... Leur ardente imagination se prend au charme des syllabes sonores ! Leur cerveau se fascine à la puissance imprécise de l'idée évocatrice. Résolument elles ferment les yeux, pour ne pas apercevoir le sort déplorable que leur apporterait la réalisation de leurs espoirs.

Liberté d'aimer !.... c'est-à-dire liberté de souffrir, sans plus aucun appui, les affres de la quotidienne misère ; de se débattre sans défense, parmi l'encombrement des carrières, la concurrence des industries, les compromis et les insultes, pour un dérisoire salaire ! Liberté d'enfanter de lamentables parias sans nom, sans avenir, dont elles ne sauraient attribuer à personne la responsabilité !... Et l'enfant, alors, cette fleur de chair, cette poésie éclose en tous les cœurs de femmes, même les plus arides, devenant l'ennemi..., le fléau, le cauchemar et l'épouvante des courtes nuits d'amour !...

§

Il serait bienfaisant de leur ouvrir les yeux, de leur démontrer que, dans l'union libre, où l'homme a tout à gagner, elles auraient tout à perdre, que leur situation serait insoutenable plus encore que par le passé. Si jamais une institution a été créée pour la femme, c'est bien le mariage, *seul* frein mis à l'instinctive inconstance de l'homme, seul recours de la famille contre l'abandon de son chef.

Le jour où elle obtiendra l'union libre, ou seulement le divorce facile qui en est le prologue, la femme pourra se dire qu'elle a brisé la dernière barrière qui la défendait contre l'égoïsme et l'instabilité de l'homme.

Mais la raison, jamais, n'a convaincu personne. On préfère l'erreur qui séduit à la vérité qui éclaire. Et le mirage décevant qui conduit à l'abîme les foules féministes ne se dissipera qu'après qu'elles se seront meurtries à la réalité.

§

Quel est donc, en définitive, le rôle du *Féminisme* ?

On ne saurait lui contester l'utilité d'avoir libéré la femme d'asservissements devenus illogiques et injustes à notre époque d'affranchissement général ; celle aussi de développer, en ouvrant plus larges ses horizons d'activité, l'esprit d'initiative dont elle demeurait si dépourvue. Aux codes vieillis où l'homme

accumulait la liste interminable de ses droits, le *Féminisme* aura marqué la page de la femme.

Sa résultante générale est néanmoins malfaisante, sa répercussion nuisible. Comme tous les instincts révolutionnaires, il a démoli sans rebâtir, dévoilé le mal sans y apporter de remède, mis en brutal relief l'immémoriale incompatibilité des sexes, sans leur indiquer un terrain d'entente possible.

Depuis des siècles, la femme subissait le joug, parfois despotique, de l'homme, sans en percevoir humiliation ni souffrance, tant cette familiale tyrannie répondait à son besoin de tutelle. Le prisme de l'amour lui masquait les liens de son esclavage.

D'être éclairée aujourd'hui, en devient-elle plus heureuse?... Est-ce œuvre bienfaisante que de lui mettre aux lèvres des revendications insatisfaisables, et, dans le cœur, la haine d'un joug dont rien, cependant, jamais, ne pourra l'affranchir?...

Ce joug, d'ailleurs, était plus apparent que réel. Elle gouvernait l'homme par sa faiblesse même, et l'asservissait par son charme, tant que l'orgueil masculin ne soupçonnait en elle qu'une faible, une désarmée. Du jour où elle s'est posée en rivale, réclamant des droits égaux aux siens, cette imprudente Dalila a vu se réveiller Samson : l'homme est devenu l'ennemi.

Sur le terrain du sentiment, elle pouvait demeurer victorieuse; sur celui des intérêts, elle devait fatalement tomber vaincue. Le maître, qui ne résistait guère à la magie souple de sa tendresse, se retrouve armé par sa rébellion.

Dans l'âpre antagonisme qui déchaîne les deux sexes l'un contre l'autre, la femme, souveraine dont la douce voix enchantait le monde, a laissé s'échapper son sceptre. Son autel est brisé, pour jamais sans doute. Les divinités tombées ne se relèvent plus.

BARONNE CHARLES DE BENOIST.

DU SONGE AU DÉSIR

Dona Maria de Padilla, favorite de Don Pèdre le Justicier, se baignait, nue, devant les courtisans assemblés.

MARIA DE PADILLA

Au fond de l'ombre chaude où se moisit ce mur,
Et, dans l'humide ardeur par qui fleurit, encore,
Et le myrte caduc et le bleu sycomore,
Debout, près du bassin où grouille un flot impur,

Te voici, comme au soir où les lys de Castille
Enivraient de leur chair les filles de Burgos
Ou, comme à l'aube d'or, quand nue, au bord des eaux,
Tu charmais du roi fou la cruauté facile...

— Me voici, blanche et nue, et riant devant vous,
Traînant, dans mes cheveux, comme un regret de roses;
Seigneur, sous mes bras frais cette odeur qui repose
Vous ferait à mon gré plus farouche ou plus doux.

Et les secrets ardents que ma gorge respire,
Aux yeux de tous ceux-là devant nous éperdus,
Tu les revois meilleurs que tu ne les connus
Par la fleur enivrante et grave d'un sourire.

Sur ta bouche où revient la saveur de mes bras,
Sens-tu fondre l'émoi profond, que je prolonge
Jusqu'à noyer ma nuit au plaisir d'un tel songe
Que je hais le matin qui me réveillera?

Pour toi seul, tu le sais, la Padilla rayonne
De tous ses lys ici dont ces lys sont jaloux,
Don Pèdre, et ton souci se meurt dans mes genoux
Et je te reste alors que les tiens t'abandonnent.

L'aurore de Bivar se fleurit à mes yeux,
Lorsque tes lourds soucis avivent ta caresse
Et quand l'oubli des trahisons te presse
Tu cherches l'infini de l'ombre dans nos jeux.

Prince que mon amour grandit mieux que l'épée,
Si tu veux pour mourir le vallon de mes seins,
Qu'importe le bâtard (1) *et ses bataillons vains ?*
La gloire de ma chair abolit l'épopée !

Et je reste debout, nue, éclatante, au seuil
De ta légende en sang et de ta tombe austère,
Et le prophète, un jour, ne pourra que se taire
Quand les lys de mes flancs couvriront ton cercueil.

Courtisans qui buvez cette eau que j'illumine,
Prenez d'elle, qui doit à mon corps sa clarté,
La vertu de combattre et tomber en beauté,
La nuit suprême où meurt la rose sarrazine.

★

L'IMAGE

Je puis te dresser, nue, en ma strophe pieuse
Comme un jeune berger des soirs milésiens
Au nuage qui fuit revoit une amoureuse
Et sculpte, dans son cœur, un mirage marin,
Car ton image nue habite mon cœur sombre.

(1) Henri de Transtamare.

Je la revois debout, muette et souriant,
Blanche, avec les parfums de ses trois taches d'ombre
Et levant vers mon front l'arc de ses bras tremblants ;
La coupe de tes seins puérils et rebelles,
Ta peau lisse et tes flancs dont les lys sont jaloux ;
Ce trésor sur lequel tu fermes tes genoux,
Nid de mousse nocturne et de roses cruelles ;
Ton épaule arrondie et ton ventre plus pur
Qu'un galet que les flots gardèrent vingt années ;
Ton dos souple et vivant comme une algue d'azur ;
Tes yeux plus enivrants que les grappes coupées ;
Tout ton corps sobre et net, d'un dessin de blason
Qui respire l'amour, l'ombre et l'odeur des roses
Et, parcouru déjà d'une onde de frissons,
Semble appeler à lui, plus chaud et plus profond,
Toute la volupté qui veille dans les choses.

Et tout cela pourtant, amie aux yeux marins,
Petit faune héraldique, enfant voluptueuse
Et dont les doigts ont des douceurs de tubéreuse,
Tout cela ne vaut pas à mon cœur qui se plaint
Les pleurs que nous avons parfois versés ensemble
Devant la mer qui brûle et dans l'ombre qui tremble
Au seuil de ta villa, sous le lierre écailleux,
Quand mon cheval frottait ses naseaux à ta porte...
Je regardais tes seins, mais tu pressais sur eux
Ton écharpe disant : « Songez que je suis morte !... »

★

VEILLÉE AU BAR

Laisse mourir la vie à tes pieds, ô buveur,
Jette ton cœur avec les casques du champagne,
Sois libre et dédaigneux, et loin de ces rumeurs
Dont l'ivresse sans art et vile s'accompagne !...

Dans ton verre grandit un univers nouveau.
Sachez en admirer le songe et la féerie ;
Mais gardez-vous, pourtant, épris de ses châteaux,
D'y vouloir, quelque jour, ramener votre vie.

Accoude tout ton rêve aux nickels du comptoir,
Et ne te souviens plus de celle que tu aimes.
Sois indulgent comme la nuit et que ce soir
Te porte, dans ses bras, vers de riants baptêmes,

Vers des royaumes d'or ou d'automne ou d'amour,
Sous des ciels d'Orient, sur des mers inconnues,
Et, debout à la poupe, écoute, tour à tour,
Les harpes de l'alcool et la sirène nue.

Vois, ton rêve déferle à fleur des tabourets...
Soir de bar aux couleurs de citron et d'orange
Qui fais, aux grands miroirs des murs, reverbéré
Dans la face plus blême, un regard plus étrange !...

Le visky verse en toi des esprits indulgents.
Oh ! ne demande rien à celle dont la joie
S'efforce, autour de nous, que d'être en ce moment
Une esclave douce et des parfums dans la soie.

Rire de courtisane, ylang-ylang, iris,
Ces grelots mensongers, ces tzardas énervantes,
Corps jeunes et, déjà, par trop d'amours meurtris,
Idylles, vif babil, longues jupes errantes,

Peau mate des bras nus, sous des réseaux de jais,
Une gorge d'enfant tremblant sous la guipure,
Cette bouche fondante avec son baiser frais !...
De quel passant, amie, appris-tu ces luxures?

Voix pamée avouant de lourds désirs secrets,
Soupir que fait éclore une intime caresse,
Pointe des seins gonflés et durs, genoux serrés,
Chair de la femme en fleur mère de nos faiblesses!...

Charme des seins pressés sous les corsages clairs,
Ephémère douceur des lèvres consentantes,
Elastiques tiédeurs et moiteur de la chair,
Frissons des reins émus et des jambes fuyantes,

Pulpe rose brillant au treillis des bas noirs,
Mousse d'or de l'aisselle et courbe de la croupe,
Double rondeur du buste offert comme une coupe,
Beaux charmes fugitifs qui portez tant d'espoirs!...

Ces roses, ces éclats, ces accents, ces parfums
Elargissent vers nous leurs ondes tentatrices
Et tu sens en ton sang embrasé que se glissent
Les feux de la luxure errante dans les Soirs!...

Tous les désirs d'amour que l'ombre garde en elle,
Tous les regrets des lits où nous avons passé,
Des cheveux dénoués sur ton front apaisé,
Des heures chaudes de caresses mutuelles!...

Et tes nerfs par l'alcool orageux flagellés
Te soulèvent au bras affamés d'une amie,
Pour des départs vers des pays ensoleillés
Torrents du souvenir, détresse inassouvie.

L'arc-en-ciel enivrant des vins et des liqueurs,
Où tu reconnaîtras les yeux de tes maîtresses,
T'emportera comme Ariel et, sur ton cœur,
Tu presseras le cœur de la sombre déesse!

Vide ta coupe et puis ton âme, ô Voyageur !
Caresse cette femme et ce cristal qui donnent
Des ailes à ton rêve, à ta voix des parfums,
Car voici le réveil et tes vingt ans frissonnent,

Sous ce ciel de Paris grisâtre où croulera
Ton lumineux palais d'orgueil et de plaisir,
Où tu vas être seul ainsi que le roi Lear,
Et l'aube qui se lève, au loin, s'évoquera

Comme une fille morte, au coin d'un carrefour
Toute nue et déjà, par le matin, glacée,
Un couteau dans un sein où reste encor tracée
De l'assassin chéri quelque marque d'amour.

ERNEST GAUBERT.

LES PAMPHLETS CONTRE VICTOR HUGO

Dans les nombreuses études dont Victor Hugo fut l'objet, on a parlé maintes fois de ses querelles avec les classiques, des hostilités que provoquèrent ses réformes, des assauts qu'il lui fallut livrer au théâtre, enfin des vicissitudes de son existence politique et il peut paraître extraordinaire de vouloir apporter de nouveaux renseignements sur son compte. Pourtant, une lacune reste à combler. Personne n'a parlé des pamphlets qui furent écrits contre lui, pamphlets généralement ignorés à cause de leur insigne rareté et fort curieux parce qu'ils caractérisent l'état d'esprit d'un certain nombre de ses contemporains à son égard. Nous nous proposons d'entreprendre ce travail. Sans doute on connaît quelques-uns de ces libelles. Les railleries et les insultes décernées par Baour-Lormian à l'auteur de *la Légende des Siècles* sont célèbres. L'académicien qui a signé *le Classique et le Romantique* (1), *Encore un mot* (2), *le Canon d'alarme* (3), *les Nouveaux Martyrs* (4) s'est acquis une gloire fâcheuse, — la seule à laquelle il pût prétendre, — et on n'oubliera jamais ces quatre vers fameux :

> .... Boileau ne vit plus que par sa renommée
> Dans la tombe avec lui la Satire enfermée
> Ne vient plus châtier de burlesques travers :
> Avec impunité les Hugo font des vers.

On n'ignore pas non plus le petit roman sur *la Conversion d'un romantique* où M. Jay, académicien futur celui-ci, tenta de discréditer ses adversaires et réussit tout juste à se couvrir de ridicule. C'est à ce livre niais que Théophile Gautier répondit spirituellement dans son *Daniel Jovard, ou la conversion d'un classique*. Je signalerai encore parmi les attaques fameuses contre Victor Hugo, les deux pamphlets d'Alexandre

(1) *Le Classique et le Romantique*, Urbain Canel, éditeur, 1825.
(2) *Encore un mot*, Urbain Canel, éditeur, 1826.
(3) *Le Canon d'alarme*, Delangle, éditeur, 1829.
(4) *Les Nouveaux Martyrs*, Delangle, éditeur, 1829.

Duval qui s'honorait lui aussi de siéger sous la coupole : *le Misanthrope des Marais ou la jeune Bretonne*, *Historiette des Temps Modernes* et une *Lettre ouverte à M. Victor Hugo*. Ces deux derniers livres valent les précédents pour la pauvreté de l'invention et des détails, l'injustice et la perfidie des accusations et des reproches, la bouffonne ignorance et l'orgueilleuse bêtise que l'auteur y étale. Je mentionnerai en dernier lieu l'élucubration d'un certain M. Bignan, qui écrivit une *Épître à un jeune romantique* dans laquelle il traitait le sujet mis au concours par l'Académie et qui était : *La gloire littéraire de la France*. Ce jeune homme obtint le prix. Il avait, au témoignage de M. Andrieux, confondu les romantiques et il donnait à ces malheureux égarés de sages conseils :

> Poëte ou prosateur, pense au lieu de rêver ;
> Soumets au frein du goût la fureur d'innover ;
> Vrai sans être grossier, neuf sans être bizarre,
> Cherche le sens commun, chose aujourd'hui si rare !

Comme je l'ai dit, cette... littérature académique est aujourd'hui connue et ceux de mes lecteurs qui ne se contenteraient pas d'une simple nomenclature, pourraient se reporter aux ouvrages spéciaux traitant la question, notamment à l'excellente étude de M. Tristan Legay sur *Victor Hugo jugé par son siècle* (1).

A côté de ces pamphlets officiels, il y en a d'autres d'un caractère tout différent et qui sont peut-être plus intéressants et plus significatifs parce qu'ils émanent d'inconnus, de simples spectateurs qui jugèrent bon d'intervenir dans la querelle littéraire occupant les esprits ou d'exposer leur mécontentement de l'attitude politique de Victor Hugo. Plusieurs, et ils sont assez nombreux, se bornent à railler et à tourner en ridicule les défauts du poète. En parcourant ces pages tour à tour amères et ironiques, furieuses et moqueuses, nous comprenons, bien mieux que ne saurait nous le faire saisir tel docte travail d'ensemble, la portée générale de ce mouvement littéraire et à quel point l'humeur combative des gens était universellement éveillée. Les pamphlets ne sont pas de l'histoire, mais ils nous permettent de reconstituer la physionomie d'une époque et contribuent à nous éclairer.

(1) Librairie de *la Plume*.

Voici, d'abord, une brochure intitulée : *Maison Victor Hugo et Cie* (1), 1842 et 1871, par J.-B. Pic (de l'Ariège). J.-B. Pic était un personnage très irritable. Après avoir malmené Berlioz avec une insigne grossièreté, il s'en prend à Victor Hugo et lui adresse un féroce réquisitoire. Jugez-en :

.... cet homme-Vanité
N'adora qu'un seul Dieu, sa *personnalité!*
Que ne chanta-t-il pas? l'église et ses merveilles,
L'empire et le manteau tout parsemé d'abeilles,
Et les lys et le coq, et Bismarck et le Rhin,
Et le drapeau de sang. Quand sonnait le toscin,
Riant de l'incendie allumé du pétrole;
On le verra bientôt danser la carmagnole.
Tout sera dit alors, son titre sera grand,
Et la postérité le sacrera géant!...
Jocrisse embrigadé dans l'immonde phalange
Des communards pétris et de fiel et de fange,
Jugé traître par *eux*, par *tous* homme de rien,
Est-il un seul parti qui t'adopte pour sien?
Qui donc pourrait nombrer toutes tes défaillances,
Tous tes serments trahis et tes extravagances?
Les Burgraves? Voleurs!... sur tous nos grands chemins,
Nous les voyons *encor* dorant leurs parchemins.
Les Misérables?... Boum!... l'esprit d'Eugène Suë;
Les pillards sans vergogne, on les siffle, on les hue!
Ces produits étaient lourds, mal venus ces aînés,
Mais que dire, grands dieux, des *trois* autres puînés?
Travailleurs de la Mer? Ecœurante est cette œuvre;
Si le laid c'est le beau, moi j'applaudis la Pieuvre.
Tout ira grandissant. Le poète vieillot
Nous promet un bijou qui sera le culot
De son œuvre : *Chansons et des Bois et des Rues.*
Ils iront tous au ciel ceux qui les auront lues.
Pour couronner le tas, jetant *l'Homme qui rit*
En pâture aux badauds, à ces pauvres d'esprit,
Ce sarcasme brutal tout de bave et de haine,
Monument de laideur, à la sottise humaine
Fut un défi jeté sans merci; mais... tout bas,
De cet *Homme qui rit* l'éditeur ne *rit pas.*

L'exécution est sommaire et M. J.-B. Pic de (l'Ariège) écrit de bien mauvais vers, mais il a de son rôle de censeur la plus haute idée :

Démasquer les faux dieux, c'est faire une œuvre pie...

(1) E. Lachaud, éditeur, 4, place du Théâtre-Français, 1871.

Et il continue, plein d'une ardeur et d'une insolence nouvelles :

Je bois au pourvoyeur de la gaieté française,
Au nouveau *Triboulet*, au roi de l'antithèse,
Au *Pitre* né vicomte, à ses gros sacs d'écus,
Au *Tamberlick* sans *at*, au poète diffus,
A son étrangeté dont il fit sa complice,
A ceux qui de leur temps ont fait le sacrifice
Pour lire ce pathos...

Plus loin il interroge familièrement Victor Hugo :

Poète *Durocher*, qui donc t'a fait vicomte ?
N'est-ce point le hasard ?... tes talents ?... A ce compte,
Racine serait duc, *Corneille* serait roi.
Devant ces Majestés, vilain, découvre-toi !

J.-B. Pic ne se contente pas de ces sévérités. Il ridiculise encore de son mieux l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et, après avoir été familier, il devient trivial :

La blague a fait son temps, place à la renaissance ;
Que la vérité soit ; périsse l'indulgence.
Hugo, de ton képi, l'histoire causera,
Mais, te surnommer Dieu ?... Quand l'esprit te viendra.

Là, ne s'arrête pas la faconde de notre auteur, croyez-le bien. Il a critiqué le Victor Hugo de 1871. Il va maintenant s'en prendre au Victor Hugo de 1843, dans une nouvelle satire qu'il intitule *Une réception à l'Académie*. Il importe, pour la comprendre de rappeler brièvement comment Victor Hugo fit partie des Quarante et les incidents auxquels son élection donna lieu. Ayant essuyé de nombreux échecs, il se représenta en 1841 contre M. Ancelot et fut élu le 7 janvier, à deux voix de majorité. Le lendemain, la spirituelle Mme de Girardin écrivait dans son feuilleton de *la Presse* :

Enfin !... Victor Hugo est de l'Académie française : c'est heureux pour elle et pour lui ; c'est heureux pour elle, car il est bon que toutes les gloires du pays lui appartiennent et que les grands travailleurs viennent ranimer son esprit enclin au sommeil ; c'est heureux pour lui, car le titre seul d'académicien suffit pour faire tomber le ridicule préjugé qui voile encore son nom.

L'opinion de cette charmante femme fut unanimement partagée.

On avait fixé au 3 juin la réception de Victor Hugo. Ce fut

une mémorable séance et le discours du poète produisit un vif étonnement. Reportons-nous une seconde fois au feuilleton de Mme de Girardin :

Vous connaissez ce beau discours et vous devinez l'effet qu'il a dû produire : de l'admiration et de l'étonnement. Oh! oui, un grand étonnement; on s'attendait à des récriminations mordantes, à des chants de victoire insultante,à une profession de foi audacieuse, à des souvenirs enfin qui voudraient dire : « Vous m'avez repoussé trois fois et me voilà ! Vous avez proscrit mes doctrines, et elles triomphent ; vous vous êtes joués de moi, et je viens à mon tour vous narguer, car vous êtes de pauvres écrivains sans style et de petits poètes sans idées ; vous exaltez Corneille,et vous prouvez par vos ouvrages que vous ne le comprenez pas ; vous vantez Molière et vous ne rappelez son génie que par vos ridicules de Trissotin. Vous défendez la pureté de la langue, et vous ne pouvez me critiquer moi-même sans faire dans vos phrases pâteuses vingt fautes de français contre moi! etc., etc. » Voilà ce que tout le monde croyait que le nouvel élu viendrait dire, plus éloquemment sans doute, mais avec non moins de cruauté.

Certes,le discours de Victor Hugo fut tout différent. Il avait à prononcer l'éloge de Népomucène Lemercier, son prédécesseur, et la chose n'allait pas sans de grandes difficultés puisque le défunt n'avait pas cessé durant sa vie de témoigner une rigoureuse hostilité à celui qui devait le remplacer un jour. Hugo ne pouvait guère oublier cela et il ne pouvait pas davantage louer la carrière littéraire d'un homme qu'il tenait pour négligeable et qui avait obéi à des principes d'art diamétralement opposés aux siens. Il s'agissait donc d'esquiver la difficulté, de décerner au disparu les compliments indispensables et de passer à un autre sujet. C'est à quoi le poète se décida et il le fit, non sans montrer, dans cette situation difficile beaucoup de tact et d'élégance. Son discours de réception contient ce très habile passage : « Il semble que je pourrais ici, sans offenser vos usages et sans manquer à la respectable mémoire qui m'est confiée, mêler quelques reproches à mes louanges et prendre de certaines précautions conservatoires dans l'intérêt de l'art. Je ne le ferai pourtant pas, Messieurs. Et vous-mêmes, en réfléchissant que si, par hasard, moi qui ne peux être que fidèle à des convictions hautement proclamées toute ma vie, j'articulais une restriction au sujet de M. Lemercier,

ette restriction porterait peut-être principalement sur un point élicat et suprême, sur la condition qui, selon moi, ouvre ou erme aux écrivains les portes de l'avenir, c'est-à-dire sur le tyle, en songeant à ceci, je n'en doute pas, Messieurs, vous omprendrez ma réserve et vous approuverez mon silence. » 'irascible pamphlétaire qui nous occupe ne l'entendait pas e la sorte et il s'exclame :

Remplacer Lemercier ! insolent persiflage,
Ton culte aura pour lui la valeur d'un outrage,
Et, secouant le joug où le tient le cercueil,
Il te dira : Tu mens !... Soufflетant ton orgueil,
Mon fauteuil encor là, libre de ma présence,
S'abîmerait sous toi, criant : Indépendance !
Et de ta honte alors, pour en payer le coût,
Il te dirait : Poète, il faut rester debout !
Car pour me remplacer, j'attendrai que l'on nomme
Un penseur tel que toi, s'il est doublé d'un homme.
Remplacer Lemercier ! Arrière, vil flatteur !
De mes beaux sentiments indigne exhumateur,
Voudrais-tu comparer tout ce noble alliage
Au pacte du vendu dont tu signas la page ?

J.-B. Pic continue longtemps sur ce ton indigné et il fait articulièrement grief à Victor Hugo des ambitions politiques ue ce dernier avait découvertes dans son discours. Il est cer-ain que le poète entretint ses auditeurs de politique plus que e littérature et qu'il leur parla successivement de Napoléon, e l'œuvre de la Convention et du dévouement de Malesherbes : ais quoi, ne voulant pas s'appesantir sur Lemercier, il lui allait un autre sujet. On ne s'arrêta pas á ce point de vue et eaucoup de gens conclurent de son attitude en la circonstance u'il souhaitait passer de la poésie à la politique et qu'il pré-arait ses voies afin d'atteindre la députation, ou même la airie et le ministère. Ils ne se trompaient pas, d'ailleurs. elle était bien l'ambition secrète de Hugo et le satirique le ui reproche violemment :

Qu'a de commun, dis-moi, la verve poétique
Avec l'art de tromper qu'on nomme politique ?
Soudure monstrueuse, accouplement brutal,
Sacrilège combat à tous les deux fatal ;
Honteuse énormité, profane sacrifice,
C'est la fille du ciel qu'on livre à l'artifice ;
Belzébut rit de joie, et, tremblants, éperdus,
Dans son domaine immonde il les a confondus.

Les invectives de J.-B. Pic sont fort longues, un peu confuses; il ne sied pas de s'y attarder outre mesure. Cependant je ne résisterai pas au plaisir de citer les conseils ingénus et d'une aimable suffisance qui terminent l'épître. L'homme de l'Ariège parle à Victor Hugo comme à un écolier :

N'as-tu pas fait assez? Eh bien! repose-toi;
L'ambition te perd, conjure la tempête ;
Sans tourmenter les mots on peut être poète.

Assurément, M.-J.-B. Pic ne « tourmentait » pas les mots et il ne cherchait pas à mener à bien de grandes œuvres ; aussi ajoute-t-il :

Dès ce jour ne fais pas œuvre de longue haleine,
Si tu fais force vers, tu mourras à la peine:
Produits peu, moins encor sans épargner le temps.
. . . . . .
Repolis, si tu sais, ton style raboteux...
On bronche à tout moment dans tes vers rocailleux.
Souvent un soubresaut fait perdre la mesure
Du sensible hémistiche ou bien de la césure.
Pourquoi trancher les mots... et les mettre en question ?
Pour peindre quelque chose, il faut qu'ils soient entiers.
Tu cherchais, je le vois, une inconstante rime,
Tu la prends au hasard... Qu'importe la victime :
A la tête, à la queue, au milieu d'un long mot,
Tu prends ce qu'il te manque, et t'en sers aussitôt,
Et juchant les morceaux, et les uns sur les autres,
Tu viens, nouveau prophète, avec tous tes apôtres,
Prêchant de ton savoir la brusque invasion,
Nous imposer la loi de ta religion.
Aux pieds de ces géants que des siècles couronnent,
Courbe ton front altier, leurs ombres te pardonnent ;
Rentre au giron du vrai, contrit, humilié,
De ton péché... Victor, tu seras délié.

Nous pourrions continuer à feuilleter cette brochure et voir, par exemple, la manière dont J.-B. Pic stigmatise les feuilletonistes, race d'écrivains détestables qui jouissent d'un triomphe éphémère grâce à leur impudence et à leur art d'organiser la réclame, mais c'est assez parler de *la Maison Victor Hugo et Cie* et nous avons hâte de passer à un autre pamphlet. Celui-ci porte le titre de : *les Recontemplations*. Pas plus que le précédent, il n'est signé d'un vrai nom. L'auteur a jugé sage d'éviter les vengeances et les railleries des romantiques et il emprunte le pseudonyme de : L. Joseph

Van Il. La couverture porte en outre cette mention spirituelle : « Moins de douze mille vers » et de même que Victor Hugo avait divisé son recueil en deux parties, *Autrefois* (1830-1843) et *Aujourd'hui* (1843-1855), Joseph Van Il sépare le sien en : *Ludus* (1856) et *Seria* (18...) *Les Recontemplations* (1) sont un pamphlet assez pauvre d'esprit et de médiocre invention. On y trouve de faciles railleries qui n'égalent même pas les colères bouffonnes de J.-B. Pic. Nous lisons d'abord ces vers de La Fontaine placés en exergue :

> Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
> De vouloir par raison combattre son erreur :
> Enchérir est plus court, sans s'échauffer la bile.

Fort de cette conviction, Joseph Van Il adopte le ton ironique et dans un dialogue entre un auteur et un critique, qui sert de préface, il attaque de son mieux Victor Hugo. Les innovations des romantiques sont-elles vraiment des innovations ? Hugo a créé des mots composés. Or, du Bartas et Ronsard en avaient fait usage avant lui. Ronsard, il est vrai, les employa très rarement. Quant au seigneur de Salluste, il ne se servit pas de substantifs jumeaux, comme l'entend Hugo du moins. S'il opère des unions analogues, il a soin de réunir les substantifs par un verbe. Qu'on lise en effet les deux premières *journées* de *la Semaine* et on trouvera : Le ciel-porte-flambeau, l'aquilon-chasse-nue, la chèvre-porte-barbe, Dieu-darde-tonnerre, le jour-traîne-besogne, le soc-brise-guérets, etc. Hugo, lui, ne s'embarrasse pas de ces difficultés et il écrit sans aucune hésitation : cheval aurore, coq matin, combat ignorance, bouche tombeau, étoile mort. Et Joseph Van Il, qui, pour confondre ses ennemis, feint d'adopter leurs réformes, ajoute malicieusement : « Si le procédé de messire Salluste est plus clair, le nôtre est, à coup sûr, plus profond. » Après cette critique, l'auteur se sent assez gêné pour chercher de nouvelles chicanes à Victor Hugo et il ne peut le reprendre que sur d'insignifiantes questions de détail. Selon lui, il y a une effrayante immoralité dans le petit poème : *Vers 1820.*

> Denise, ton mari, notre vieux pédagogue,
> Se promène ; il s'en va troubler la fraîche églogue
> Du bel adolescent avril dans la forêt ;

(1) Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cie, et Paris, E. Dentu, au Palais-Royal.

Tout tremble, et tout devient pédant, dès qu'il paraît.
L'âne bougonne un thème au bœuf son camarade ;
Le vent fait sa tartine et l'arbre sa tirade ;
L'églantier verdissant, doux garçon qui grandit,
Déclame le récit de Théramène, et dit :
« Son front large est armé de cornes menaçantes. »

Il n'est pas moins répréhensible d'écrire une épître où l'on parle à une dame qui avait pris l'habitude de vous dire

A haute voix : « bonjour, Monsieur, » et bas, « je t'aime ».

Enfin, n'est-il pas très choquant de s'écrier à propos des dévots et des pédants :

Grimaux hideux qui n'ont, tant leur tête est vidée,
Jamais eu de maîtresse, et jamais une idée.

Joseph Van Il est bien sévère. Ne fallait-il pas qu'il fût à cours d'arguments pour montrer une pareille rigueur? Il va jusqu'à reprocher à Victor Hugo la tristesse et la gravité de ses *Contemplations*. On se souvient de l'admirable préface qui ouvre le recueil. « L'auteur, disait Hugo, a laissé, pour ainsi dire, ce livre se faire en lui. La vie, en filtrant goutte à goutte à travers les événements et les souffrances, l'a déposé dans son cœur. Ceux qui s'y pencheront retrouveront leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme. » Le pamphlétaire n'a que des sarcasmes à l'égard de ces belles paroles et il raille presque le poète de manquer de gaieté. Ce qu'il ne pardonne à aucun prix, c'est le défaut d'admiration envers Corneille, Racine et Molière et la liberté avec laquelle les romantiques se sont affranchis de la règle des trois unités. Les novateurs détestent Boileau et ils ont d'excellentes raisons de le haïr. Que deviendraient leurs ouvrages si on écoutait encore les règles du sévère critique ? Ils sont mal composés et remplis d'absurdités. Ces gens qui ont la prétention de substituer un art vrai à un art conventionnel et de donner une interprétation sincère de la nature au lieu de s'en tenir aux bergeries et aux bosquets noblement taillés de jadis, ces gens abondent en invraisemblances et leurs vers sont remplis d'absurdités. Hugo n'est-il pas ridicule et faux lorsqu'il dit :

... La fauvette met de travers son bonnet ;
Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fort esprit,
Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit.

Est-il permis de raconter d'un bouvreuil qu'il « fait le feuilleton des bois » et d'un laboureur traçant ses sillons qu'il « règle la page où s'écrit le poème des blés » ? Une violette fait-elle sa toilette devant nous et les bourdons sont-ils en coquetterie avec les roses ? Tout cela n'est pas moins artificiel que la poésie passée et Joseph Van Il, qui, ne l'oublions pas, semble se ranger parmi ses adversaires pour les besoins de sa cause, déclare au critique :

Je tiens surtout à vous prouver que nous observons la vérité et la convenance des caractères et que si nous sommes les prêtres de l'idéal, nous sommes aussi les apôtres du réel. *Le soc murmure un psaume ;* c'est son droit. Plus jeunes et plus fringantes :

Les branches...
Se jettent les oiseaux du bout de leurs raquettes.

A côté de ces choses riantes nous plaçons d'habiles repoussoirs :

La mer donne un baiser de complice
A l'âpre bouche de l'écueil.

A ce spectacle affligeant :

Le vieux antre attendri pleure comme un visage.

Il en est de même des *rochers aux vagues yeux.*

En présence de ces exemples concluants, qui oserait contester la sincérité de notre devise :

Nous ne cherchons dans ce monde
Que la seule réalité.

Supposez que vous êtes égaré dans un bois, ne seriez-vous pas enchanté d'y faire la rencontre d'un arbre, — sapin, frêne, érable, n'importe, — qui, de sa branche,

où brille une goutte,
Semble se faire un doigt pour vous montrer la route ?

Le critique répond à l'auteur que, pour le coup, il trouve cette poésie vraiment nouvelle et que le seul Granville a fait preuve d'une imagination aussi merveilleuse dans ses *Animaux peints par eux-mêmes.*

Comme on le voit, ce réquisitoire contre les romantiques en général, et contre Victor Hugo en particulier, n'est pas très spirituel.

Examinons maintenant quelques parodies des *Contempla-*

tions. Vous vous rappelez le charmant poème qui débute par ce vers :

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par là je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu t'en venir dans les champs ?

Sous ce titre, *Nuda Veritas*, le satirique écrit :

Elle était débraillée, elle était mal peignée ;
Faute de bas, la boue estompait son talon ;
Sa jupe paraissait de toile d'araignée ;
Et, qui sait ? Avait-elle une chemise, ou non ?

Sa gorge palpitait à l'aise en son corsage,
Comme deux oiseaux blancs dans le nid du ramier ;
Quelques lambeaux fripés, aux bras livrant passage,
Lui taillaient une manche en feuilles de palmier.

Ainsi vêtue, encore elle était trop vêtue ;
On fondait sous le plomb des nuages pesants ;
Puisque l'on ne met pas de robe à la statue,
S'en devrait-on couvrir, en juillet, à seize ans ?

Eh ! que sert, en effet, sur l'âme virginale
Jeter le voile obscur du morne vêtement ?
Ombre, écorce jalouse, à la forme idéale
Disputant les clartés blanches du firmament !

Ailleurs, faisant allusion à ces deux vers où Victor Hugo déclare aimer l'araignée et l'ortie parce qu'on les hait, Joseph Van Il célèbre sur un mode burlesque le porc d'Ethiopie, le butor, le kangourou, le crapaud, la puce et la méduse. Ailleurs encore, il se souvient du poème intitulé *les Oiseaux*. Victor Hugo y parle des moineaux gais et jaseurs qui remplissent les cimetières et dit :

Ils confessent les ifs devenus babillards ;
Ils jasent de la vie avec les corbillards ;
Des linceuls trop pompeux ils décrochent l'agraphe ;
Ils se moquent du marbre ; ils savent l'orthographe....

Des oiseaux sachant l'orthographe, la plaisante chose ! Et Joseph Van Il, écoutant des étourneaux qui chantent posés sur un fil télégraphique, s'empresse de les interroger :

— Où donc avez-vous lu ce chant qu'au télégraphe
Vous transcrivez si bien, mes pauvres étourneaux ?
— Demandez aux oiseaux qui savent l'orthographe,
A nos confrères les moineaux.

Nous constations, il y a un instant, que l'auteur des *Recontemplations* n'aimait pas les mots composés. Il a la patience de relever un très grand nombre de ceux que Victor Hugo employa et il en dresse à la fin de son volume une longue liste en prenant soin de citer les vers auxquels il les emprunte. Il appelle cette liste *Supplément au dictionnaire de l'Académie française par un membre de l'illustre compagnie.* Dans un très long poème dédié *Au plus grand poète du XIX^e siècle*, il s'efforce de placer ceux qu'il a trouvés. Voici un échantillon de ce travail de marqueterie :

Devant ton docte verbe, a fui l'ombre Ignorance,
Il tend sur l'univers le blanc réseau Clarté,
C'est toi qui fais surgir le spectre Providence
De la caverne Vérité.

Tu verses, à pleins bords, le parfum Poésie,
Tu sais tous les secrets du sphinx Esprit humain,
Tu nourris nos loisirs de la strophe Ambroisie
Qui tombe en manne de ta main.

L'apostrophe ne conserve pas toujours ce ton hautain. Je regrette de ne pouvoir citer en entier le poème qui est vraiment drôle. Les dernières strophes donneront une idée de l'ensemble et permettront de constater que tous les mots composés dont s'est servi Joseph Van Il n'appartiennent pas à Victor Hugo :

Au Drame, emprisonné par la borne Aristote,
Tu vins donner la clef des champs.
Racine nous servait de fade matelote,
Tu sais mieux épicer tes chants.
J'aime ton sel attique, alors qu'il nous ramène
Aux jours de Cromwell, de Ruy Blas,
Houspillant Athalie et ce long Thèramène
Dont les écoliers sont si las.
Tes Burgraves barbus, luttant contre l'Empire,
S'offraient à nos regards béants,
Dressés *sur le Taunus, entre Cologne et Spire* (1),
C'étaient là des héros géants !
Voilà du vrai, du beau, du grand, où nulle place
N'est laissée au sobre impuissant !

(1) Dans son *Supplément au Dictionnaire de l'Académie Française*, l'auteur met cette note : « Taunus. Chaîne de montagnes sur la rive droite du Rhin, suivant la géographie ; mais nous qui avons vérifié les lieux, nous la plaçons entre Cologne et Spire. Ne pas confondre avec le mont Tonnerre.

Il est sur le Taunus, entre Cologne et Spire. »

V. Hugo, *les Burgraves.*

De tels vers n'iront point tourmenter dans sa classe
Le collégien innocent.
Tu montas par la brèche au bastion Rhétorique
Mieux que Malakof défendu :
Et Dumarsais, juché sur le Trope bourrique,
Partit, courant comme un perdu.
Hypallage, Litote et Syllepse, — autre folle
Contemporaine des latins, —
S'en allèrent laissant Antithèse, Hyperbole,
Leurs jeunes sœurs que tu retins.
C'est toi qui nous rendis tous ces mots pauvres hères,
Mots peuples, substantifs manants,
Vocables parias, par toutes les grammaires
Repoussés comme malsonnants,
Devant lesquels, voilant sa face pudibonde,
Jean Racine effaré se tut.
Tu leurs fis faire, toi, leur chemin dans le monde,
En dépit de l'Arbre Institut.
Maussade oiseau, cloîtré dans la cage Césure,
Le grand niais d'Alexandrin,
Mis hors de pages, a su prendre enfin une allure
D'Aiglon, et non plus de serin ;
Son ongle n'étreint plus la balance Hémistiche,
Perchoir d'où, quoiqu'il s'élançât,
Il n'avait pu jamais, Volatile postiche,
Dégager son esprit forçat.
C'est pourquoi je t'admire, et c'est pourquoi je t'aime,
Contemplateur sombre et profond,
Et viens m'agenouiller à ton autel Poëme,
Ainsi que les cœurs simples font.
Car, tout illuminé de l'étincelle monde
Qui de ton génie a jailli,
Je peux braver, puisant à ta source féconde,
Le traître fossoyeur oubli.

J'arrêterai là cette citation, estimant avoir donné une idée suffisante du procédé de Joseph Van Il. Assurément, il ne s'est point efforcé d'enchâsser dans tous ses poèmes les mots composés de Victor Hugo et, à côté de cette satire directe, son recueil renferme bon nombre de simples parodies. Il en est d'assez piquantes et aussi de très cruelles. Hugo avait écrit dans ses *Contemplations* :

Amour, tu fais le vieillard lumineux !

Joseph Van Il s'empresse de développer ce thème. Il fait parler le poète à une femme :

Par pitié, d'un rayon réjouissez mon ombre,

Oh ! laissez-le tomber de votre œil triomphant :
Regardez la ruine, et le morne décombre
Va vous sourire ainsi que sourit un enfant.

Voyez-vous sous ce front que blanchit la pensée,
Palpite un univers prêt à naître pour vous,
Et le rayonnement de cette âme froissée
Vous fait une auréole à rendre un dieu jaloux.

Abandonnons *les Recontemplations* et reposons-nous de ces élucubrations poétiques (!) en lisant la prose d'une très curieuse brochure qui porte le titre de *Lettre à M. Victor Hugo suivie d'un projet de charte romantique* (1). Elle n'est pas signée, mais on l'attribue à Charles Farcy. A en juger par son style solennel et les illustres relations dont il prétend être honoré, il fut le grand ami de l'Académie et des académiciens. En tout cas, il prend fait et cause pour eux, non sans une certaine éloquence et une ironie d'assez bonne qualité. Durant les querelles romantiques, on adressait volontiers des lettres de ce genre à Victor Hugo. J'ai déjà signalé celle d'Alexandre Duval où ce personnage illustre accusait l'auteur d'*Hernani* de détruire l'art dramatique et de détourner de leurs devoirs les comédiens du premier théâtre de France. Charles Farcy est moins pompeux dans l'exposé de ses griefs et partant moins ennuyeux. En outre, sa lettre a une portée plus générale. Il charge ses adversaires de tout les torts dont on les incriminait et nous rend vraiment vivante et présente la mémorable lutte qui se livrait alors. Par une amère dérision facile à saisir, la page du titre porte un Apollon la tête en bas et les pieds en l'air. Ai-je besoin de dire que le dieu de la poésie représenté de la sorte figure les nouveaux venus auxquels Charles Farcy s'apprête à dresser leur procès. Sur cette page, l'auteur du pamphlet cite également la phrase de Jean-Jacques Rousseau : « L'estime des uns ; les amères dérisions des autres... » et l'allusion est bien claire, ce sont d'amères dérisions que Charles Farcy réserve à ses ennemis. Mais voyons la finesse de son procédé. Il feint de se convertir aux nouvelles doctrines et de vouloir entrer dans les rangs des romantiques. La préface que Victor Hugo avait écrite pour les poésies du jeune Dovalle a décidé son revirement.

(1) Paris, chez Landois et Bigot, libraires, rue du Boulon, nº 10, 1830.

Une phrase de cette préface l'a surtout enthousiasmé : « Le romantisme n'est que le libéralisme en littérature. »

Libéralisme littéraire! Qui ne sera pas, comme moi, converti par la magie de ces paroles? A part quelques vieux entêtés qui tiennent encore pour l'ancien régime politique, et *conséquemment* pour l'ancien régime en littérature, où sont les jeunes hommes, au nombre desquels j'ai encore l'avantage de compter, qui ne se prononceront pas sur-le-champ pour le régime nouveau avec ses incommensurables conséquences ? Il faudrait n'être pas de son siècle.

. . . . . .

« Un grand mouvement, avez-vous dit, un vaste progrès s'accomplit dans l'art. Ce mouvement n'est qu'une conséquence naturelle, qu'un corollaire immédiat de notre grand mouvement social de 1789. C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'Etat, et y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel, et vient renouveler l'art comme il a renouvelé la société. »

O lumineux rapprochement, d'où la vérité jaillit brillante et victorieuse! Cette révolution de 1789, par qui nous sommes tous légalement égaux; par qui le plus humble citoyen, et qu'on ne croie pas que je raille en un tel sujet, marche coude à coude avec un duc et pair; par qui le simple paysan a pu devenir, et est devenu possesseur du champ qu'il arrosait jadis de sueurs stériles pour lui; par qui, enfin, des milliers d'hommes auxquels le droit de propriété semblait être interdit sont devenus tout à coup propriétaires ; cette révolution, dis-je, s'opère dans le domaine de l'esprit comme elle s'opéra jadis dans le domaine territorial; et de même que nous avons vu naître et se développer, parmi les premiers bienfaits de cette grande aire sociale, la petite propriété foncière, nous voyons éclore aujourd'hui... la *petite propriété littéraire.*

Il est vrai qu'en nous reportant vers cette époque mémorable, nous voyons des hommes forts par leur raison, grands par leur énergie, en même temps qu'ils détruisaient l'aristocratie nobiliaire, proclamer éternelle et indestructible une autre aristocratie, celle du talent. Mais, en cela, ils payaient leur tribu à la faiblesse humaine; ils étaient encore sous le charme de l'ancienne gloire littéraire de la France et prenaient ce qu'on appelle une demi-mesure.

Et de quel droit, en effet, un homme aurait-il plus de génie que d'autres ? Demandez à M. Jacotot ce qu'il en pense. Pourquoi souffrir que quelques réputations, grandies à travers les siècles, dominent à perpétuité la république des lettres ? Ce mot de république, si justement employé ici, n'indique-t-il pas qu'une parfaite égalité doit règner entre tous les membres qui la composent? Qu'on se rappelle

ce fier républicain abattant, dans son jardin, les têtes de pavots qui dépassaient les autres, et l'on en conclura avec justesse que Racine et d'autres aristocrates littéraires sont *trop grands de la tête*, comme dit Don Carlos en parlant du duc de Lutzelbourg, dans votre admirable drame d'Hernani.

L'égalité, une honnête médiocrité de fortune, voilà les dons précieux dont la révolution politique de 1789 a doté, ou voulu doter, tous les Français ; le but de la révolution littéraire de 1830 doit être le même ; et à l'exemple des hordes généreuses qui écrivirent jadis sur leurs drapeaux : « guerre aux châteaux, paix aux chaumières », nous devons écrire sur les nôtres : « guerre au génie, paix à la médiocrité. »

Mais ce n'est pas tout. Avec cette égalité, qui serait mortelle si ce n'était qu'une égalité de servitude, il nous faut une liberté absolue.

Il faut que l'imagination, âme de toute littérature, ne soit contrainte par aucune règle, par aucune loi, qu'elle reste maîtresse de parcourir les plus basses comme les plus hautes régions de la pensée, et qu'elle s'essaye tour à tour, ou en même temps si cela lui plaît, sur les sublimités les plus sublimes et les trivialités les plus triviales. Voilà pour le fond. Quant à la forme, il nous faut même latitude : en prose, plus de signification précise dans les mots, plus de choix dans les figures, plus de nombre et d'harmonie dans la phrase ; en vers, outre ces réformes radicales, plus de science, force enjambements et, partant, plus de rythme, plus d'euphonie. Ce sont là de puériles entraves dont l'esprit doit enfin se débarrasser. Voilà la pensée libre de tout bien, belle de son indépendance et de sa nudité native. Vous l'avez dit, Monsieur, « la liberté, dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques... La liberté littéraire est fille de la liberté politique ».

Charles Farcy continue en félicitant Victor Hugo d'avoir renversé le génie et révélé les talents au nom du libéralisme littéraire. Chacun désormais pourra s'improviser écrivain, prendre la plume comme d'autres prennent le rabot ou la navette et occuper un petit terrain dans la république des lettres. Ce sont ces grandes et puissantes réformes qui ont décidé notre auteur à abandonner les classiques. Je ne puis mieux faire que de le citer encore.

Oui, de ta suite, ô roi, de ta suite, j'en suis.

Et pour gagner mes éperons, je veux vous faire part en confidence de ce qu'on dit dans les retranchements ennemis.

On dit :

Que l'espérance d'une gloire facile s'est emparée de jeunes cerveaux mal organisés, et que les nouvelles doctrines littéraires, par lesquelles ils prétendent remplacer les anciennes, n'annoncent qu'une orgueilleuse impuissance;

Que, certains de ne pouvoir égaler les grands modèles qui ont fait voir jusqu'où le génie peut atteindre, ils ont cherché le moyen de faire autrement, et surtout d'une manière plus commode;

Que, ces grands modèles les importunant, ils ont dû s'efforcer d'abord de ternir leur éclat, sauf à voir ensuite s'ils pourraient faire briller quelque autre chose à sa place;

Qu'à force de manœuvres plus ou moins adroites, et avec l'aide d'une imperturbable assurance, ils sont parvenus à imposer à une partie du public, surtout aux femmes et aux enfants; mais que les gens qui ne se rendent pas aux arguments de ce genre n'ont fait qu'en rire;

Que les ouvrages d'esprit, en définitive, ne sont pas de fabrication facile, et que ce n'est pas matière pour toute espèce d'ouvriers;

Qu'il faut un choix dans les matériaux et des règles pour leur emploi;

Que c'est pitié de prendre la peine d'écrire tout ce qui passe par la tête, sans choix ni règles aucunes;

Qu'avec cette méthode il est à parier que le dernier manouvrier qui dicterait ne sachant écrire, rencontrerait, comme ces messieurs, deux ou trois choses passables, au milieu d'un fatras d'absurdités;

Que pourtant tout le système romantique n'est que le développement de cette admirable méthode;

Qu'en conséquence, pour ce qui est de la pensée, matière première d'une œuvre littéraire, il est contre nature qu'elle soit toujours guindée dans les régions de l'intelligence, et qu'elle doit, au contraire, selon le caprice de l'imagination, passer au même instant des images les plus relatives aux images les plus communes, parce que cela est naturel;

Qu'en conséquence encore, pour ce qui est du style, de la forme, de la pensée, on ne doit s'occuper, ni en vers, ni en prose, d'un arrangement convenable des mots, et qu'il faut les prendre comme ils viennent, sans s'inquiéter de construction grammaticale, de prosodie ni d'euphonie; et cela toujours parce que c'est naturel.

On dit de plus que, tout ce naturel ne suffisant pas, les romantiques ont appelé l'étrange à leur aide, puis l'horrible à l'aide de l'étrange, jusqu'au dernier degré de turpitude possible;

Que, pour prouver en outre qu'ils sont inventeurs, et partant originaux, ils ont résolu d'imiter les anciens auteurs français, au temps

de notre barbarie, et aussi les anciens auteurs étrangers, ce qui est une singulière manière de prétendre à l'originalité;

Enfin que, malgré ces imitations d'œuvres indigènes ou exotiques, qui ne leur appartiennent pas, et malgré les misérables créations qui leur appartiennent, ils croient avoir inventé tout... même le génie.

On dit encore beaucoup d'autres choses dans « les retranchements ennemis » et Charles Farcy en prévient avec complaisance ses adversaires de la veille. Il disserte à perte de vue sur les reproches infligés aux romantiques. Ce n'est pas la force, c'est l'impuissance qui les a conduits à secouer le joug des règles. Ils n'ont pas donné une œuvre sérieuse ni en prose, ni en vers. Ils détournent les mots de leur acception et torturent inutilement la langue. Au théâtre, ils prétendent fournir l'illusion de la vie et ne réussissent qu'à être invraisemblables et grossiers. Leur dédain des règles n'est que l'impossibilité où ils sont de les suivre et, essayant d'émanciper l'art dramatique, ils font jouer des pièces triviales, fastidieuses, chargées de scènes étrangères à l'action. Le Théâtre-Français est bien coupable de représenter ces drames où les innovations n'apportent aucun intérêt nouveau, aucun effet dramatique de quelque curiosité. Telles sont les attaques du camp ennemi, c'est-à-dire des classiques, que dénonce Charles Farcy, et il cite un passage d'une lettre que lui écrivait « l'honorable comte Daru » près d'entrer dans la tombe. « Les doctrines romantiques m'ont toujours paru une gageure, disait-il. Je crois que ceux qui font semblant de les professer se moquent de ceux qui les combattent sérieusement. Cependant, il est utile, s'il y a des dupes, que de bons esprits aient la charité de les avertir. » Cette opinion, il est bien entendu que Charles Farcy, aujourd'hui converti aux doctrines romantiques, ne la partage plus et il n'admet pas davantage les objections dressées contre ses nouveaux amis, qu'il vient de nous énumérer. Il se déclare justement orgueilleux de faire partie de la suite de Victor Hugo.

Quant à moi, me voilà enrôlé dans les *camarades*. Vive la *camaraderie!* en dépit de M. Delatouche qui faillit la tuer en la peignant d'après nature. Rien n'est plus doux que ce tendre échange de félicitations et de louanges, par lequel le dernier membre de l'association peut se persuader, à la longue, qu'il est une des célébrités de l'époque. Je veux aussi ma part de gloire; je veux, un de ces jours, faire une ballade de la même force que celle de M. Musset; mais,

pour prix de mon dévouement, je prétends bien que mon portrait lithographié orne à son tour les quais et les passages; et si M. Deveria tarde trop à m'offrir le secours de son habile crayon, je suis capable de me lithographier moi-même.

Adulons-nous, congratulons-nous du matin au soir; mettons-nous à genoux les uns devant les autres, comme Oreste et Pylade dans la spirituelle parodie de Favart, et demandons-nous réciproquement pardon d'avoir tant de génie: cela chatouille l'âme et entretient la paix et le bonheur dont, il faut l'espérer, nous jouirons perpétuellement en famille. Pour le public, c'est autre chose: nous pourrons bien avoir avec lui des manières douces et modestes; mais, la plume à la main, prenons à son égard des airs plus cavaliers; sollicitons son admiration du ton dont les voleurs demandent l'aumône : étourdi d'abord par notre rogue assurance, il nous en accordera peut-être un peu, et ce sera toujours autant de gagné. Mais, s'il vient ensuite à reconnaître qu'il y a eu surprise, s'il se fâche et refuse net de nous tenir pour francs et beaux génies, comme nous ne pouvons raisonnablement espérer de dompter cette bête rétive, fussions-nous cent fois plus nombreux que les pléïades ou plutôt les nébuleuses qui nous servent d'emblème, il nous faut changer d'allure et adopter une autre tactique. Or donc, quand le public prendra la liberté de nous siffler, nos parents, nos amis, nos palefreniers pourront bien essayer de le morigéner; mais, nous, nous lui ôterons gracieusement nos chapeaux, nous le remercierons de son accueil bienveillant, et le lendemain nous écrirons une préface pour témoigner plus au long notre reconnaissance et dire que nous sommes vraiment confus des honneurs qu'on a décernés à notre ouvrage. Si nos romans cadavéreux, nos poésies sataniques, nos drames, mélodrames, dilogies, trilogies et cacologies excitent les quolibets des journaux ou les huées du parterre, nous feindrons d'être sourds et aveugles, nous ferons comme si le bruit d'aucun sifflet ou la pointe d'aucune épigramme n'étaient arrivés jusqu'à nous; nous enregistrerons effrontément un succès à chaque chute; et, cependant, pour nous rendre intéressants, nous nous plaindrons vaguement des persécutions d'une secte ennemie, nous, « hommes loyaux à qui l'on fait une guerre déloyale », nous, « jeunes hommes laborieux qui poursuivons paisiblement notre œuvre de conscience ». De cette manière, ceux qui ne verront que nos livres croiront sans peine à nos triomphes, et ceux qui auront été témoins de nos disgrâces ne sauront plus s'ils doivent en croire leurs yeux et leurs oreilles.

L'auteur s'applaudit de pouvoir à son tour remplir ce programme qui est, nul ne l'ignore, celui de tous les romantiques. Fort de leur appui, il se moquera de ces basses calomnies

qu'on va répétant sur la nouvelle école. Des malveillants insinuent que la donnée de *Cromwell* est prise dans le poème de Prior (*Henry and Emma*), que la scène des portraits d'*Hernani* est imitée d'une tragédie anglaise intitulée *Edvane*, que la fin de ce drame a été volée, sauf l'invention du cor, dans *Roméo et Juliette*. Tout cela est absurde. Il n'est pas moins injuste de soutenir que, du temps de Charles-Quint, il n'y avait d'autres armoires que celles qui étaient destinées à renfermer les armes, et qu'elles ne servaient pas à une garde-robe de femme. Il est niais et ridicule enfin de prétendre que Victor Hugo a commis les erreurs les plus grossières et les fautes les plus impardonnables. Charles Farcy est résolu à laver ses récents amis de ces imputations injurieuses, il entend les aider, les protéger et il leur propose de rédiger, sur le plan du code, une *Charte romantique*.

J'ai fait de larges emprunts à la brochure de Charles Farcy, mais les réquisitoires que j'ai cités renferment à peu près toutes les accusations portées à cette époque contre les romantiques et ainsi ils caractérisent l'état d'esprit de ceux qui s'efforçaient de lutter contre l'école nouvelle. On me permettra encore de citer quelques articles assez piquants de la Charte que composa le pamphlétaire.

L'exercice des droits de la petite propriété littéraire, ou romantique, est indépendant de la qualité d'homme de bon sens ; ces droits ne s'acquièrent et ne se conservent que conformément aux lois du romantisme.

Tout romantique, petit ou grand, gras ou maigre, brun ou blond, devra mourir perpétuellement de consomption, comme il convient « aux beaux et sombres génies » ; ce qui ne l'empêchera pas de dîner aux Provençaux, de courir bals et spectacles, et de jouir tant qu'il se pourra des joies de ce monde.

Tout romantique devra oublier, s'il a eu le malheur d'en faire, ses études classiques. Il parlera cependant des siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV, mais de manière à faire voir qu'il ne les connaît pas du tout.

Tout romantique devra avoir une admiration sans borne pour ses propres œuvres et pour celles de ses amis. Il sera de toute nécessité que son nez soit à l'épreuve des coups d'encensoir ; de manière que, dans les grandes occasions, ce soit plutôt l'encensoir qui se casse.

La qualité de romantique se perdra par le moindre acte littéraire où il y aura apparence de bon sens et de raison.

Ces articles suffisent, il me semble, pour démontrer que Charles Farcy était un faux converti et pour donner une idée de l'esprit dans lequel il rédigea sa charte. Du reste, il ne s'en tient pas là et recommande expressément à ses camarades de porter des costumes excentriques, d'insulter les hommes de génie qui ont illustré notre littérature, de « contracter *mariage* avec l'extravagance, de faire *divorce* avec la modestie, s'appliquer à la *procréation* des monstres, ne faire *adoption* que de productions étrangères à leur pays, ne reconnaître aucune limite à l'*émancipation* ». De plus, tout bon romantique écrira ses pensées telles qu'elles lui viendront, justes ou fausses, élevées ou triviales ; il se moquera des règles de composition, alignera des vers informes, remuera la fange des cachots et des bagnes au lieu de peindre les sentiments élevés de l'homme, empruntera sans pudeur aux Allemands, aux Anglais, aux Espagnols et aux auteurs du XVI^e^ siècle, recherchera par-dessus tout, — c'est Charles Farcy qui parle, — le burlesque, le grotesque, l'absurdesque, le trivialesque, le tudesque, l'arabesque, le barbaresque, le gigantesque et le satanesque.

Les mêmes reproches sont adressés par L. Castel à Victor Hugo et à ses disciples, dans une autre brochure intitulée : *Nébulos ou les Donquichottes romantiques, poème héroï-comique en quatre chants avec des Notes historiques et littéraires* (1). Comme Charles Farcy, L. Castel feint de se convertir aux récentes doctrines littéraires et il fait précéder son poème d'une ironique *Épître aux camarades*. Il déclare avoir lu leurs sublimes ouvrages et avoue n'y avoir rien compris d'abord.

Me trouvant une bête en votre présence, je ne me suis cependant pas éloigné de vous !

Et enfin je vous ai lus avec les yeux de la foi, et j'ai crié au miracle !

Laissez donc tomber en ma faveur quelques miettes de votre enthousiasme mutuel, et donnez-moi part au gâteau de la renommée qui ne se partage qu'entre les frères et amis !

Vous me comblerez de gloire en m'ouvrant le nuage d'encens dont vous êtes sans cesse enveloppés !

Car hors de la camaraderie point de salut !

Si nous devons en juger par l'importance de son poème,

(1) A. J. Denain, libraire, rue Vivienne, n° 16, 1830, Paris.

l'auteur de *Nebulos* avait une verve intarissable. Il ne manquait pas non plus d'esprit, ainsi que le prouve cette épigramme assez bien tournée :

... Vous voyez Han d'Islande,
Ce Han fameux, bipède sans égal.
Son loup le suit : Messieurs, je vous demande
Même intérêt pour l'horrible animal.
De ce roman la fable est si bien faite,
Tant de génie y déploya l'auteur,
Qu'il est vraiment impossible au lecteur
De prononcer entre l'homme et la bête.

La première strophe de *la Ballade à la lune* lui inspire cette repartie :

Quelle heureuse rencontre !
Mon poète joufflu
Se montre
Comme un O sur un Q.

Mais je veux donner une analyse rapide de ces quatre chants. Nicodème, l'enfant sublime, étant né en Angleterre, le bruit de sa naissance parvient jusqu'au camp des romantiques et ceux-ci s'en réjouissent :

Salut ! salut ! répètent-ils en chœur,
Salut à toi, l'espoir du *romantisme !*
Par tes succès tu sortiras vainqueur
Du vain fatras d'un pompeux *classicisme.*
Nouvel Hercule, assomme tes rivaux !
Prends la massue et laisse-leur la plume !

On confie l'enfant sublime à un précepteur nommé Nebulos et tous deux gagnent la France, pays délicieux où « Messieurs » Corneille, Racine et Boileau sont conspués. Sitôt leur arrivée, tous les romantiques viennent adorer leur nouveau roi, tous sans exception, car

Les écrivains de la nouvelle école
Entre eux jamais ne se montrent jaloux,
Qui réussit devient bientôt idole :
En s'admirant ils s'étoufferaient tous.
L'envieux seul traite de coterie
L'échange heureux de mutuels bravos,
Qui, remplissant et salons et journaux,
Nous a donné la camaraderie (1).

(1) Dans ses notes, L. Castel donne de la camaraderie la définition suivante : « Ce mot cité dans quelques dictionnaires ne signifiait jusqu'à ce jour qu'une fami-

Les écrivains réunis passent en revue leurs ouvrages, poèmes, drames et romans nouveaux où l'on voit la famine, la peste, le parricide, le meurtre, des hydrophobes, des aveugles, des lépreux, des nains, des géants, des tours gothiques, des esprits, des lutins, des clairs de lune, des tombeaux, des spectres, des démons, tout cela enfin dont s'agrémentent les productions signées par M. d'Arlincourt, Antony Deschamps et autres. Le jeune Nicodème a besoin de s'instruire afin de composer plus tard de semblables chefs-d'œuvre et, le lendemain, accompagné de son précepteur, auquel se sont joints Pleurardini, Férus et Sépulcrinos, trois auteurs fameux, ils visitent ces endroits qui inspirent vraiment les romantiques, c'est-à-dire Bicêtre, la Morgue et la Grève, sans oublier, naturellement, les cimetières et les abattoirs. En bons romantiques toujours, ils finissent leur journée au Théâtre-Français où l'on joue l'*Othello* de Shakespeare, traduit par Alfred de Vigny (1), applaudissent bruyamment malgré les protestations de quelques spectateurs et ne manquent pas aux entr'actes de s'introduire dans le foyer et d'y faire la nique au vieux Corneille et à Molière. Le lendemain, Nicodème, Nébulos et leurs compagnons visitent l'*ossuaire* et, durant la nuit, l'enfant-prodige a un rêve. Ronsard lui apparaît et après lui avoir prédit un brillant avenir, l'engage à le venger des injures de Despréaux.

Cependant Nébulos s'avise que, s'il restait toujours à Paris, son élève pourrait se gâter et ne pas remplir les espérances fondées sur lui. Le génie, en effet, et même l'intelligence sont rares dans la grande ville. Si on ne les rencontre pas à

liarité entre camarades ; il a pris une extension nouvelle par l'espèce de confraternité absolue qui s'est établie entre les adeptes de l'école romantique. On sait que camarade vient de l'allemand *Kamerrath*, ce qui donne une teinte locale de plus à la camaraderie. »

(1) L'auteur du pamphlet dit dans ses notes : « C'est à M. le comte Alfred de Vigny que nous devons cette sublime production dont il m'est impossible de rien citer, car je ne saurais à quel vers donner la préférence. Avant ma conversion, j'aurais peut-être essayé de contester le mérite de cette traduction si originale, mais aujourd'hui je dois m'humilier devant des beautés à perte de vue. Voilà sans doute pourquoi certains critiques n'ont pu les apercevoir ; ils les ont jugées de bas en haut, au lieu de les voir de haut en bas. Quoi qu'en disent encore de mauvaises langues, celle que M. le comte Alfred de Vigny a parlée ne tardera pas à devenir la langue poétique de l'époque. » Il est curieux de rapprocher de ce jugement celui de Théophile Gautier dans son *Histoire du romantisme*. « Malgré son dégoût pour les luttes grossières du théâtre, dit Gautier d'Alfred de Vigny, il traduisit l'*Othello* de Shakespeare avec une fidélité courageuse, et le livra aux orages du parterre. Cette traduction, où l'exactitude ne produit nulle part la gêne et qui a toute la liberté d'une œuvre originale, n'est pas restée au répertoire. »

l'Académie on ne les rencontre pas davantage dans les tentatives des novateurs qui échouèrent misérablement. Nicodème et son précepteur se décident donc à explorer la banlieue. A peine l'ont-ils gagnée qu'un orage éclate dans la cathédrale de la nature, selon la belle image de M. d'Arlincourt. Certes, un romantique vaillant doit aimer l'orage, ses éclairs et ses averses. Néanmoins nos deux compagnons cherchent un abri et trouvent un moulin qu'ils confondent avec un donjon, grâce à leur imagination prodigieuse.

Tel est toujours l'effet du romantisme ;
Le vrai pour lui n'est pas la vérité ;
Son élément est l'idéalité,
Dont, sans relâche, il emprunte le prisme.

Le meunier les reçoit le mieux du monde. Ils se réchauffent, boivent du vin chaud et se mettent à chanter. Nicodème récite à son hôte une romance intitulée *le Burgrave-vampire*, qui ressemble à s'y méprendre à *la Chasse du Burgrave* de Victor Hugo :

Jadis vivait un vieux Burgrave
Grave ;
Il sortait seul de son manoir
Noir.
Dès qu'il rencontrait sur la brune,
Brune,
Ah ! se disait le vieux barbon :
Bon !!!
Pour elle n'était un vampire,
Pire !
Sans plus de retard viens ici.
Si
Tu prétends faire la rebelle,
Belle,
Ce poignard ira dans ton flanc !
Flanc !
— Hé ! quoi, voudriez-vous m'occire
Sire ?
— Tes appas m'ont rendu fougueux
— Gueux !
Avant que ne me prostitue...
Tue !
— Eh ! bien, je n'ai plus ma raison...
Zon !!!
Il la... pourfend, et puis... l'enterre.
Terre,

Ah ! deviens pour elle un tombeau
Beau !

A son tour, le meunier, qui déclare la ballade de Nicodème stupide, chante quelques couplets tirés du *Diable à Quatre* de Sedaine et d'un rythme exactement semblable, ce qui prouve que Victor Hugo n'en est pas l'inventeur. Sa chanson terminée, le bonhomme s'endort et, dans le vieux moulin où siffle le vent, Nébulos et Nicodème, exaltés de nouveau par leur extraordinaire imagination, se croient en proie aux attaques des Djinns. Il en résulte une peur et une confusion inexprimables. Le meunier réveillé les rassure, mais en écoutant parler le précepteur et son élève, — et dans la conversation de ceux-ci figurent quantité de vers imités de Victor Hugo, — en les voyant adorer la lune et confondre, à la faveur de sa clarté, les poteaux du télégraphe avec des géants, il les croit insensés et court chercher du renfort. Aussitôt rentré, il les chasse. Nébulos charge sur un âne Nicodème qui a failli se tuer en faisant tourner le moulin et ils reviennent dans cet équipage. L'animal est bruyant.

Hi han ! hi han ! l'écho qui vous répète,
Du bucéphale enhardit le maintien ;
Il caracole, et la queue en trompette,
De deux façons se montre musicien.
De Nébulos l'oreille est en extase ;
En cheminant tout bas il applaudit,
Et son regard à Nicodème dit :
Du romantisme, oui, voilà le Pégase.

Là ne s'arrêtent pas les aventures de l'enfant sublime. Il visite encore le jardin des Plantes, dont les animaux lui rappellent les héros romantiques et, de passage à Montsouris, il voit lui apparaître le génie de Bicêtre qui fut exalté pour ses crimes et son banditisme par les auteurs dramatiques et les romanciers de la jeune école. Bientôt la Morgue surgit également devant lui, la Morgue qui conseille les suicides et qui exhale d'insupportables effluves. Les romantiques doivent à cette personne pâle leurs plus grands succès. Est-ce que tous leurs livres ne mettent pas en scène des amants « souffrant de la poitrine » et des amantes tuberculeuses ? Au génie de Bicêtre et à la Morgue se joint l'échafaud. Les romantiques n'ont pas dédaigné l'échafaud dans leurs œuvres et ont remporté de

grands succès, à cause de lui. Quels spectacles ne contemplent pas Nébulos et Nicodème tandis qu'ils se promènent ensemble? Un jour, ils aperçoivent tous les ouvrages romantiques, échappés des arrière-boutiques des libraires où ils attendaient inutilement d'être vendus, s'abattre en un vol énorme sur la place de Grève, et puis tomber dans la Seine dont ils refroidissent les eaux, tant ils sont mornes et ennuyeux.

En dépit de ma bonne volonté je ne saurais continuer à suivre les deux compagnons et je ne puis pas narrer leurs innombrables aventures. Qu'il suffise à mes lecteurs de connaître la fin de ce vaste pamphlet. L'enfant sublime devient amoureux d'un mannequin qu'il croit être une femme et, dans son désespoir de la trouver morte, il improvise sa première œuvre, drame magnifique reçu sur-le-champ au Théâtre-Français. La pièce est composée selon la nouvelle méthode. Le sang y coule à foison, l'héroïne est frappée trois fois. On organise le succès.

Dès ce moment la camaraderie
Avec fureur porte en tous lieux ses pas,
Et hautement au miracle elle crie!
Pour le succès on lui voit préparer
Cannes, battoirs, armes de toute espèce,
Et lorsqu'en masse elle assure la pièce,
C'est au public à se faire assurer.

Les billets sont distribués à des amis excellents qui se chargent de faire applaudir les spectateurs récalcitrants, sous peine de mort, et la bataille est gagnée. Enfin nous assistons au grand triomphe de Nicodème. Il est roi du nouveau Parnasse. La débâcle des classiques est complète. La raison et le goût disparaissent de la terre.

Il était impossible de reprocher éternellement aux romantiques leur amour du moyen-âge et des littératures étrangères ou leurs réformes prosodiques et leurs innovations au théâtre. La nécessité de varier les attaques et les railleries s'imposait. Ne soyons donc pas étonnés qu'un anonyme ait écrit une mince plaquette sur les *Bonds, ruades et chute du Cheval-Prodige (quadrupède de l'infini) monté par le grand poète des Chansons des rues et des bois* (1). L'auteur ne se souciait pas d'être connu. Nous savons pourtant son nom. Ce fut L. Devère, un chef d'escadron d'état-major en retraite, qui composa ce

(1) Versailles, Imprimerie de E. Aubert, avenue de Sceaux, 1866.

petit livre aussi court que son titre est long. Sachons gré à L. Devère de ne pas s'illusionner sur la valeur de son élucubration. Il nous dit dans sa préface :

L'à-propos manquant à ces rimes,
On peut deviner leur destin.
Elles iront bien loin des *cimes*
S'enfouir dès demain matin,
Au fond du gouffre immense et *sombre*
Où toute chose doit tomber :
Grande, petite, — *rayon, ombre!*

Toutefois l'ancien officier croit remplir un devoir en signalant la révoltante immoralité des *Chansons des rues et des bois*. Les strophes galantes et badines de Victor Hugo le mettent hors de lui.

C'est ainsi que jadis ce maître de la rime,
Par René baptisé du nom d'*enfant sublime*,
Légitimiste alors et soutien de la foi,
Fit résonner la lyre au sacre d'un vieux roi ;
Que plus tard affolé de brunes odalisques,
De parfums d'Orient, de ciel bleu, de lentisques,
Il rejeta bien loin le divin instrument
Pour saisir la guitare, et qu'enfin maintenant,
Qui l'eût dit ? vieux barbon dont les ans et les veilles
Ont sillonné le front dès le berceau pensif,
Il embouche, — ô pudeur ! bouche-toi les oreilles, —
La flûte du faune lascif !

Suit une parodie du *Cheval*, de Victor Hugo. Ce poème réjouit particulièrement L. Devère et il se borne à faire entrer dans sa satire celles des images et des comparaisons de l'auteur d'*Hernani* qui lui ont semblé les plus baroques. Quel est ce cheval gigantesque que monte Victor Hugo? demande-t-il.

C'est lui qui *souffle l'épopée*,
Il souffle aussi les *coups d'épée*
Flamboyant, *hors de leur fourreau*,
— Tour de force vraiment fort beau.

. . . . . .

Un soir dans sa rapide course,
Fauve, il relaya la Grande-Ourse
Et traîna le chariot d'or
Aussi fier qu'un tambour-major.

. . . . . .

Quand il dresse ses crins, terrible,
L'ouverture de l'impossible

Cachée à tout être vivant,
Luit sous ses deux pieds de devant.

. . . . . .

Nargue du Pégase-Perruque !
Portant le monde sur sa nuque,
Celui d'Hugo, — comme il ressort, —
Est un gaillard autrement fort.

Son fougueux coursier, le poète le conduit au vert. Sombre jadis, il entend être drôle aujourd'hui et composer des couplets « sans caleçon ». Il veut prendre ses ébats dans les bois,

Encouragé par le suffrage
Des *Deux-Mondes* et des *Débats* (1).

Il entend aussi choisir une maîtresse à sa guise et cherche Goton, si Goton lui plaît.

Jeannette vaut Léocadie,
Cloé vaut autant que Marton,
Horace a célébré Lydie,
J'immortaliserai Goton (2).

Avec sa robuste commère aux mains rouges, au front bas, à la bouche ombrée d'un noir duvet et digne du « pinceau des Courbet » par « la splendide ampleur de ses formes », il ira s'étendre sous les ombrages solitaires qui couronnent le Haut Meudon et lui dira :

Asseyons-nous donc sous ses saules ;
Donne-moi l'éblouissement
De ces deux *fuyantes épaules*
Dont Virgile serait l'amant ;
En attendant un dithyrambe
Digne de son divin attrait,

(1) Devère fait allusion à un article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er novembre 1865 et signé E. Forcade. « Jamais, disait le critique, Victor Hugo ne s'est montré plus jeune, plus riche de sève, animé d'une volonté d'artiste plus énergique et plus puissante. Nos lecteurs connaissent ce Cheval des inspirations lyriques, au mors duquel se pend le poète comme un cavalier que Michel-Ange aurait sculpté. Victor Hugo mène bien au vert ce Pégase du délire poétique. Quels sons, quels parfums, quels caprices, quelles fantaisies dans ces heures données à la nature et aux émotions d'amour !... Dans l'ode suprême adressée au Cheval à la fin du volume, le poète renvoie le monstre à l'abîme, à l'idéal. C'est là que M. Hugo trouve des accents qui n'appartiennent qu'à lui ; c'est la véritable fureur poétique dans le sens antique et grandiose du mot : on ne peut entendre sans tressaillir cette voix de Titan. On est fier, en vérité, des miracles que M. Hugo fait accomplir à notre langue poétique, et on voudrait le remercier, comme d'un service rendu à la patrie, des grandes et nobles choses qu'il envoie à nos âmes avec cet élan héroïque et cette forme incomparable. »

(2) Dans *le Poète bat aux champs*, Hugo avait dit :

Si Babet a la gorge ronde,
Babet égale Pholoé.

Laisse *épier par moi ta jambe,*
Tout *comme Pline le ferait* (1).

Une ardeur violente ne tardera point à s'emparer du poète ; il deviendra pressant, décidera sa Goton.

Et nos baisers furent étranges,
De sorte que sous ces berceaux,
Après avoir été deux anges,
Nous n'étions plus que deux oiseaux (2).

Là-dessus arrivera le garde-champêtre indigné :

Est-ce ainsi qu'un vieux se comporte?
Veuillez me dire votre nom?

Mais le « vieux » sait se tirer d'affaire. Il posera au fonctionnaire une quantité de questions analogues à celles dont il importune Psyché dans *les Chansons des rues et des bois* et le malheureux finira par s'endormir. Goton et son ami s'éclipseront rapidement. L'aventure qui aurait pu se terminer par un procès-verbal inspire de tristes réflexions à l'amant infortuné et il décide, puisque toute pudeur n'est pas morte, puisque l'on n'est pas libre de s'ébattre à son aise, de quitter la terre et de remonter sur son fougueux coursier. Monture et cavalier repartent en effet et bondissent à travers les nuages. Cependant le cheval se fatigue ; il tombe près de Londres :

Un des grands docteurs de la Ville
Dit : point de membre disloqué ;
Mais ce praticien habile
Trouva leur cerveau détraqué.
Or, ils prirent par ordonnance
De l'élixir de Sydenham,
Et furent admis, vu l'urgence,
Pensionnaires à Bedlam.

L'indignation vertueuse que nous rencontrons dans ce petit pamphlet est fort amusante et, lorsqu'il essaie de parodier Vic-

(1) De même, dans *Orphée, au bois du Caystre*, nous trouvons ces deux strophes:

André Chénier sous les saules
Avait l'ébouissement
De ces fuyantes épaules
Dont Virgile fut l'amant.

Pline, oubliant toutes choses
Pour les nymphes de Milet,
Epiait leurs jambes roses
Quand leur robe s'envolait.

(2) Strophe entièrement prise à Hugo.

tor Hugo, L. Devère a parfois une certaine drôlerie. Le ton de la brochure que nous allons examiner maintenant est tout différent. Il s'agit des *Réflexions d'un anti-trilogiste sur les Burgraves* par le capitaine Pierre Ledru (1). Décidément, on s'intéressait beaucoup à la littérature dans l'armée, à cette époque. Sur la couverture, nous lisons l'épigraphe suivante :

> Que dites-vous, mon cher, de l'Hugotrilogie?
> — Qu'on devrait l'appeler l'Ostrogotrilogie.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

(*A suivre.*)

(1) Garnier frères, Palais-Royal. Pilout et Cie, rue de la Monnaie. Dauvin et Fontaine, Passage des Panoramas, Paris, 1843.

LE MODERNISME CHEZ LES JUIFS

Le *modernisme*, vieux comme le monde puisque chaque confession a toujours eu son cortège d'hérétiques, de schismatiques et de philosophes, se réclamant de la raison et du progrès, est en ce moment particulièrement à l'ordre du jour.

Ce regain d'actualité, d'origine catholique, est dû surtout à la virulente encyclique pontificale et à la récente excommunication de l'abbé Loisy. Mais de ce que l'importance du mouvement moderniste a pris dans le monde catholique un relief particulier, de par la pompe des manifestations de l'Eglise, il ne s'ensuit pas que les autres religions soient à l'abri de ses atteintes.

L'antique foi de Moïse, qui, parmi tous les cultes du monde, est celui qui a subi les transformations les moins profondes, — les Sémites d'ailleurs sont peu enclins aux changements — est travaillée elle aussi par de nouveaux prophètes dont la mission est de la rajeunir. Or, ce mouvement moderniste chez les Israëlites est aussi important que chez les catholiques, et il mérite à un même degré notre étude et nos soins.

Chez les uns et les autres d'ailleurs, sa marche parallèle, l'analogie des méthodes dont il se réclame montrent bien qu'il est la résultante d'un même ensemble de faits et de lois dont l'origine doit être recherchée dans l'esprit du siècle.

La caractéristique du mouvement moderniste actuel, c'est en effet le respect total, absolu, manifesté pour la Science et la critique, c'est-à-dire pour la raison humaine. Les modernistes des temps passés, tout aussi raisonneurs cependant, essayaient de mettre Dieu de leur côté ; ceux du présent se suffisent à eux-mêmes.

Le Judaïsme et le Christianisme traversent donc une crise semblable, dont l'aspect ne diffère que dans la proportion où chacune de ces deux confessions s'éloigne de l'autre.

Cette transformation du Judaïsme traditionnel est due surtout à l'initiative d'un jeune rabbin, M. Louis-G. Lévy, fonda-

teur de l'*Union libérale israëlite* ; le temple de la nouvelle foi a été inauguré rue Copernic, le 1er décembre 1907.

Sans doute ce mouvement, qui semble avoir abouti mieux chez les sectateurs de Ihéveh que chez les fidèles de Jésus, car la nouvelle confrérie compte de nombreux disciples et fonctionne admirablement, n'est pas né seulement de l'année dernière. Au cours de la vie d'Israël chez les *Gentils*, et surtout au XIXe siècle, un grand nombre de rabbins et de savants juifs, parmi lesquels au peut citer Olry Terquem, Joseph Salvador, Salomon Munk, Aristide Astruc, Alexandre Weill, etc., avaient essayé de créer un mouvement libéral; plus près de nous Alphonse Péreyra avait même tenté de passer de la théorie à la pratique; mais c'est M. Louis-Germain Lévy qui le premier réussit à fonder le nouveau temple, à organiser pratiquement et d'une façon vivante le nouveau culte ; et l'on peut dire que M. Lévy est actuellement le plus haut sommet du Modernisme israëlite.

Ce sont les idées de cet éminent rabbin que nous allons examiner maintenant, ainsi que leurs conséquences pour la foi juive.

Et d'abord, en tant que moderniste, M. Lévy commence par poser les deux principes suivants : 1° Toute religion qui veut vivre évolue avec le temps ; 2° Rien ne doit être reçu ni recevable qui contredise les exigences de la raison.

Mais laissons-lui la parole :

En face des conquêtes positives de la pensée moderne, toutes les religions ont à faire leur examen de conscience. Nous avons à nous demander, de notre côté, dans quelles conditions particulières se trouve placé le judaïsme. Lui aussi rencontre des difficultés, et de mauvais prophètes vont jusqu'à soutenir que ces difficultés sont insurmontables.

Pour nous, la situation n'a rien de désespéré. La solution du problème gît dans la distinction qu'il convient d'établir entre le fond et la forme, les principes et les usages, l'esprit et la lettre... Si le judaïsme veut reprendre son plein empire sur les consciences, il lui faut résolument dégager l'essentiel de l'accidentel, dépouiller celles d'entre les institutions et les pratiques qui ont pu être excellentes autrefois, mais qui, aujourd'hui, ne correspondant plus à nos conceptions et à nos besoins, compriment la sève spirituelle dans sa pulsation et circulation de vie.

Ou encore :

Une religion, si elle veut conserver sa maîtrise sur les âmes, ne peut pas demeurer en marge du mouvement général ; elle doit rester en perpétuelle relation d'échanges avec la vie battante et frémissante ; elle doit tenir compte, dans ce qu'elles ont de légitime, des habitudes nouvelles de vivre et de sentir, recevoir les modifications que comporte le changement des dispositions intellectuelles, morales et sociales. Autrement, elle apparaît comme une institution archaïque et excentrique, sans rapport avec la vie et les préoccupations d'aujourd'hui... C'est en nous inspirant de pareilles considérations que nous avons entrepris notre œuvre.

D'ailleurs, en parlant ainsi, M. Lévy est convaincu de rester fidèle à l'esprit du Judaïsme. D'après lui, l'étude de l'Ecriture et du Talmud prouve que la religion israëlite a constamment varié au cours des âges et a su s'adapter aux conditions nouvelles, ce qui est vrai en partie, mais en partie seulement. Il est certain, par exemple, que la Bible n'a pas eu de l'âme humaine, de son éternité, de sa nature, la même conception que les Juifs d'aujourd'hui. De même, la vieille idée sémitique touchant le séjour des morts, le *Sche'ôl*, lieu souterrain et désolé, a cédé devant les conceptions métaphysiques d'autres religions et d'autres philosophies plus idéalistes ; et l'on pourrait multiplier les exemples.

Ainsi le mouvement libéral au sein des communautés juives aurait peu à peu, à travers les siècles, formé la religion israëlite telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, et la forme du mouvement canalisé par M. Lévy devrait être considérée comme le terme ultime, jusqu'à ce jour, de l'histoire des variations de l'Eglise israëlite.

Quand, dans *Autour d'un petit livre*, l'abbé Loisy montre la pensée chrétienne prenant conscience d'elle-même au sein des communautés primitives, puis se développant dans l'Eglise, c'est déjà cette conception de l'évolution religieuse qui est manifestée.

Le deuxième principe posé dès le début par M. Lévy concernait, disions-nous tout à l'heure, l'importance attribuée à la raison humaine. C'est pourquoi adopte-t-il, à l'égard de la Bible, tous les résultats de la critique moderne. Les rationalistes Strauss, Renan, Baur, Ewald, Astruc, etc., pour ne citer que les principaux, avaient examiné à la loupe la vieille

Thorah ; tels des médecins légistes pratiquant une autopsie, sans parvenir, d'ailleurs, à se mettre d'accord — ce qui est assez de règle chez ce genre de spécialistes, — ils avaient fouillé son cadavre dans tous les coins, mais sous leurs scalpels la pleine lumière n'avait point jailli.

Sans prendre parti pour une école ou une autre, M. Lévy accepte les résultats négatifs de cette critique, et en particulier rejette de l'Ancien Testament tout ce qui a un caractère de *merveilleux*. Mais, chose étrange *à priori*, alors que les rationalistes, incroyants pour la plupart, ne se livrèrent à leur travail d'analyse que dans le but vraisemblable de tuer la foi judéo-chrétienne et de la remplacer par le culte de la Raison, M. Lévy, lui, reste religieux et continue à croire plus fermement que jamais à l'excellence de la foi de Moïse.

C'est que, d'après lui, le Judaïsme est avant tout la religion de la raison et du progrès, la religion de l'*esprit* et non celle de la *lettre* — façon de parler empruntée à St Paul d'ailleurs — et cette affirmation du rabbin moderniste était de toute importance pour la valeur de sa thèse ; aussi s'est-il essayé à l'étayer, et nous lui laissons de nouveau la parole (1) :

Si nous réussissons à démontrer que la religion juive est une religion rationnelle, c'est-à-dire une doctrine telle qu'elle unit en un tout harmonique les satisfactions dues au sentiment comme celles dues à l'intelligence, nous aurons par là même établi sa valeur de permanence, sa valeur de religion idéale et universelle..... C'est à la raison que le judaïsme reconnaît le droit de contrôle et de direction, c'est à elle qu'il s'adresse pour faire admettre ce qu'il présente comme ses plus hautes croyances. Il est dit : *Shemà Israël*, « *Ecoute*, Israël », et non pas : « *Crois*, Israël » ; — « écoute », c'est-à-dire ouvre ton entendement, saisis avec ton intelligence !

La doctrine juive se donne elle-même comme tirant tout son prix de sa conformité avec la raison universelle.

Nous lisons dans le Deutéronome (IV, 6) : « Observez mes commandements, ce sera votre *sagesse* et votre *intelligence* aux yeux des peuples. » Cette doctrine n'a rien de surnaturel : « Cette loi n'est pas dans le ciel..., elle n'est pas non plus par delà l'océan... Non, la chose est près de toi. Tu l'as dans la bouche et dans le cœur pour pouvoir l'observer. » (Deut., XXX, 11-14). Lorsque le prophète trace

(1) Nous transcrirons chaque fois en caractères français, au lieu de les omettre, les passages en hébreu du texte de M. Lévy, de façon à lui conserver toute sa vie.

l'image de la cité future, il s'écrie que « la terre sera remplie de la *connaissance* de Dieu, comme le fond des mers par les eaux qui le couvrent » (Isaïe, XI, 9)..... Donc, toujours, c'est la raison, la connaissance, l'intelligence, la sagesse, que l'on sollicite, et non pas la foi aux yeux fermés, portant en tant que telle le salut avec soi. S'il est des systèmes où l'on demande qu'on renonce à penser pour croire, chez nous l'on ne sépare pas la croyance de la pensée.

Ainsi, tout en admettant les conséquences de la critique rationaliste, M. Lévy ne perd point sa foi, qu'il estime malgré tout dominer les autres concepts religieux du monde.

Une telle conclusion, issue de telles prémisses, pour être très caractéristique du génie sémitique, n'en aurait pas moins fort surpris les rationalistes que nous évoquions tout à l'heure.

Car leurs travaux sont pour l'antique autorité de la Bible des instruments de démolition parfaits en tous points ; si on ne croit plus à ce *Merveilleux* qui est l'âme de l'Ancien Testament, à tous ces miracles dont Ihéveh accable le peuple choisi au cours de son histoire; si l'on ne croit plus que le *Pentateuque* (1) a été écrit par Moïse, mais n'est qu'une compilation de pièces et de morceaux écrits à des époques diverses, sans unité de composition ni d'esprit ; si l'on prétend que les prophètes hébreux Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, etc., non seulement ont vécu après les événements qu'ils prophétisent soi-disant, mais encore que chacun des livres à eux attribués est l'œuvre de divers auteurs; si l'on admet que l'histoire d'Israël contient une bonne part de *mythes*, on ne saisit plus très bien ce qui demeure de l'antique foi d'Israël et sur quoi elle peut fonder sa suprématie.

Or, d'après le créateur de l'*Union libérale israélite*, du judaïsme primitif passé au crible de la critique rationaliste, il subsisterait les principes suivants, qui suffiraient à établir sa valeur confessionnelle et à fixer sa physionomie particulière : 1° affirmation du Dieu vivant, *Elohim hhaïm ;* 2° la proclamation que l'homme est fait à l'image de Dieu, en langage moderne : l'éminente dignité de la personne humaine ; 3° le messianisme, ou la croyance au progrès par l'effort moral.

Et M. Lévy essaye de démontrer tout d'abord, car c'est sa

(1) Le Pentateuque comprend les 5 premiers livres de la Bible : Genèse, Exode, Lévitique, Nombres et Deutéronome.

rande préoccupation, que ces idées spiritualistes s'appuient ur la raison et sur la science.

Après tant d'autres, il donne des arguments en faveur de existence d'un Dieu personnel et en faveur de l'âme :

Et d'abord, la science constate l'existence de l'esprit comme un *ait*, ayant la même valeur de fait que la chute des corps, par exemle. Cet esprit peut-il s'expliquer comme une production de la natière ou de la force ? Quelle absurdité ! Comment la chose brute t aveugle donnerait elle naissance à ce qui est puissance d'ordre, e réflexions, de beauté, de liberté, de justice, de charité ; à ce qui st synthèse se saisissant soi-même comme un tout au-dessus de la uccession des phénomènes, au-dessus du temps, du nombre et de espace, et où toute la réalité assume un sens et une valeur ! etc.

Et plus loin :

Cette raison, dont vous êtes si fier..., d'où lui vient son assurance e suprématie ?... Ce n'est pourtant pas toi, individu d'un jour, si etit, si faible, si impuissant par ailleurs, ce n'est pas toi qui de ta auvre autorité privée de composé d'éléments physico-chimiques, eut communiquer sa valeur éminente à quelqu'une de tes facultés ! — Non, vous sentez bien qu'il y a là quelque chose d'infiniment upérieur à votre individualité... Vous sentez qu'il y a là quelque hose qui participe de l'ordre universel et éternel... Donc, au bout e toutes les avenues de la nature et de la pensée... nous rejoinons le Dieu-Esprit vivant et personnel, qui est la grande, la carinale affirmation du judaïsme.

Mais M. Lévy ne se contente pas d'affirmer sa croyance en Dieu personnel, il ne veut pas que ce Dieu soit l'*Inconnaisable ;* Dieu se révèle à nous et nous sommes en communion avec lui :

Il faut que, sans pouvoir le comprendre, nous ayons de l'Etre Suprême une certaine idée, sans quoi il serait pour nous comme s'il n'existait pas... l'Absolu, étant l'activité profonde qui tend et meut e monde des forces comme le monde des consciences, ne peut pas n'être complètement étranger.

Et le rabbin dissident en arrive tout naturellement à célérer la *prière* « qui sollicite le passage du divin en nous » et l conclut :

Le terme idéal auquel tend le mouvement de la conscience juive, 'est l'adoration dans la lumière de la raison et dans la joie du cœur,

va'ani 'éheyéh lahém lélohim bé'éméth ou bitsedaqah (1) (Zacha rie, VIII, 8), c'est l'avènement de la cité messianique, du *malekout shamaïm*, du royaume des cieux, portant à son firmament comm étoiles de première grandeur : la connaissance, l'équité, l'amour la paix.

Cette explication du *Messianisme* juif par l'idée de progrè ne manque pas de subtilité et d'adresse, mais jamais un te concept ne pourra être considéré comme né de la pensé sémitique primitive.

Le Messianisme dans la Bible se présente avec un caractèr très net et très particulier qui n'a jamais varié jusqu'à Jésus et il n'avait rien à voir avec le progrès. Pour les Israélites le Messie devait être un conquérant dans le genre de Josué un guerrier, à la fois législateur comme Moïse et sultan magni fique comme Salomon ; ce Messie devait venir établir l *royaume des cieux*, c'est-à-dire le triomphe définitif du peu ple juif sur les étrangers, les *goïm*, qui les opprimaient depui tant de siècles. Ce royaume des cieux, comme on le voit était bien près de la terre ; sa part de divin tenait en ceci qu le Messie, *le Mashiha*, c'est-à-dire l'oint, était l'envoyé d Ihéveh, l'exécuteur des ordres d'Adonaï.

Ce Messianisme ne comportait en *puissance* pour l'aveni aucune idée de progrès ; c'est d'ailleurs parce que Jésus vin détruire toutes leurs idées sur le Messianisme, et non pa parce qu'il se disait fils de Dieu, que les Juifs le mirent mort ; car après tant de siècles d'espérance et d'attente d *malekout Shamaïm*, ils ne pouvaient comprendre que ce royau me des cieux fût ouvert à tous et si différent de ce qu'il avaient rêvé ; et ils n'eurent de cesse que ne se fermât pou jamais la bouche du prophète impie, du faux Messie, qui ve nait leur annoncer cette *mauvaise nouvelle*.

L'explication du Messianisme par l'idée de Progrès fait don le plus grand honneur à la subtilité de M. Lévy, mais malgr toute notre bonne volonté nous ne pouvons considérer un te principe comme caractéristique de la foi juive ; il ne restera donc que les deux premiers, c'est-à-dire la croyance en u Dieu personnel et l'affirmation de la dignité humaine, comm nous l'avons vu plus haut. Or ces deux derniers principes son

(1) C'est-à-dire : et moi je serai leur dieu dans la vérité et la justice.

ain d'être l'apanage exclusif du Judaïsme; et nous en arri-ons à ceci que la nouvelle forme du culte israëlite n'a rien e particulièrement juif, mais pourrait s'appliquer à n'importe uel Déïsme.

Mais M. Lévy tient à rester juif; bien qu'il soit très béral d'esprit et qu'à l'encontre de beaucoup de rabbins, ses nfrères, il reconnaisse que Dieu se manifeste partout et on pas exclusivement en Israël, bien que son Judaïsme ne it guère qu'un Déïsme qui ne craindrait pas d'emprunter ux autres confessions certains de leurs éléments de vie et de rogrès social, la force de la tradition est telle qu'il s'écrie en ute sincérité :

Israëlites nous sommes, et nous entendons garder de nos doctri-s ce qu'elles ont d'éternel, de nos traditions ce qu'elles ont de leurs poétiques et édifiantes. Nous entendons cultiver le Judaïsme ns ce qu'il a de plus pur et de plus élevé, de plus humain et de us divin, dans ce qui fait son originalité et sa singulière dignité storique.

Magnifiques paroles, certes, et qu'on ne saurait trop approu-r, mais elles ne peuvent nous faire oublier que dans le Déïsme M. Lévy il ne demeure que bien peu de choses de ce qui fit riginalité d'Israël.

A un bouleversement aussi profond de l'âme même du Ju-ïsme, correspondent chez les modernistes juifs des modifi-tions importantes à ce qui constitue l'extérieur du culte et culte lui-même.

Jusqu'à ce jour les Israëlites célébraient leurs offices reli-eux le samedi, en souvenir du repos que prit Ihéveh le 7e ur après avoir créé le monde ; le *Sabbat* était tellement an-é dans les coutumes juives que sa loi ne fut jamais trans-essée. L'*Union libérale israëlite* n'a point respecté cette tique et exclusive tradition ; tout en continuant à célébrer Sabbat, elle lui ajoute deux autres offices, l'un le vendredi ir à 6 heures et l'autre le *dimanche* matin à 10 heures 1/2. est surtout l'établissement de cette dernière cérémonie, où les bbins ont vu une imitation de la messe chrétienne, qui a chaîné les colères. Pour les modernistes cette réforme s'im-sait et elle doit être considérée comme une concession aux soins de l'époque; le dimanche étant reconnu jour férié par

l'Etat, c'est ce jour-là que les travailleurs occupés la semai peuvent seulement remplir leurs devoirs religieux ; le same il n'y avait guère de monde dans les synagogues et pour caus la nouvelle réforme, en rendant le culte divin accessible à masse, correspond donc à un besoin.

Bien d'autres modifications ont été apportées au vieux cul par la nouvelle Eglise juive ; elles sont toutes d'ordre pra que.

Ainsi les offices ne durent plus qu'une heure au lieu deux, la plupart des prières se font en français et l'hébreu n'e plus réservé que pour certaines prières spéciales et les chan liturgiques. Les fêtes traditionnelles juives ne sont plus co mémorées qu'une journée (les premiers lévites avaient assig à chaque fête une durée de deux jours au moins, parce q leurs connaissances astronomiques ne leur permettaient calculer une date qu'à un jour près) ; dans le sanctuaire on re tera couvert ou découvert à volonté (les anciens Hébreux ne découvraient point, pour la raison simple qu'ils n'avaient p de chapeaux, mais étaient vêtus à peu près comme les Arabe actuellement cette pratique est donc anachronique) ; enfin femme ayant conquis un rôle social égal à celui de l'homm M. Lévy condamne la séparation des sexes dans le temp désormais les femmes se mêleront aux hommes et ne sero plus reléguées dans les galeries supérieures du sanctuaire, l'instar des dames du harem indignes de côtoyer le maître.

En un mot, toute la réforme intérieure et extérieure du cu israélite peut se résumer dans les paroles suivantes de M. Lév

Libéraux nous sommes, et nous abandonnons celles d'entre croyances qui ont été reconnues erronées et ceux des usages deve anachroniques. Nous voulons des cérémonies ayant une vertu de p motion morale et spirituelle, une adoration sans élément de supe tition, de crainte ou de calcul, toute de généreuse ardeur et de blesse, en fraternelle émulation avec les croyants et les pense libres de toutes écoles et de tous pays.

Au moment où le *Sionisme* s'efforce de grouper plus soli ment encore les éléments traditionnels, et de ressusciter patrie juive en orientant la pensée d'Israël vers une nouve Jérusalem, le mouvement moderniste que nous venons d'é dier prend un relief considérable ; il marque en effet l'*au*

aspect de la question juive, si importante à notre époque.

Par sa tendance à s'éloigner de la tradition, tendance inquiétante pour la foi juive et son antique exclusivisme; par sa volonté, inquiétante elle aussi pour la nationalité juive, de voir les Israélites devenir vraiment citoyens des pays respectifs qu'ils ont choisis—Français nous sommes, dit M. Lévy, et nous entendons dévouer le meilleur de nous-mêmes à la grandeur de la patrie. — l'*Union libérale israëlite* caractérise en Israël un *esprit nouveau*, qui est tout juste l'opposé de celui qui enfanta le Sionisme.

Laquelle de ces deux tendances doit l'emporter? La plus libérale, la plus pratique, la plus conforme aux idées modernes, celle de l'esprit nouveau, sans doute. Par la grâce du Modernisme de M. Lévy, la question juive, qui a tant agité le monde, trouvera enfin sa paix; et cette considération est assez importante pour faire désirer l'épanouissement de son triomphe.

Sans doute, quoi que prétende M. Lévy, la foi d'Abraham et de Jacob n'en sera point consolidée; mais puisque le but principal de sa réforme est de « faire descendre chaque jour un peu plus de vérité et de bonté dans le monde, en nous maintenant en communication avec Dieu », qu'importe l'étiquette de cette réforme? Sa forme particulière de Déïsme est tout à fait propre à remplir une telle mission, et n'est-ce point là l'essentiel?

Mais la caractéristique des modernistes, à quelque confession qu'ils appartiennent, est de vouloir conserver le drapeau de la foi qu'ils démolissent, d'autre part, avec ardeur. Cette façon d'envisager un problème de conscience ne s'expliquerait que si, dans le fond de leur cœur, ils rendaient hommage à l'esprit de la Théosophie et du Bouddhisme; mais M. Lévy n'est pas bouddhiste, et c'est pourquoi ses idées, rétrogrades et avancées tout ensemble, causent parfois quelque surprise.

Pour les disciples du Bouddha, en effet, toutes les confessions, avec leurs dogmes particuliers, jouent un rôle utilitaire important; elles servent à faire penser ceux qui ne penseraient point sans elles, elles donnent un appui à ceux qui ont besoin de secours, une discipline à ceux qui, seuls, s'égareraient; les cérémonies extérieures des cultes elles-mêmes, par leur beauté

impressionnante, exercent une action bienfaisante sur les âmes simples.

Mais pour le fort, le parfait, le bienheureux, pour celui qui a la *connaissance*, ces étapes du salut sont déjà franchies; et il ne compte plus que sur lui-même pour achever la route qui mène au Nirvâna.

MAURICE PÉZARD.

STANCES AU SOLEIL

Je te revois, Soleil, mon âme vient éclore
A la chaleur de ton flot clair ;
Ce sang torrentueux que rien ne déshonore
Chauffe mon cœur, brûle ma chair ;

Et l'Avril qui revient me donne cette fièvre
D'attendre encor de l'avenir
Cette folle douceur qui déchira ma lèvre,
Tendre passé, doux souvenir.

*

Soleil, Soleil charmant, combien de fois dans l'ombre
Viendras-tu me chercher ?
Mon cœur déjà blessé, tour à tour clair et sombre
Comme le vieux rucher,

Se gonfle de parfums à la saison nouvelle,
Amoureux de l'azur ;
Mais le destin trompeur en sa course éternelle
Brise les esprits purs,

Et je retombe aussi vers ce flot de ténèbres
Où vaguent âprement
Les troupeaux de goujats de qui la chair funèbre
Insulte au firmament.

★

Soleil, ta gloire est vaine, et c'est une chanson
Qu'on écoute un moment pour oublier la vie ;
Mais la terre est plus forte, et le large frisson
De son eau souterraine à pleurer nous convie :

Toute l'immensité des cieux que tu traverses,
Soleil, n'égale pas la plainte des forêts ;
Et sous le grand ciel pur où ta chaleur me berce,
Je songerai toujours aux sanglots du passé :

Ni le calme du soir, ni le vent du matin
Ne peuvent apaiser le trouble de mon âme,
Car ma chair est profonde et mon cœur incertain,
Et mon esprit plus grand que cette chair qui pâme.

★

Soleil, Soleil, qui chante et qui dit la douceur,
Et le charme, et la force, et aussi la douleur
De l'ombre et des caresses,
Pourquoi donc revenir près de ce cœur brisé
Qui dédaigne la vie et ne peut espérer
Que de vaines promesses ;

Pourquoi toujours tromper, pourquoi toujours mentir,
Et pourquoi donc masquer les peines à venir
Des voiles de l'aurore :
L'homme qui parle peu sait découvrir au loin
La Douleur qui l'attend sur le large chemin
Où tu brilles encore,

Et, marchant sans faiblir entre les murs d'airain,
Il ne se soucie pas de trembler, incertain
Sous un ciel impassible :
Il sait que tout est dit depuis l'éternité,
Et que l'aveugle main de la nécessité
A fixé le possible ;

Et ta force, Soleil, perçant l'obscur éther
Le trouve sans émoi sous les nombreux éclairs
Dont ta gloire s'enivre :
Le monde est un reflet, la douleur n'est qu'un mot,
Il est vain de sourire et vains sont les sanglots,
Tous les ors sont de cuivre.

★

Et cependant, Soleil, tu jettes
Tes reflets d'or sur les maisons,
Et ce ne sont que les poètes
Qui n'entendent pas tes chansons :

Pourquoi vouloir de grandes choses
Quand tu es là pour nous bercer ;
Des seins tremblants, de tendres roses
Qui palpitent sous tes baisers ;

Toute la vie dans un murmure,
Et le bonheur dans un éclair ;
L'âpre senteur des pêches mûres,
Le frisson du marronnier vert ;

Tout est parfum, tout est caresse,
Tout est une aube de douceur ;
La folie des bonnes ivresses
Peut remplir l'infini des cœurs.

Mais il faut prendre de ta gloire,
Soleil, le symbole changeant :
Tout dure une heure, il faut te croire,
Il faut aimer chaque moment.

★

Soleil, la variété des teintes que déploie
Ton superbe manteau
Fait la couleur du jour, sa tristesse ou sa joie,
La profondeur de l'eau ;

Aussi, tout en chantant le beau jour qui s'efface,
Je m'abandonne à toi,
Et les bras dénudés dans la brise qui passe,
Je t'implore, ô Grand Roi :

Donne-moi chaque jour cette ardeur qui renverse
Les hommes et les fleurs ;
Donne-moi de rester, gonflé de ton ivresse,
Au-dessus du malheur ;

Que mes cris, que mes chants, que mes amours splendides,
Dispersés dans le vent,
Par les pays glacés et sous les cieux limpides
Etonnent les enfants ;

Que je reste pareil à la voûte sans bornes
Où tu viens te briser ;
Que je prenne la Gloire, et que, d'un rire énorme,
La jetant à mes pieds,

Je garde sur mon front le signe ineffaçable
Et le divin mépris
Des hommes sachant voir la grandeur misérable
De ce qu'ils ont conquis !

LOUIS THOMAS.

Avril 1906.

ORIENTATION DU PROBLÈME DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION

On peut se faire l'historien des opinions contemporaines sur la science et la religion. On peut adopter une logique toute classique : disposer les théories de telle sorte que chacune corrige la précédente, aller ainsi par faciles degrés jusqu'à des idées qu'on désire présenter, justifier son propre avis par le mouvement même qu'on a trouvé dans l'histoire.

On peut aussi se faire l'historien de la *Science et de la Religion dans la Philosophie contemporaine* (1). Il faut alors distinguer leur orientation générale à travers les constructions caduques, entrevoir l'attitude nouvelle que vont prendre les chercheurs demain. Cette seconde manière peut profiter du labeur inspiré par la précédente, mais elle doit y joindre des procédés moins formels, plus précis, des dénombrements plus exacts et ne prendre que dans des connaissances bien acquises ses principes de jugement. Elle n'interdit pas, si l'on est philosophe et si l'on a un avis propre, de l'exposer en forme de conclusion littéraire, voire même logique, mais point du tout nécessaire.

Positivistes, évolutionistes, monistes, psychologues et sociologues, mystiques, critiques de la science, savants à tendances spirites, représentent suffisamment les variations contemporaines au sujet de la science et de la religion. Inutile de les classer d'après leurs tendances matérialistes ou spiritualistes. La matière et l'esprit ont un même contenu. C'est son arrangement qui les distingue. Etablir des relations entre les faits sans tenir compte de l'organisme auquel ils apparaissent, c'est se placer au point de vue de la nature, de la matière. Etablir des relations entre les faits et le corps de celui qui les contemple, c'est se placer au point de vue de l'esprit, de la conscience (2). Cette vérité scientifique fait entrer le matérialisme

(1) Boutroux. Flammarion, 1908, Bibliothèque de Philosophie scientifique.
(2) Binet, *l'Ame et le Corps*, pp. 277-278.

et le spiritualisme dans le musée des songeries mortes. L'historien de la science et de la religion contemporaines n'a pas a les en tirer.

§

La constitution d'une science des sociétés est la clef de voûte des constructions positivistes (1). Après la Révolution française, après la Restauration, où trouver enfin les solides assises de la cité du bonheur (2)? D'après la sociologie, pas de bonheur individuel en dehors du bonheur social, pas de bonheur social sans une volonté commune, pas de volonté commune sans une harmonie des intelligences, pas de doctrine acceptable pour tous, si l'on spécule sur autre chose que sur des faits visibles, tangibles, scientifiques en un mot. Prévoir pour pouvoir : voilà la science. Les objets sont divers et irréductibles, mais la sociologie montre qu'ils ont pour l'homme un même caractère d'utilité. La science contredit les penchants de chacun. Qui imposera la devise : Vivre pour autrui? Jadis c'était Dieu, juge de l'âme humaine (3). La sociologie indique l'équivalent expérimental de ces mythes. Dieu, c'est l'humanité : solidarité des générations à travers les âges; l'immortalité, c'est le souvenir des morts dans le cœur des vivants où ils agissent encore. L'art de vivre en se guidant par des règles sociologiques : voici la religion.

Celle des évolutionistes est une considération de l'inconnaissable, postulé par la science. Les forces physiques, par leur rencontre en un même lieu, produisent tous les corps et toutes leurs qualités. Dans les calculs, les forces peuvent être représentées par l'une d'entre elles, la force mécanique. C'est ce qu'on appelle substituer la quantité à la qualité. Mais, même en réduisant ainsi le nombre des qualités : il faut bien en conserver telles que celles d'espace, de temps, de matière, de mouvement, de force, comme supports nécessaires de la quantité. Mais toutes ces notions, si l'on tente de les réaliser en pensée, aboutissent à des contradictions (4). Par exemple, si l'espace et le temps existent réellement, il n'y a touchant leur nature que trois hypothèses possibles. Il faut qu'ils soient ou des en-

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 49.
(2) *Id.*, pp. 46-50.
(3) *Id.*, pp. 52-53.
(4) *Id.*, p. 85.

tités, ou des attributs d'entités ou des réalités subjectives (1), c'est-à-dire des êtres, des qualités ou des idées. Or, aucune de ces trois hypothèses n'est développable sans contradiction (1). Un inconnaissable existe donc qui se dérobe à la raison, qui défie toute détermination, tout concept. Les dogmes qui changent au cours de l'évolution en sont les symboles passagers et transformables qu'explique la science (2).

Ainsi, selon les positivistes, la réduction des objets les uns aux autres est impossible en théorie. En pratique seulement la sociologie indique l'échelle des valeurs des choses et permet d'unifier le savoir : la religion de l'humanité devient une technique morale. Au contraire, les évolutionistes admettent des équivalences mécaniques à toute chose : la religion de l'inconnaissable est l'affirmation d'existences qui échappent à cette détermination. Le monisme supprime la religion et y substitue la philosophie des sciences. « Réfléchissez sur la science, interprétez à l'aide de la raison ses principes, ses méthodes, ses résultats, en un mot, créez avec les mêmes facultés dont est sortie la science une philosophie scientifique et la science ainsi prolongée, sans changer pour cela de nature, vous fournira toutes les connaissances théoriques, toutes les directions pratiques que réclame un esprit bien fait et que la science empirique était impuissante à procurer (3) ». « La religion de l'avenir sera la religion la science (3) », ou mieux de la philosophie. Cette philosophie n'est d'ailleurs qu'un mécanisme évolutioniste, mais cette fois radical et sans inconnaissable (4). Progressif aussi, revisant constamment ses hypothèses avec les progrès nouveaux, suscitant la création de sciences nouvelles, entre autres la science des mœurs : mise en lumière du grand fait de la solidarité et fondement d'une morale scientifique.

Pour certains psychologues comme pour les monistes, la religion n'est rien en dehors des faits religieux observables : C'est une fonction de la conscience. Le croyant qui prétend à l'union future avec son Dieu, l'extatique qui croit jouir du sien, tendent vers une stabilité mentale tout intérieure, toute personnelle qu'explique la psychologie (5). A cette explication il

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 85.
(2) *Id.*, p. 89.
(3) *Id.*, p. 155.
(4) *Id.*, p. 132.
(5) *Id.*, p. 172.

faut d'après quelques sociologistes, ajouter celle des manifestations religieuses extérieures et publiques. On trouve ainsi « un principe expérimental de systématisation, nécessaire pour assurer le déterminisme des phénomènes : une société en relation avec tous les faits dont elle se compose (1) ». D'après le psychologue, la religion est la recherche de la béatitude, de l'extase; d'après le sociologue, c'est « la société elle-même imposant à ses membres les croyances et les actions que requièrent son existence et son développement (2) », que réclame le bonheur qu'elle se souhaite.

De pareilles conceptions sont évidemment sans valeur de l'avis de mystiques venus du protestantisme (3). Là où tout est clair pour eux, quel besoin d'explication : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé (4). » La religion, c'est la foi, la prière, la délivrance (5). C'est la nette vision de la vérité d'un christianisme sans orthodoxie seul capable de satisfaire les tendances religieuses instinctives. Elles priment la science qui poursuit des réussites intermittentes, contingentes, qui peut donner quelques satisfactions isolées, jamais le parfait bonheur.

N'y a-t-il pas des savants (6) pour proclamer eux-mêmes l'incompétence et l'incertitude de la science? Les questions de nature et d'origine la dépassent. Elle s'en tient à une traduction en langage mécanique, visuel, des qualités multiples des choses. Pas de fins imposées par elle d'une façon obligatoire, pas même l'abnégation qu'exige la vie sociale. Elle n'est certaine qu'en apparence. Ses lois, ses principes sont « un ensemble de signes imaginés par l'esprit pour interpréter les choses au moyen de notions préexistantes dont l'origine première lui échappe et pour acquérir par ce moyen la puissance de les faire servir à la réalisation de ses desseins (7) ». Elle ne considère que les côtés de l'être auxquels peut s'appliquer la catégorie, le cadre scientifique, sans songer à nier que des catégories tout autres peuvent rencontrer dans le réel ou dans le possible une ma-

(1) Boutroux, p. 184.
(2) *Id.*, p. 189.
(3) Pascal, *Pensées*.
(4) Ritschl, Vinet, Herrmann, Sabatier.
(5) Boutroux, *op. cit.*, p. 217.
(6) Poincaré, Duhem, Le Roy.
(7) Boutroux, *op. cit.*, p. 241.

tière, un tableau qui leur corresponde. Le savant demande : « Y a-t-il dans les choses des relations constantes (1) », le théologien : « Existe-t-il une puissance capable de rendre l'homme meilleur (1) ? » Ce pouvoir tout à fait inconnu peut parfaitement être conçu et expliqué dans le langage qui s'harmonise le mieux avec la science. Ainsi les modernistes préfèrent développer le dogme chrétien en fonction des idées évolutionnistes et non plus en fonction de la pensée platonicienne ou scolastique. On pourrait dire que science et religion sont des activités différentes qui ne s'excluent pas.

Aussi bien est-ce dans la philosophie de l'action que d'aucuns (2) ont cherché à rapprocher la science et la religion. Ce qui distingue l'action humaine, c'est la poursuite d'une fin et cette fin « doit être autre chose que ce que la nature réalise d'elle-même avec ses lois mécaniques (3) ». « Ce doit être « quelque chose de nouveau et de meilleur que ce que ferait la nature... L'action parfaite est celle où le pouvoir se manifestera égal au vouloir (4). » Vouloir ce qui est donné par l'expérience, c'est l'activité scientifique, vouloir ce qui la dépasse, ce qui est hors du déterminisme que l'esprit peut dominer, vouloir sans pouvoir, c'est l'activité religieuse. Au regard de l'intelligence pure, les dogmes ont une valeur exclusivement négative ; ils indiquent la meilleure attitude qu'il soit possible de prendre à l'égard de ce qui n'est ni humain ni expérimental. « Qu'est-ce que la personnalité divine ? Au regard de l'entendement, je ne puis le dire. Mais je comprends immédiatement ce précepte : Comportez-vous dans vos relations avec Dieu comme dans vos relations avec une personne (5). » Se demander si la logique, si les idées seules rendent une raison suffisante de l'expérience intime que l'homme a de soi-même, s'efforcer de la traduire cependant en signes intellectuels : voilà l'œuvre de la religion. En somme, ces philosophes réduisent l'intelligence à être exclusivement l'élaboration des renseignements venus des sens externes, ils lui dénient d'être la forme la plus parfaite de nos facultés connaissantes, le tribunal d'appel de toutes les explications qui

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 242.
(2) Blondel, le Roy, Tyrrel.
(3) Boutroux, *op. cit.*, p. 281.
(4) *Id.*, p. 282.
(5) *Id.*, p. 285.

se font jour dans la conscience. La science est le produit de l'intelligence, la religion celui de la volonté, et peut-être aussi de la sensibilité (1).

Cette conception classique des facultés de l'âme est abandonnée par l'école américaine (2), qui a récemment soutenu la théorie de l'émotion comme phénomène périphérique. La religion devient le mécanisme de certaines connaissances jusqu'ici négligées, un mécanisme ignoré par la psychologie traditionnelle parce qu'il revêt plus difficilement que les autres activités connaissantes l'allure intellectuelle. Les mystiques le présentent fort exagéré. « Un objet qu'ils conçoivent comme étant l'être divin, mais dont ils n'ont aucune représentation, leur est donné comme réel et agit sur leur cœur et sur leur volonté ; et le sentiment de cette réalité et de cette action est, chez eux, d'autant plus fort qu'ils conçoivent l'objet comme réalité pure dépouillée de toute image sensible (3). » C'est le fait de certaines hallucinations. « Au lieu d'atteindre leur plein développement, qui se manifeste par l'apparition dans l'imagination du sujet, d'un objet concret semblable à ceux que font voir les sens, elle s'arrête à un stade où le sujet a un sentiment de « présence et de réalité sans qu'aucune image définie ou même quelconque lui apparaisse... Ce sentiment de présence n'a jamais été convenablement expliqué par le rationalisme (3). » Or l'hallucination, pour être un état morbide, n'en éclaire pas moins sur la possibilité où est l'homme de posséder d'autres sens moins perfectionnés, moins spécialisés que les cinq ou six officiellement reconnus. On doit admettre un « sens de la réalité », de l'inintelligible, de l'inexprimable, du divin, « d'un être plus grand et meilleur que nous », qui, en se communiquant à « notre conscience, déplace le centre de notre personnalité (4)... » « Le point de départ de la religion, c'est le concret, c'est le fait dans sa plénitude, comprenant avec la pensée, le sentiment et peut-être la sensation sourde d'une participation à la vie de l'univers. Le point de départ de la science, c'est un élément extrait du fait donné et considéré isolément (5) », par des sens

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 281.
(2) James et son école.
(3) Boutroux, *op. cit.*, p. 85.
(4) *Id.*, p. 312.
(5) *Id.*, p. 323.

capables de renseigner non seulement sur sa simple existence, mais encore sur ses qualités.

L'ouvrage (1) sur lequel on présente ici quelques remarques expose par manière de conclusion une opinion propre à l'auteur, assez voisine de celle des philosophes de l'action, mais panthéistique par son développement. Systématiser les choses du point de vue impersonnel des rapports qu'elles ont entre elles, tel est le but de la science. Systématiser les choses du point de vue personnel des rapports qu'elles ont avec l'une d'entre elles, avec la vie, avec un individu, avec un groupe, tel est le but de la religion. La première a pour centre le monde, la seconde, l'homme. Le postulat de la science est : « Tout se passe comme si les phénomènes n'étaient que la répétition d'un phénomène unique » ; le postulat de la vie peut être ainsi énoncé : « Agir comme si parmi l'infinité de combinaisons, toutes égales entre elles au point de vue scientifique, que produit ou peut produire la nature, quelques-unes possédaient une valeur singulière et pouvaient acquérir une tendance propre à être et à subsister (2). » La vie, l'action, l'amour sont la religion même, parce qu'ils poursuivent une fin, un idéal conscient. Ni l'instinct, ni la conscience sociale ne peuvent les remplacer : le premier est aveugle, le second, incapable de concevoir qu'on puisse vouloir agir hors du possible. La foi au contraire cherche à réaliser l'existence d'êtres qui ne sont jamais tombés sous l'expérience, mais qu'elle symbolise dans les mots du langage. Ces mots n'ont alors rien de précis. « Bien plutôt doit-on admettre que ces mots sont des signaux à l'appel desquels s'éveille et fermente dans les âmes une masse confuse... de sentiments, d'idées, d'aspirations, de passions... Une force réelle est ainsi créée qui transportera les masses ; cette force est une tendance, une aspiration : ce n'est pas un concept clair et défini (3). » Lorsqu'il veut se préciser, l'idéal produit les dogmes fondamentaux : Dieu, rapport de Dieu et de l'homme. Dieu, c'est le monde pénétré d'humanité, de raison, tel que le souhaite chaque génération. La loi de nature, la lutte pour la vie envisagée religieusement est le perpétuel balancement du bien et du mal. « La raison veut pouvoir faire du bien avec du

(1) Boutroux, *Science et Religion.*
(2) *Id.*, p. 362.
(3) *Id*, p. 379.

bien (1).» Dieu se ferait donc à mesure que l'intelligence conquiert le monde, à mesure qu'elle le conçoit comme un système plus juste de valeurs. L'auteur rejette pourtant cette conclusion. Sans s'expliquer, il admet un système du monde où les choses auraient une valeur absolue. De plus il éprouve le besoin de croire déjà à l'existence actuelle d'un tel bien. Il l'imagine sur le modèle d'un être vivant (2), et distinct nécessairement de cet univers où tout est imparfait et relatif. Bifurcation inexpliquée ! En tout cas, être religieux, c'est imiter Dieu, être Dieu en quelque sorte, s'unir à l'idéal, vivre en lui et par lui, comme les catholiques (3). *Adveniat regnum tuum, fiat voluntas tua* (4). Le mysticisme actif est le fruit des dogmes, des rites qui règlent les démarches du fidèle, le devoir qu'il faut accomplir pour lui-même.

§

Un tel exposé est incomplet sur quelques points. Il n'indique pas l'orientation et les rapports généraux de la science et de la religion à l'heure présente, en départageant les systèmes vivants d'avec ceux qui semblent à leur déclin. On doit leur faire pour cela moins des objections critiques que constater leur vitalité.

Tous les psychologues ne voient pas dans la religion une simple fonction mentale. Ce mot désigne encore pour d'autres, ainsi que pour les sociologues, toute une série de faits très divers que le vulgaire entend fort bien. Sous les termes génériques vie, matière, nature, esprit, il faut trouver inclus plusieurs sortes de phénomènes qui peuvent parfois s'étudier de diverses façons. Le contenu de la religion s'explique en faits de conscience religieuse, monuments, manifestations, groupes religieux, enfin réactions individuelles au sein de l'ambiance religieuse. Cette dernière étude, négligée par les sociologues précités, paraît à d'autres l'essentiel. Une société religieuse, croient-ils, n'existe pas en dehors de ses membres. Le phénomène religieux social consiste dans la modification des réactions individuelles de chacun sous la pression de sa conscience sociale personnelle (5).

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 386.
(2) *Id.*, p. 387.
(3) *Id.*, p. 387.
(4) *Id.*, p. 110.
(5) Cf. Waxweiller ; *la Sociologie*.

L'enquête concernant les dogmes, les cérémonies, les monuments ne doit-elle pas aussi se séparer de celle des objets litigieux qui appartiennent à la sociologie? Chercher les conditions d'existence, les lois de production des théologies, des usages du culte, de la disposition des temples, des textes sacrés, c'est en énoncer les causes. Ces causes seront le milieu ethnographique, psychique, social, tant que l'on voudra; ce sera aussi d'ailleurs le milieu géographique, économique, biologique. Mais ces causes fussent-elles exclusivement et essentiellement sociales, les sciences des croyances, de la liturgie, des livres, ne seront pas plus sociologiques que la physiologie n'est une science physique et chimique parce que les conditions d'existence des organismes sont de nature physique et chimique. L'objet de la religion déborde à la fois la psychologie et la sociologie : il faut encore, pour l'épuiser, les sciences des œuvres artificielles de l'homme. De ce nombre sont les sciences dites auxiliaires de l'histoire, l'épigraphie, la paléographie, l'archéologie par exemple. Les produits de l'industrie de l'homme, une fois sortis de ses mains ou de sa pensée, vivent d'une vie propre et leurs vicissitudes tiennent à la fois à leur constitution interne et aux milieux où ils se trouvent. Les exemples du passé instruisent pour l'avenir. Les actes de l'adoration ont partout une même esquisse, les histoires saintes de mêmes images, les temples une même symbolique, tant l'âme humaine est routinière, obéissante, contrainte.

On voit par ces simples réflexions la position que les savants cherchent à prendre à l'égard de la religion. Dès qu'un fait religieux s'offre à leur observation, il devient nécessairement pour l'un d'eux chose déjà classée ou matière à découverte. En ce moment-ci il y a une emprise de la religion par la science. Quand une école américaine prétend accréditer un « sens de la réalité », un sens des êtres imperceptibles au sens étymologique du mot, un sens des présences divines, que fait-elle sinon absorber définitivement la religion par la science? Les bornes de l'univers reculent : la religion est la source directe d'information sur des forces qui se dérobent à une perception parfaite, qui sont sans expression claire, parce que l'expression claire est la traduction de tous les apports des sens en langage visuel, en formules géométriques et mécaniques. Ces forces amorcent des commencements de phénomènes qui ne

trouvent pas dans le corps humain de résonnateur harmonique pour recueillir leur chant discret.

Voilà pourquoi, en présence de l'envahissement de son domaine par la science, la religion a cherché à s'ériger en forme de connaissance indépendante de la science. La science n'est plus la raison, l'intelligence, dans son aspect le plus affiné: c'est un mode d'appréhender le réel et la religion en est un autre. La philosophie de l'action n'a fait à cet égard que reprendre la tradition des mystiques de tous les âges. Mais le mysticisme a été disséqué par les psychologues. Ceux-ci relèvent sans peine les erreurs du pragmatisme touchant la valeur de l'idéal, le jeu de l'imagination et celui de la volonté. Rien ne sert de dire : l'intelligence fait la science, la volonté construit la religion. L'idéal, on le sait, s'extrait de toutes les expériences de la conscience : tableaux de la vue, impressions de l'ouïe, douleurs, froissements et fonctionnement des viscères, des articulations, sentiment peut-être de la décharge nerveuse. Tout cela peut se transformer en images plus ou moins précises suivant sa ressemblance avec les images visuelles dont la merveilleuse propriété est d'être superposables. Quand bien même la religion serait un moyen de connaître, elle ne serait qu'une voie nouvelle de perceptions qu'il appartient à la raison de travailler avec les autres pour en former l'idéal. Le cerveau imite alors la nature dont il fait partie. La volonté libre n'est qu'un déterminisme conscient, puisque l'esprit n'est pas anatomiste, puisqu'il ignore les processus intercrâniens (1). Plus on aspire à se dégager de l'empirisme, à raisonner le but qu'on vise, à posséder un idéal précis, possible, utile, plus l'imagination volontaire emprunte l'enseignement des sciences, guides de la pratique. La philosophie de l'action, par ses erreurs internes, conduit au terme opposé à celui qu'elle voulait atteindre. Elle abaisse la religion. Aussi les autorités théologiques qui se partagent le monde se séparent instinctivement d'elle. C'est une hérésie, c'est la religion des mystiques avertis, des prêtres de talent, des derniers spiritualistes.

Le maître auquel on présente ici de respectueuses observations sur son essai historique à propos de la science et de la religion a extrait du pragmatisme une vue originale de leurs rapports. Au lieu de traiter la religion comme une activité

(1) Cf. Binet, *op. cit.*, p. 245.

rivale de l'intelligence, il s'attache à l'idée centrale des philosophes de l'action. Sa religion est toute voisine de l'art. La science est une systématisation impersonnelle de l'univers; la religion en est une systématisation personnelle, particulière. Cette cosmologie utilitaire est, en effet, le principe de toutes espèces d'arts et de métiers. Mais alors, en tant qu'objet de connaissance, la religion, théorie générale de toute action, reste subordonnée aux découvertes, aux hypothèses même des sciences, et en tant que forme d'art, elle se confond avec l'action même, l'action dans ce qu'elle a d'organique, de matériel, d'extérieur. Elle perd son indépendance. Si l'on admet en outre qu'elle soit une systématisation des choses faites au point de vue d'un être particulier, cette conception ne s'agrandit-elle pas d'elle-même? Si chacun peut être le centre d'une organisation universelle où tout est étiqueté suivant sa valeur, un groupe, une nation, l'humanité, les vivants le peuvent aussi. Le vrai croyant, comprenant qu'il est solidaire de tout, éteindra peu à peu son égoïsme, ou mieux le conciliera avec celui de la part de ce monde qu'il connaît et dont il se sent un membre. Au terme, il rencontrera la systématisation scientifique de l'époque où il vit. La science n'est jamais à ce compte qu'une religion qui dépouille le vieil homme. Elle dit mieux encore que les saints textes « *si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (1) ». Pour me suivre on doit renoncer à soi-même. Partout le pragmatisme subordonne la religion à la science, soit qu'elle en devienne partie intégrante, soit qu'en se confondant avec l'art, elle tende à être comme lui une science appliquée.

Le monisme ne pense pas autre chose, mais il le dit plus clairement. La société universelle impliquée dans la logique de la précédente doctrine s'y développe en un panthéisme où tout communie, hommes et choses, l'atôme d'éther et le cerveau. Et cela ne fait pas « penser à la métaphysique bien plus « qu'à la science (2) », car dans ce panthéisme tout est affaire d'expérience. Dieu c'est la nature même, ce n'est pas un mythe imaginé sur le modèle d'un organisme et menant une vie inaccessible. Voilà comment s'explique la fortune de la thèse monistique, « une de celles qui dominent aujourd'hui le monde

(1) Saint Matthieu, xvi, 24.
(2) Boutroux, *op. cit.*, p. 145.

intellectuel (1) ». Et qui plus est, les traits essentiels de sa façon de penser se retrouvent chez les positivistes, les évolutionnistes, les mystiques pragmatistes eux-mêmes. D'instinct les savants l'adoptent. S'ils en rejettent les conclusions premières, c'est pour en trouver de nouvelles d'après les indications de la psychologie, de la sociologie, de l'histoire, c'est pour constituer une philosophie scientifique nouvelle qui admette dans son sein une critique de la connaissance.

Une critique de la science en particulier. Que font en effet les critiques de la science, sinon tirer une philosophie de la science psychologique et tenter de l'intégrer avec celles des autres sciences. « La religion de la science, la morale scientifique appelait une critique... la critique des besoins intellectuels et moraux de l'esprit humain... Si l'on pouvait démontrer qu'ils ne sont eux-mêmes que des faits, que tout ce qu'ils semblent contenir d'idéal ou de supérieur au donné est illusoire, c'est-à-dire se ramène à ce même donné, suivant les lois naturelles, alors vraiment il n'y aurait pour nous que des faits, réductibles en droit à d'autres faits, et à des faits d'un caractère scientifique (2). Le monisme restait un système dualiste parce qu'il ne parvenait pas à absorber la qualité dans la quantité : nombre de phénomènes n'ont pas d'équivalent mécanique connu. Mais cette assimilation mécanique, même complète, pouvait-elle avoir d'autre valeur qu'un symbole en face de la réalité qualitative. Pour en apprécier la portée? comme pour apprécier celle de nos sens, c'est la psychologie qu'il faut interroger. Là apparaissent les limites de la science, limites qui reculeront à mesure que l'on inventera de meilleures méthodes, limites aussi qui tiennent à la constitution même des organes mentaux. L'inconnaissable se retrouve au terme de la philosophie des sciences; il est le refuge de la religion. La science est l'ensemble des connaissances positives qui s'expriment d'une manière plus ou moins rigoureuse par des lois ou des hypothèses fondées. La religion est la connaissance négative, c'est-à-dire celle qui ne peut qu'indiquer une existence indéterminée, une existence sans qualités directement accessibles, incapable d'être représentée par la perception ou par le seul raisonnement. L'une et l'autre seront d'ailleurs mieux

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 155.
(2) *Id.*, p. 165.

envisagées comme les pôles extrêmes de l'échelle des connaissances humaines. Déjà lorsque l'on imagine la conscience d'autrui, on adopte une attitude qui ressemble à l'attitude religieuse. « La religion est la conscience secrète de la réalité de la vie, de l'âme, et de son rapport avec les êtres qui, aperçus par notre entendement, ont l'air de se pousser mécaniquement les uns les autres comme les atômes de Démocrite (1). »

§

Ainsi l'homme moderne a projeté d'apporter le trône de Dieu des sanctuaires de l'infini sombre jusque dans son cœur. Dans les cases de son crâne chétif, il espère classer l'univers. Sans cesse il affine sa raison : outil de ce labeur toujours insuffisant et toujours repris. Il ne pénétrera pas les choses d'intelligence, mais il cherche à la faire régner sur elles. Déjà il a remplacé un coin des forêts et des cavernes primitives par les parcs et les résidences princières. Il fera mieux. Peu à peu il deviendra plus sagace encore. Il participera à la vision béatifique promise aux élus. Si Dieu lui dérobe l'inconnaissable, en revanche il vient à lui. *Et verbum caro factum est et habitabit in nobis* (2). Le bonheur n'est plus de chanter un jour l'éternel cantique, mais de vivre ici-bas sans à-coups, grâce à des règles sûres d'action.

Ici la religion sera surtout utile comme principe régulateur. Elle invite à la prudence. Dans la morale, dans la politique, elle empêche les excès du fanatisme. Plus un art s'appuie sur des données faites d'hypothèses, plus il est près d'elle. A ce point de vue, la morale est encore essentiellement religieuse. Non pas, certes, que Dieu y paraisse comme un juge et un rémunérateur, mais bien parce qu'elle place le doute au centre même de tous les projets, parce qu'elle modère l'impétuosité de l'intelligence parfois brouillonne, parce qu'elle lui substitue, en lui imposant d'hésiter, le feu des instincts naturels, des facultés héréditaires, conservatrices, parce qu'elle invite à la défiance de soi-même : on ne sait jamais si l'on agit de manière à rester possible dans l'ordre universel l'instant d'après. C'est ce qui explique l'attitude réactionnaire des religions.

(1) Boutroux, *op. cit.* p. 117.
(2) Jean, I, 14.

Elles ne le sont pas seulement par leurs dogmes stéréotypés, leurs organisations hiératiques, les inclinations aristocratiques de leurs clergés ; elles le sont par leur essence même, qui repousse les aventures, la nouveauté, l'intelligence. Le mystique ne sera donc qu'à la limite le sage parfait qui cherchera toujours la direction des sciences comme l'expression de la voix de Dieu, qui cherchera toujours la meilleure systématisation impersonnelle des choses en s'y remettant à sa place, qui suivra cette « finalité interne... qui du dedans suscite la vie et l'effort vers le mieux et dont les lois mêmes de la nature sont la manifestation (1) ». Le mystique ne sera que très tard capable de l'abnégation sociale déjà signalée par l'évolutionisme, qui montre qu'obéir à la société est le meilleur moyen de s'assurer la plus grande somme de bonheur.

ÉMILE CARTERON.

(1) Boutroux, *op. cit.*, p. 147.

LA RÉPONSE IMPRÉVUE

A M. Marcel Proust.

I

Quand Albert Salvage revint de son année de service militaire, écourtée encore par de nombreuses protections, la première chose qu'il fit en rentrant enfin dans le vieil hôtel de la rue de Grenelle fut, sans s'arrêter dans les salons endormis sous leurs housses ni dans le vaste escalier aux tapisseries épinglées de petits sacs de poivre, de courir à sa chambre, dont les fenêtres, ouvertes sur le jardin, encadraient des grappes de glycines; et là, au milieu de la mauve clarté ensoleillée, il se regarda dans la glace.

Il avait toujours été fort vain d'un physique rare qui lui valait de nombreux succès : son cœur battit, car de la haute porte de glace d'où s'exhalait une fraîche odeur de camphre, le beau, l'irrésistible Albert Salvage vint à sa rencontre, avec ses yeux aux paupières un peu lourdes, son teint clair, ses traits si réguliers et pourtant caractéristiques qui l'avaient fait surnommer par une de ses maîtresses *le dernier des Abencérages!* Oui, il était encore, Dieu merci, parfaitement beau, beau comme un jeune héros de Balzac ou l'un de ces petits demi-dieux de la Grèce, dont nous ne connaissons plus rien, qu'un profil de pierre blanche.

... Incohérente, sa première jeunesse. Orphelin à douze ans, élevé par une grand'mère frivole qui lui répétait sans cesse qu'il serait très riche, que personne n'était aussi beau que lui et qu'il n'avait pas besoin de se fatiguer de travail, il avait fini par se croire un peu exceptionnel, favorisé de tous les dons par des fées revenues sur terre en son honneur. Tant bien que mal, il atteignit ses dix-huit ans, après des études navrantes, changées chaque année de direction, successivement confiées à un précepteur, aux sulpiciens, aux jésuites et aux dominicains. Cancre partout, partout premier en gymnastique et en anglais, Albert faisait le désespoir des bons Pères,

parce que sa finesse eût pu se développer en intelligence, si elle n'eût été annihilée par une veulerie contemplative et par un goût de noce vraiment excessif, à un âge où l'on songe encore sinon aux billes, du moins aux joies des expériences électriques ! Sans compter que sa vanité lui tenait déjà lieu de raisonnement et de volonté, lui faisait vivre toutes ses heures de joie ou de mélancolie dans une demi-inconscience aveuglée sur le monde extérieur.

A dix-huit ans, la terreur du service lui donnait un semblant de but : il cherchait ce qui lui coûterait le minimum de peine pour alléger la fâcheuse corvée et ne faire qu'une année : il apprit le malais ; ils n'étaient que trois à cultiver cette langue utile !

Albert Salvage conquit facilement son diplôme, et, pendant deux ans, jusqu'à son départ pour Valence, il se rua sans entraves sur tous les plaisirs qu'il avait si longtemps rêvés. Deux rutilantes dames du « Royal », une baronne coûteuse et divorcée, une doublure de l'Opéra, furent ses plus durables conquêtes, mais les intermèdes furent nombreux : aucune femme ne savait résister aux yeux noirs, plus noirs encore de leur large prunelle !

Puis le service, abrutissement, dépaysement, succès de garnison à odeur d'ail et de mauvaise parfumerie... Et maintenant c'était fini, il avait sauté cet obstacle, la vie s'ouvrait devant lui, claire et libre. Toujours il se rappela l'ardeur des glycines et leur goût de vanille dans ce matin de juillet.

Tandis que son valet de chambre mettait un peu d'ordre et une apparence de vie dans les pièces inhabitées depuis longtemps (car, à la mort de sa grand'mère, Albert avait hérité de cet hôtel où il comptait donner des « fêtes »), le jeune Salvage, rasé, baigné, très bien relié dans un vêtement délicieusement gris, regardait les lettres arrivées dans la dernière huitaine et qu'il avait dit de ne pas « faire suivre ».

Des notes, d'abord, beaucoup de notes ; il dépensait en effet largement ses cent mille livres de rentes qui lui venaient de sa mère et de sa grand'mère. Son père, le fameux musicien Jean Salvage, mort en pleine gloire à trente-cinq ans, n'avait que du génie, mais ce génie, aidé des mêmes yeux noirs si grands qu'il devait léguer à son fils, avait conquis jadis

Mlle de Luzy, fille de la comtesse de Luzy, ancienne dame d'honneur au Château.

Rêveur devant ces notes, qui étaient une projection de sa fortune, Albert songeait à sa mère qu'il n'avait pas connue — il avait deux ans à sa mort! — et dont un portrait de Ricard lui disait la grâce maladive, à son père toujours si triste, inconsolable d'avoir perdu sa chère Auriane, emporté par une fièvre, en plein travail, pendant un séjour à Rome. Mais il y songeait sans grande douleur, avec plutôt une douceur mélancolique.

Quant à sa grand'mère, qui l'aimait comme on aime un joli chien, et beaucoup plus préoccupée de ses toilettes toutes jeunettes et de ses chapeaux fleuris, sa disparition n'avait laissé à Albert qu'une grande tendresse devant le somptueux héritage.

— Allons, pensa-t-il, en déblayant ces souvenirs et en classant les notes, il faut vivre, après tout!

... Une lettre encore, qu'il déchira vite : un *tapage* de camarade. Il y était habitué et cotait toujours la chose à un louis quand on lui en demandait trois, à dix quand on lui en demandait vingt, pas par avarice, mais parce que cet inutile était un malin et savait que, dans le *tapage* urgent, le *tapeur* fait toujours la part de l'aléa et du *boni!*

Une autre lettre attira son regard, énorme enveloppe, large écriture. C'était un ancien ami de son père, lord Archibald Glenlyon Stetson, qui lui écrivait de sa terre de Broadmore, tout près de Londres, pour lui demander de venir passer quelque temps chez eux, son service fini : « Guanhamara, disait en terminant l'aimable Anglais, sera heureuse de revoir son petit ami Albert. »

Et Salvage se rappelait la ravissante femme à l'étrange prénom, beaucoup plus jeune que son mari, entrevue jadis plusieurs fois chez Mme de Luzy, un goûter pris avec elle et surtout une senteur de rose qui la suivait partout.

Leur domaine de Broadmore était célèbre. Lord Archibald était un de ces puissants propriétaires terriens comme il y en a là-bas, proverbialement riche, très influent à la Chambre des Lords, deux fois ministre déjà : Albert Salvage se dit que, pour reprendre pied dans la vie, pour se décrasser de Valence

et de ses blandices, un mois d'Angleterre dans ces conditions serait le rêve, et il résolut d'accepter...

II

... — Quelle belle cravate vous avez aujourd'hui, Albert.

C'était dans un grand salon tout fleuri de lys tigrés et d'œillets saumonnés, arrangé dans ce goût confortable, mêlant l'exotisme à la cabine de yacht, que nous croyons imiter en laquant de vert d'eau des meubles en palissandre.

Lady Archibald s'exerçait à parler français, et causait après le déjeuner avec celui qu'elle appelait tantôt son *fascinating boy*, tantôt son « Prince des Cravates ». Pas grande, déjà un peu envahie d'embonpoint, Guanhamara restait tout de même délicieuse et vraiment « la Fée », ainsi que l'appelait son petit cercle d'intimes. Des yeux verts, hésitants, très myopes et comme fatigués par les cils trop longs, des yeux gais et bons, un teint prodigieusement rose, des cheveux d'un or changeant, une eurythmie de tous les mouvements, une manière de s'habiller très personnelle, rare chez les Anglaises, faisaient de cette femme un délicat objet d'art. Elle avait un mauvais goût très plaisant, indéfinissable, et, en elle, une fantaisie, tout un côté de nature imprévu et baroque, des décisions intempestives, des impossibilités brusques, la haine des sports et une touchante vanité d'enfant : on la sentait heureuse de vivre, heureuse d'être riche et célèbre, heureuse d'être adulée, et cela donnait à ses trente-huit ans une clarté de la vingtième année.

Albert, suivant son habitude, s'était dès le premier jour laissé admirer par elle, d'une admiration de petite fille pour un joujou nouveau, d'une admiration qui ne donnait à Albert aucun espoir, car elle s'étalait partout, à table, devant le mari, devant les domestiques, en termes amusants, inépuisables. Depuis près de deux semaines, il était un Chérubin exaspéré de se voir si peu pris au sérieux, flatté tout de même des attentions de sa fantasque Marraine, dont les pieds habillés de drap d'argent avaient des trépignements d'enfant gâtée.

Cette heure de « Berlitz » capricieuse qu'elle lui imposait chaque jour était assez sinistre, car le français de Guanhamara était affreux, traînant, hésitant : elle rappelait à Albert, à ces moments-là, une ancienne gouvernante à lui, un peu bègue.

Et puis, il était si fier de son anglais, la seule chose qu'il eût jamais bien sue! Ce n'était vraiment pas la peine!

Alors, ce jour-là, il se sentait de mauvaise humeur et ne répondit pas plus au compliment sur la « jolie cravate » qu'aux autres agaceries de la jeune femme. Par habitude, il se contempla dans la glace (malgré les moqueries de Guanhamara, il ne pouvait se corriger de cette manie) et il se trouva si beau qu'il fit un sourire aimable : l'Anglaise le prit pour elle, et cela ranima un peu la conversation.

— Regardez, Albert, ce tapis vert, ici, c'est pour, comment dites-vous? allonger le gazon de la terrasse.

— Prolonger, rectifia Albert d'un ton docte de pion ; et une fois de plus il regarda l'effet bizarre et plaisant de cette prairie factice en haute laine continuant la grande « française » qui s'étendait là-bas dans la brume chaude d'août, égayée de cailloutis rouges et bleus, ennoblie de deux statues blanches, bordée de géraniums que dominaient des cyprès italiens.

— Amusant, déclara-t-il dans une bouffée de cigarette dont l'odeur sucrée se mariait bien avec la rose de Guanhamara, le goût épicé des lys et des œillets et aussi cette vague senteur de brume qui flotte un peu partout dans la campagne anglaise.

Au fond, Salvage était furieux. C'était la première fois qu'une femme, seule avec lui, parlait ainsi de choses indifférentes après quinze jours de vie commune. D'abord, il avait cru que cela tenait à la myopie, alors il s'était approché tout près d'elle, mais sa fragrance de rose blanche mettait entre Guanhamara et les humains une barrière infranchissable. Puis il avait cru « que c'était la faute de l'Angleterre » et il finissait par se représenter toutes les Anglaises comme des êtres à part, incapables d'une faute, d'un oubli de leurs devoirs, humaines seulement jusqu'aux épaules, artificielles à partir de là, rembourrées de son et cousues dans une toile comme de grandes poupées.

Tout de même, c'était idiot, et il en avait assez. Il n'était pas amoureux d'elle — il s'aimait trop lui-même pour pouvoir être amoureux! — seulement, quel ridicule de penser que tout le monde prendrait cet hiver un air malin pour lui parler de Guanhamara, alors qu'en réalité il aurait passé son temps auprès d'elle à s'initier aux peintres préraphaélites, à entendre réciter des vers de Swinburne et même à en ap-

prendre par cœur, trop heureux quand il ne devait pas déclamer du Musset, dont raffolait lady Archibald!

Brusquement, il s'écria en anglais : « Je suis vraiment trop triste aujourd'hui pour regarder autour de moi, » et il lui prit la main, une jolie main très soignée, un peu courte. Il osait ce geste pour la première fois, car elle avait quelque chose d'à la fois irréel et « bon camarade » qui la rendait intangible. Et puis, Albert était tellement habitué à ce qu'on lui prît sa main, à lui, en premier !

Guanhamara se dégagea et se leva, toute rose dans sa robe blanche qu'elle appelait son « peplum » et qui la drapait de lumière.

— Tenez, lui dit-elle, pour distraire le Prince Cravate, je vais lui montrer ma chambre; vous verrez, c'est très joli, elle est copiée sur Trianon. Archibald ne trouverait pas cela très « proper », mais il chasse avec son neveu Ulysses. (Ce neveu Ulysses était un gamin sans âge, efflanqué, une raquette faite homme, silencieux et roux.)

— Allons, bon, pensa Albert, elle va me montrer de fausses gouaches du dix-huitième et ses fameuses tapisseries des *Gobélins*, comme elle dit; vraiment je n'ai plus l'âge!

Il montait l'escalier, marche à marche, comme un enfant à qui l'on fait visiter la maison pour l'amuser, toujours si préoccupé de lui-même qu'il mettait les deux pieds sur la traîne en crêpe de Chine qui fit entendre un craquement inquiétant.

La chambre de Guanhamara était une vaste pièce éclairée de trois fenêtres donnant sur le parc, encombrée de merveilleuses raretés et de futilités laides et chères, ouvrant par une baie sur une salle de toilette dallée de bleu, tendue de bleu, toute brillante de flacons d'argent et de boîtes de cristal, un miroitant royaume de coquetterie.

Guanhamara, amusée de l'air d'Albert, lui ouvrait une quantité de petits écrins, lui montrait des cosmétiques, jouait avec lui comme avec un gosse, lui mit de force du rouge aux joues avec le bout de son doigt, et brandissait un crayon pour lui allonger les yeux, dans un rire clair. Elle l'inonda de parfums variés, puis, toujours riant, tira vers elle un panneau de glace au tain bleu, lui aussi :

— Voyez comme c'est joli, n'est-ce pas?

C'était son linge, une avalanche de gazes, de dentelles ara-

chinéennes, de batistes et de guipures, retenues par des faveurs, étagées, rangées, embaumées. Et intéressée elle aussi par ce qu'elle connaissait si bien, mais qui était pour elle encore une forme de sa beauté et de sa grâce, elle s'approcha... son corps tiède frôla celui d'Albert affolé qui cria « tant pis », la prit dans ses bras et la porta jusqu'à la chambre, comme si elle eût été une de celles de Valence...

Sa chair blanche et gourmande d'Anglaise sentait l'essence de rose et le géranium...

— Tu comprends bien, disait-elle après en français, dans ce tutoiement que les étrangères aiment tant parce qu'elles ne l'ont pas, je t'avais aimé quand tu *as* arrivé, *mais je ne pouvais pourtant pas faire la première!*

Albert, encore étonné et triomphant, s'occupait à présent à décoiffer Guanhamara, à enrouler autour de ses doigts les longs cheveux d'or de lady Archibald...

... Elle fut divine, cette dernière quinzaine de Broadmore, et révéla à Albert les joies de l'adultère à domicile. Leur amour était bizarre, et fait d'une grande vanité réciproque. Chacun d'eux s'admirait par-dessus tout et donnait d'abord à l'autre un regard *comparatif*, vite satisfait de trouver son partenaire digne de lui... C'était comme un double narcissisme sentimental et sensuel, ou plutôt je ne sais quel culte offert à la Beauté.

Lord Archibald, conforme et classique, avait pris « son jeune ami » en réelle affection, le gâtait beaucoup, lui expliquait la politique anglaise, le menait voir les chevaux, les fermes, avec cette amabilité spéciale qui semble nous offrir les choses, dans la parfaite certitude qu'on ne les acceptera pas.

La fantasque Guanhamara trouvait de faciles prétextes pour rester ou sortir, à sa fantaisie, suivant ce que faisait Albert, et ses clairs yeux de myope cachaient le perpétuel mensonge derrière un monocle dont elle se servait avec maladresse.

Que de promenades ils firent tous les deux, du moins ce que lady Archibald appelait des promenades, toujours dans le parc : la marche prolongée la fatiguait, la voiture la tuait, quant aux autos elle voulait ignorer leur existence. Alors, on donnait à manger aux cygnes blancs et noirs, le long de l'étang qui mettait une limite au jardin de fleurs ; on allait jusqu'au bois de pin dont Albert aimait les épines glissantes

sur le sol mou ; mais leur endroit favori était la longue serre aux vitres embuées où les lys de toutes sortes et les larges œillets uniflores, lisses, charnus, et soutenus par leur petite collerette de papier blanc, répandaient une odeur *assourdissante*, disait Guanhamara, qui trouvait parfois en français un esprit cocasse, fait à la fois de paradoxe et de confusion.

Ils ne se disaient pas grand'chose ; lui, très fier surtout de cette élégante maîtresse ; elle, frivole et souriante, abritée derrière le double mystère de sa myopie et de son âme étrangère.

Du samedi au lundi, des invités venaient, qu'Albert confondait, car ils se ressemblaient tous ; des jeunes gens glabres, au type uniforme, dépaysés dans un salon comme des chevaux de course dans un musée, toujours une pointe de sueur aux tempes, à cause d'un récent match de tennis ; des vieillards couperosés et corrects, des jeunes femmes long-jambées au nez un peu court, vêtues de toutes les gammes du blanc et de respectables ladies aux intonations dégoûtées. Il y avait là deux jours affreux à passer, de jeux variés, de goûters abondants où l'on mangeait trop par désœuvrement, de paroles inévitables et vagues. Salvage connut là une partie de la « Société », car le séjour à Broadmore était fort recherché. Il aurait pu passer deux ans de suite en villégiatures diverses, chacun invitant le jeune Français, porteur d'un nom célèbre, avec cette hospitalité envahissante dont abusent les Anglais.

... Hélas ! il fallut partir, malgré que l'aimable insistance de lord Archibald eût prolongé d'une semaine le séjour d'Albert : celui-ci, troublé, regrettait de quitter cet ensemble de sensations ; Guanhamara, émue, avait complètement oublié son français, et, dans la serre où ils se dirent adieu (après un adieu plus substantiel, la veille, dans ce que lady Archibald appelait son *studio* et qui était un salon rond où couraient des divans de soie verte et dont Burne-Jones avait peint les murs), elle lui donna un œillet qui gênait Albert malgré son chagrin, car c'était comme un chou rose à sa boutonnière.

En voiture, sur la route de la gare, le mari lui serrait les mains, le félicitait sur sa belle mine, ravivée par l'air de Broadmore, lui fit jurer de revenir l'an prochain, dans leur palais de Piccadilly, pour la « season »...

III

A Paris, tout l'hiver, tout le printemps suivant, aux dîners, aux soirées, aux fêtes de toutes sortes, les Archibald Glenlyon Stetson furent le leit-motiv des conversations d'Albert. Leur nom illustre, leur fortune faisaient d'eux des célébrités mondiales et cette amitié donna un grand essor à la carrière élégante du jeune « beau ».

Les douairières disaient : « Le petit Salvage est très bien chez les Stetson », et les diplomates enviaient ce garçon qui vivait dans l'intimité d'un des conseillers de la Reine. Les cinq semaines passées à Broadmore s'étaient répandues sur toute son existence comme un exquis vernis : on ne savait plus bien s'il n'y avait pas toujours vécu, on ignorait si lady Archibald était sa maîtresse ou non ; sa raison d'être devenait ce ménage lointain, mais toujours présent.

Chacun a ainsi dans sa vie un ami ou une amie dont il se pare, qui orne son prestige mondain. C'est si vrai que même les Princes, les « Royalties » les plus inaccessibles, réservent toujours dans leur arbre orgueilleux une branche « purée », comme on dit, pour que les moins favorisés puissent cependant y cueillir la pomme fallacieuse du snobisme...

D'ailleurs, à ce point de vue, Albert faisait son chemin. Il émondait autour de lui ses relations les moins brillantes, ne gardait que l'entourage maternel et reniait les camarades d'art et les confrères de son père. Sa phrase favorite était, dès qu'on lui parlait de quelqu'un : « S'ils croient que je fourrerai jamais les pieds chez eux ! » Et pour cet assemblage de suiveurs et de sots qu'on appelle « le Monde », il comprenait que le mépris a du prestige, car c'est une négation : toute affirmation de talent ou de personnalité effare un peu, dérange la belle ordonnance d'oisiveté. Lorsque quelque ancien ami de son père lui demandait, suivant l'habitude des gens d'un certain âge, « ce qu'il faisait », Albert répondait : — « Rien ! » sur un air de défensive, furieux qu'on pût croire qu'un homme si bien chaussé ait eu jamais l'idée de faire quelque chose. Un nuage triste passait alors dans l'œil de ces indiscrets interrogateurs, qui songeaient au nom si glorieux du père, à ce nom que le fils utilisait pour devenir un incapable.

Il eut quelques amis très « gratin » qui l'appelaient « Albert »

et qu'il appelait « Antoine » ou « Philibert » avec joie, mais qui lui faisaient sentir volontiers que son père avait été musicien ! Quelquefois, sortant du théâtre, ils entraient prendre quelque chose dans un restaurant et il avait toujours la même impression agacée devant ces amis d'enfance qui se tutoyaient, affectaient entre eux une familiarité de régiment, tandis que lui restait un peu à part, éloigné par ce « vous » qui en ferait toujours, malgré tout, un étranger, parce que, au lieu de s'appeler La Tour-Hangard ou Vagueville, il portait le nom magnifique d'un roturier de génie ! Néanmoins, « Antoine » ou « Philibert » avaient rarement « de la monnaie » et c'était Albert qui payait le souper.

Cependant, quelques cousines de sa mère, qui s'étaient détournées complètement des Salvage et avaient si longtemps traité Mme de Luzy de « vieille folle » pour avoir marié sa fille à un homme « qui portait, ma chère, des cheveux jusqu'aux épaules ! » commençaient à s'intéresser à ce garçon qui revenait enfin à ses vraies origines !

Au mois de juin, Albert reçut une lettre confuse de sa belle amie, de la merveilleuse lady Archibald, dont il parlait beaucoup, mais à qui il pensait moins. Lord Archibald était envoyé en mission extraordinaire dans la Haute Egypte. Ils partaient d'abord pour Constantinople, gagneraient le Caire en septembre, où Guanhamara attendrait son mari jusqu'au printemps suivant. Elle engageait vivement Salvage à venir l'y rejoindre, s'excusait de ce contre-temps, espérait que son *fascinating boy* ne lui en voudrait pas, regrettait beaucoup ce bel été perdu, et terminait en citant deux vers de Rossetti, où il était question de baisers : c'était rester femme tout en demeurant « Fée ».

Emporté par la vie mondaine qu'il s'était créée, soumis à ces chaînes brillantes qu'il s'était forgées lui-même, Albert n'eut pas une minute l'idée qu'il pourrait aller à Constantinople ou au Caire. La marquise de Graal, chez qui il devait jouer une comédie en septembre, la duchesse de Beauvais-Canaples, qui l'avait prié pour octobre, les chasses des Prémercy à la fin de l'automne, autant d'entraves précieuses.

Alors, avant de gagner Dinard, il s'attarda, flâna, vérifia les clichés faux et connus du Paris délicieux et mort de la fin de juillet, put promener en liberté sans crainte de scandaliser le « Fau-

bourg » une charmante petite qu'il avait dénichée un soir au « Chien-Crevé », tout en haut de Montmartre, et qui s'était prise de folie pour lui!...

Lorsqu'on ne fait rien (tout au contraire de l'idée généralement reçue), le temps passe avec une rapidité démoniaque, et la fin de l'année arriva de nouveau sans qu'Albert pût savoir comment.

Les Glenlyon Stetson, malgré les projets de lady Archibald, revinrent du Caire directement par Marseille sans s'arrêter du tout à Paris, appelés par les élections et les travaux du Parlement. Albert écrivait assez souvent à sa « Fée »: c'était un feu radieux qu'il ne voulait pas laisser éteindre.

Il alla au printemps à Cannes, et retrouva, en plus des gens de Paris, pas mal de personnes du « Samedi au Lundi » de Broadmore; il fut choyé et fêté, car, décidément, il « prenait » bien...

Un clair matin de juin tout ensoleillé trouva Albert Salvage toujours beau, mais avec une jeune moustache, en train de boucler ses malles pour Broadmore *viâ Calais*. — « Dieppe, c'est le chemin des gouvernantes renvoyées », lui avait écrit Guanhamara dans une de ses dernières lettres, fantasques comme elle, irrégulières, mêlées d'argot, de poésie et parfois d'italien, car Venise lui tenait au cœur!

Albert avait souri, en lisant cette phrase qui répondait à son projet de venir par le train de nuit. C'est qu'aussi il devenait économe, constatait que cent mille francs à dépenser par an, quand on a un hôtel en « Terre Sainte », un hôtel où l'on donne souvent des dîners et parfois des fêtes, quand on a quatre chevaux et sans cesse de nouvelles automobiles, et beaucoup d'autres choses, que l'on vit à une époque où les femmes ont des « trotteurs » du matin de quarante louis et des chapeaux de trois cents francs et qu'on fait tous les soirs des différences énormes au « Grand Club », il constatait que cent mille francs de rente, c'est moins qu'on ne croirait, puisqu'il ne lui en restait plus tout à fait soixante-dix mille.

Toujours fort élégant, mais moins de cravates, moins de bottines, moins de ces mille riens que le fournisseur déclare, avec un air serein, « mettre sur la note ».

— D'ailleurs, disait-il à son ami le petit Sanzéat, pour qui Albert représentait le chic suprême, et qu'il avait gardé

comme dernière épave de son enfance, tout cela a plutôt mauvais genre, ce n'est pas anglais du tout; ils n'ont que des cravates noires et jamais de bottines de fantaisie.

Et le petit Sanzéat était heureux d'être élégant à si bon compte, car il était second clerc d'avoué et avait un budget d'élégance assez vague...

Sur le bateau, pour oublier un peu le mal de mer commençant, Albert songeait à Guanhamara et se reprochait de l'avoir trop souvent oubliée depuis qu'il l'avait quittée, car, vraiment, le nom de la belle Anglaise lui avait été prodigieusement utile.

— Deux ans, déjà! J'ai peut-être été ingrat envers elle, se disait-il, car elle m'aime, et de l'avoir connue cela a un peu transformé ma vie... Mais ce n'est vraiment pas ma faute si je ne lui ai pas été fidèle, comme on dit bêtement : elle-même ne l'aurait pas voulu !

Elle est ma maîtresse d'été et puisqu'elle m'a dit que je suis son premier amant — et ce doit être vrai, car, la pauvre..., enfin !... Je suis, moi, ses vacances; seulement elle doit être comme un collégien qui a passé ses vacances précédentes dans une boîte à bachot : elle doit se sentir avide de récréation !

Le soleil dansait sur les petites lames courtes, fusait sur les falaises crayeuses de Douvres.

IV

Le lendemain, après un bon dîner à Londres, au Savoy, et mille aventures nocturnes, Albert débarquait à Broadmore, trouvait Ulysses à la gare, encore grandi, effrayant, l'air d'un César désarticulé, avec son profil qu'on pouvait croire d'abord régulier, et qui ne l'était pas du tout !

Salvage sauta de voiture comme un héros de roman, subitement enchanté de revoir la délicieuse lady Archibald, tout son luxe si différent du nôtre, le château parfumé de fleurs, ce cadre si complet pour une élégante aventure sentimentale...

Il recula presque, effaré : une grosse dame l'attendait sur le perron, en « peplum » blanc, les yeux bouffis, le nez diminué par les joues envahissantes, toujours dans son halo de rose d'Atkinson : c'était Guanhamara ! Pécopin retrouvant Bauldour centenaire n'eut pas une plus grande désillusion ; mais il se contint, eut la force de sourire, baisa respectueusement les

mains de sa folle amie et demanda des nouvelles de lord Archibald.

— Il est allé au Comté pour des *circonférences* (elle voulait dire « discours »). Je devais aller avec, mais la tête est, en ce moment, terrible, répondit-elle en indiquant du doigt un point névralgique.

Le pauvre Pécopin frémit: c'était sans doute une invention pour avoir tout à elle son « Prince Cravate » !

La fatuité d'Albert se trompait. Dès qu'ils furent seuls, il constata qu'elle avait parfaitement l'air d'avoir oublié leur tendre complicité... Il retrouvait toutes ces allées qu'il connaissait si bien, les mêmes fleurs aux mêmes places, les mêmes statues et leurs mouvements figés ; il pensait à ce mystérieux dicton espagnol : « Il ne faut jamais effacer ses pas ! »...

Tandis qu'en causant ils se dirigeaient vers leurs vieux amis les cygnes, Guanhamara s'efforçait à rire, à se montrer toujours amusante, parlant beaucoup, comme si elle avait voulu éviter entre eux deux le silence plus encore que certaines paroles, les paroles qu'elle se répétait souvent, à en juger par le pli soucieux entre les sourcils : « Combien je suis changée! »

— Vous savez, Albert, disait-elle tout en fauchant des herbes du bout de son ombrelle, j'ai pris des leçons de chant avec une élève de M. Tosti. C'est très à *le* mode, en ce moment, et je veux toujours être à *le* mode, quand je n'ai pas eu chance pour devancer !

Dans l'embarras de ne savoir comment l'appeler, il se décida pour « ma Fée », qui était un moyen terme assez comique quand, au grand soleil d'avant déjeuner, on voyait la pauvre fée à qui le triste lapin, légendaire et plus fort qu'elle, avait donné un coup de sa baguette magique ! Evidemment, elle restait charmante, originale, le cheveu de plus en plus doré, mais chaque fibre de sa chair était relâchée, distendue, prête pour les vilaines rides. Et puis, ses yeux, ses pauvres yeux...

On eût dit que d'avoir trompé — si peu ! — lord Archibald avait fait jouer en elle on ne savait quel mystérieux déclic de vieillesse, avait abîmé, par des sentiments et des actes réels, cette beauté que l'artificiel d'une vie toute frivole avait si bien gardée jusque-là.

En rentrant, elle semblait lasse, comme si le grand effort

fait pour paraître encore jeune l'avait excédée à jamais.

A déjeuner, une nouvelle surprise attendait Albert. Il voyait venir une grande jeune fille, aux jupes encore écourtées, que Guanhamara lui présenta comme sa fille. Et, devant ses yeux effarés :

— Ah! oui, c'est vrai, il y a deux ans vous n'avez pas vu Violette, elle était encore dans le nursery. Vous savez, ici, nous sommes très stricts pour l'éducation des filles. Jusqu'à dix-sept ans, personne ne les voit.

Elle eût pu ajouter : « Et personne n'en parle! »

La mère disait dix-sept ans, la jupe quinze, les cheveux mal rattachés sur le dos, treize, mais le corps et le visage criaient leurs dix-huit ans, au tissu ferme et serré, au splendide éclat : Violette était un merveilleux printemps! Seulement, comme Gaspard Hauser et les autres enfants-martyrs dont on nous conte les longues années d'internement, elle avait un côté de jeune animal échappé et d'ignorance des usages absolument étonnant. Avec un rire stupide et bruyant, elle lançait des boulettes de mie de pain, par-dessus la table, à son cousin Ulysses, abruti dans l'absorption d'un « pie »; puis elle reprenait sans raison un air grave où se confondaient le galbe des femmes de Botticelli, qu'avait eu la mère, et l'air intelligent et plus profond du père.

Guanhamara, très sérieuse devant sa fille, parlait de la température, de son séjour au Caire, avec une pondération tout inusitée. C'était un nouveau Broadmore, très changé, à quoi Albert ne s'était pas préparé, et malgré sa légèreté habituelle les heures chaudes de l'après-midi pesèrent longuement sur sa déconvenue, tandis qu'en pyjama, accablé par la journée trop lourde, il écrivait à la marquise de Graal une lettre enthousiaste sur son arrivée en Angleterre.

Tous les jours, il jouait au tennis, au crocket (mystérieusement redevenu élégant depuis que les arceaux en sont carrés?), au golf, à tous ces jeux arides, entre Violette, bondissante comme un chat sauvage, et Ulysses éternellement silencieux, qui considérait le jeu comme le plus important des travaux.

Rarement il sortait avec Guanhamara, qui passait maintenant des heures entières chez elle. A certains jours, elle descendait seulement pour les repas, prétextant des migraines,

des malaises, n'osant avouer le vide de son existence et l'ennui de ses journées à présent que tous les soins qu'elle prenait pour sa beauté étaient comme un inutile travail de Danaïde! Une fois, elle dit à Albert : — « Comme vous êtes jeune! » et avec de la jalousie dans les yeux, elle contempla sans parler le charmant visage de son ancien amant.

Quelque temps après, alors qu'avant le dîner elle venait de lire à Albert une lettre de lord Archibald, où il lui racontait ses succès oratoires dans le Hampshire et une visite à Windsor, où la Reine l'avait merveilleusement bien accueilli, ils traversèrent le hall d'honneur où Albert admirait une fois de plus un magnifique portrait de Guanhamara par Watts, en une étrange robe de nuit, peint six ou sept ans auparavant et qui semblait l'image de quelque Psyché britannique.

Guanhamara voulut montrer à Albert cette robe qu'elle avait toujours gardée. Il fallut faire venir Annie, la « housekeeper », vieille femme qu'Albert avait vue souvent, active et hypocrite, véritable maîtresse de la maison, dirigeant tout et commandant aux autres domestiques. On monta jusqu'à la chambre à robes où les armoires de pitchpin s'alignaient sans fin.

De son petit suaire blanc, la vieille Annie sortait l'étrange et splendide toilette, à peine défraîchie, toute faite de paillettes qui passaient du clair-de-lune au noir par tous les bleus du ciel et de la mer.

— On dirait le voile de Tanit! s'écria Albert en extase devant l'art inouï du léger vêtement, et, sans réfléchir, il dit en français : — Oh! ma Fée, dînez ce soir avec!

Dans le crépuscule, Guanhamara était presque celle de naguère, et, vive comme alors, battant des mains, joyeuse :

— Chic, chic, ça c'est une idée, vrai ! — et elle se sauva, suivie d'Annie.

Albert rêveur regardait par la fenêtre le soleil décliner, embraser un moment les grands pins, disparaître...

Comme il s'en allait, il croisa dans l'escalier la vieille « housekeeper » portant la robe sur son bras, et lui disant avec un air narquois et respectueux :

— Sa Grâce n'a pas pu mettre la robe!

Ce soir-là, Guanhamara descendit très en retard pour dîner, les yeux rouges, mal coiffée, habillée d'une vilaine robe mauve

qu'Albert n'aimait pas. On sentait le désarroi et l'abandon de la femme qui a vu que tout est fini...

Lorsque Violette fut remontée, tandis qu'Ulysses restait tout seul à boire consciencieusement son « claret », lady Archibald prit la main d'Albert dans sa petite main despotique :

— Mon ami, j'ai eu ce soir la plus grande tristesse de ma vie.

Puis, elle lui parla comme elle n'avait jamais fait, lui raconta son existence, avoua qu'elle était la fille d'humbles commerçants, qu'elle s'appelait Mary tout simplement, que lord Archibald l'avait connue et épousée pendant un séjour en Ecosse, que la Reine à cause de son origine médiocre n'avait jamais voulu la voir dans l'intimité. Enfin, toutes les tristesses, toutes les rancœurs, l'envers de cette vie futile, tout ce que la maîtresse lui avait caché, la femme vieillissant le lui dit avec une confiance et un abandon qu'Albert n'aurait jamais cru possibles chez elle. Puis, pour finir :

— Voyez-vous, quelle intimité il y a entre nous maintenant ! Comme ce serait bien, si vous étiez mon fils !

Cette phrase à la Warens, qui, l'autre année, eût horripilé Salvage, fut pour lui un éclair : Violette ! Il n'y avait pas encore pensé ; fallait-il qu'il fût bête !

Et quand il monta se coucher, son jeune visage semblait éclairé d'une lueur intérieure, comme ces veilleuses d'albâtre dans les chambres de malades...

V

Pendant trois semaines, jusqu'à son départ, Albert fut le bon jeune homme, très « château », très bien élevé, sans fantaisies, bien plus disciple de Tennyson que de Swinburne ! Guanhamara, toute transformée depuis la fameuse soirée, avait envoyé tous les « peplums » de nuances variées rejoindre la robe du portrait, s'habillait très correctement, sortait en voiture — ô folie ! — et faisait même des visites dans le voisinage. Elle emmenait souvent Albert avec elle, trouvant Violette encore trop jeune, le présentait partout comme « leur cher ami M. Salvage, fils du grand musicien » et le stupéfiait par ses conversations, son intérêt pour toutes les affaires sérieuses et sa politesse avec les plus ennuyeuses femmes.

On voyait qu'elle voulait à présent être une autre, que « la

Fée » était morte et que lady Archibald Glenlyon Stetson faisait son entrée dans le monde. Et, un jour qu'ils venaient de passer une mortelle demi-heure chez une prodigieuse vieille dame qui, tout en tricotant, répétait en sourde pour le jeune Français — « *I like Normandy* », comme Albert s'étonnait de tous les « frais » de Guanhamara, l'ex-Fée lui dit :

— Voyez-vous, c'est la meilleure amie de la Reine. Si elle le veut, je serai invitée l'an prochain à Windsor avec « Archi ».

Puis longuement, tandis que la calèche rapide traversait des landes de bruyères, des terrains sableux et roses, Guanhamara lui disait ses projets, son ambition, et que maintenant elle voulait devenir une femme politique, aider la carrière de son mari, prouver qu'elle aussi était intelligente. Albert approuva fort et pensa à la précieuse belle-mère qu'il aurait là, se vit dans une « gloire » occupant un poste diplomatique en Angleterre, qui sait? peut-être un jour ambassadeur, et, en bon fils, il lui sourit tendrement.

Avec Violette, il fut simple et gai, quitta son air guindé de « beau » fragile, montra sa force au tennis, qui était jolie quand il le voulait, exagéra son amour pour les sports et sut amuser la jeune fille : il aurait joué à la poupée s'il eût fallu. Parfois l'enfantillage de cette petite l'effrayait un peu, mais il se mettait vite au diapason.

Ce mariage, auquel il ne pensait pas la semaine d'avant, était devenu pour lui le but de son existence et le couronnement vaniteux de sa carrière mondaine.

Les quelques jours qu'il passa avec lord Archibald enfin revenu, Albert les remplit de conversations graves et de projets d'avenir, il expliquait tout le bien qu'on pouvait faire en France dans les campagnes, son projet d'acheter la terre des Eaux-Mortes, près d'Etampes, que sa grand'mère avait possédée autrefois. Enfin, il se composa si bien un personnage improvisé, mais excellent, que le vieux lord, sur le quai de la gare, accompagné de Guanhamara grave et précise, lui disait devant le train qui allait l'emmener :

— Mon enfant, je suis fier de vous; vous êtes bien le fils de votre illustre père.

— C'est égal, songeait-il, tandis que la campagne filait autour de lui, c'est un peu prompt, mais, après tout, mieux vaut

toujours être le premier. Personne n'y pense encore, à cette enfant. L'an prochain, après le premier bal de Cour, ce sera trop tard. Sa fortune, la situation du père en feront une de ces victimes muettes qui me rappellent toujours les engins pour prendre les mouches : ce sera une nuée autour d'elle !

Quoi, ce sera parfait, ce mariage ! Son nom ? Mais le mien ? Ils n'ont pas en Angleterre la morgue stupide de notre aristocratie et pour eux la gloire est la même qui vient des champs de bataille ou des planches du théâtre. D'ailleurs, je l'aime, cette petite; elle a une jeunesse, un entrain ; quelles jolies réceptions nous donnerons rue de Grenelle ! Il y a bien Guanhamara, mais, au fait, c'était une autre Guanhamara, une Guanhamara disparue : maintenant, c'est Mary; elle-même m'a encouragé; elle a oublié le passé, renié la Fée au blanc « peplum » et ses extravagances et dans les derniers jours elle avait avec moi des prévenances maternelles. Dire qu'avant la fin de l'année je serai fiancé !

On entrait en gare avec de brusques secousses. Cela tirait Albert de son rêve où se mêlait une perversité qui ne déplaisait pas trop au jeune Salvage, car il était à cet âge où l'on aime à découvrir en soi quelques gouttes du sang compliqué de Valmont.

...Quelle joie de retrouver sa maison, ses vieux domestiques, de ne plus jouer la comédie du bon jeune homme zélé après avoir joué celle du paradoxal esthète, d'être lui-même enfin !

Tout en parcourant l'antique hôtel, où des appartements restaient vides et sans emploi, il résolut de le transformer, de le moderniser en vue de son prochain mariage. Avant de partir pour Deauville, il fit venir un architecte et décida la construction d'un grand hall central, qui prendrait toute la hauteur de la maison, tandis que des galeries courraient à chaque étage autour de cet énorme atelier qu'il comptait arranger somptueusement, peut-être un bassin au milieu, couvert de lotus roses, comme dans les serres de Kew-garden.

Au bout d'un mois, tout le monde, à Deauville, parla de ses fiançailles ; seul à l'hôtel, sans maîtresse dans le monde, sans la moindre petite actrice venue le rejoindre comme par hasard, il avait pris une certaine gravité digne qui, en plus de quelques demi-confidences à des intimes, firent beaucoup jaser. La vieille marquise de Graal qui, du fond de sa villa, faisait

la pluie et le beau temps sur cette plage, disait à qui voulait l'entendre : — « Avez-vous vu comme le petit Salvage est changé ? C'est louche, croyez-moi, c'est louche... » Et le brave Sanzéat, qui avait pu se payer un mois de vacances au même hôtel qu'Albert, se demandait déjà si un garçon d'honneur vraiment élégant devait être en habit ou en redingote.

Albert rentra de bonne heure à Paris ; sa maison était éventrée, les meubles entassés dans les pièces restées intactes, son appartement déménagé et rempli de platras. Il aimait à voir ce commencement de travaux, c'était comme la matérialisation de son espoir et de ses ambitions.

Le cinq novembre, après le déjeuner, il reçut un « petit bleu ».

« Hôtel d'York.

« Cher Albert, nous venons d'arriver à Paris, pour quelques jours. Notre départ pour le Sud a été un peu devancé par un rhume d'Archi. Venez me voir à cinq heures, puis vous dînerez avec nous et nous accompagnerez, moi et Violette, au Chatelet, voir la spendide féerie dont on parle. — Avec amitié. — Guanhamara. »

— Le Châtelet, bigre, dit Albert, pourquoi pas Robert Houdin ! Ah ! c'est vrai, ma chère petite fiancée n'est pas encore « très pédante sur le français », comme dit sa mère.

Il prit sa résolution : c'est ce soir qu'il ferait sa demande ; pourquoi tarder ? C'était presque conclu, autant boucler l'affaire. D'ailleurs, Guanhamara elle-même lui montrait par cette confiante intimité la route qu'il devait suivre.

Jusqu'à quatre heures il lut, puis il s'habilla avec grand soin, s'étonna de ce que le tain des glaces ne s'usât pas à force d'être regardé, et, plus beau que jamais, triomphant, il arriva à l'hôtel d'York.

Guanhamara, son chapeau sur la tête, un grand chapeau noir qui était tout un programme de gravité (où étaient les fantaisistes coiffures copiées sur des dessins de Walter Crane ?), achevait d'écrire une lettre. Elle se retourna, et gentiment vint à Albert. Le monocle inséparable était remplacé par un lorgnon d'or qui lui donnait un air professoral.

— Oh ! bonjour, dit-elle en lui prenant affectueusement la main. Je suis ennuyée, figurez-vous. Violette a la migraine et un peu de fièvre, nous ne pourrons aller ce soir au théâtre, mais

il faudra tout de même dîner ici. Je voudrais bien un médecin pour dire la dose de quinine. Voulez-vous me donner l'adresse du vôtre ? J'étais justement en train d'écrire à Mme de Graal pour qu'elle me renseigne, mais vous, j'aime encore mieux. »

— « Mme de Graal ! s'écria Albert, après quelques paroles banales, vous la connaissez ! » Et il évoqua avec effroi la maléficieuse douairière et ses innombrables neveux, très laids, très pauvres, nobles comme on ne l'est pas — tous à marier.

— Oui, je la connais un peu, mais Archi est ami d'enfance avec elle et il veut que je me lie davantage maintenant ; nous comptons venir tous les ans deux mois à Paris. Vous savez, ce sera amusant, il faut que je trouve un, comment appelez-vous, un pied-à-terre. Vous m'aiderez à chercher ça...

L'occasion était belle...

La voix sombrée, ému réellement, car c'était son sort qu'il décidait, la lourde porte du mariage abattue à jamais sur sa liberté, il lui dit :

— Ma Fée, ma chère amie, un pied-à-terre, pourquoi ? Vous aurez l'hôtel de la rue de Grenelle ?

— Comment cela, rue de Grenelle ? fit l'Anglaise sans comprendre. Et lui avec élan :

— Vous savez bien que j'aime votre fille, d'abord parce qu'elle est votre fille, elle vous ressemble tant, Violette ! Et puis je l'aime, si vous saviez comme je l'aime ! Du premier jour où je l'ai vue, je l'ai aimée. Et du jour, vous rappelez-vous, où vous m'avez dit que vous souhaiteriez de m'avoir pour fils, j'ai vu que ce rêve merveilleux n'était pas irréalisable. Aujourd'hui, je viens vous dire : soyez encore ma Fée, acceptez-moi comme votre enfant, je rendrai votre fille si heureuse...

— Mais, mon pauvre ami, répondit tout tranquillement Guanhamara en rajustant son nouveau pince-nez, ne vous ai-je donc jamais dit que Violette était fiancée à son cousin Ulysses depuis l'âge de dix ans ! Ulysses aura le titre, le nom, la fortune : la Reine approuve fort. Ils s'aiment beaucoup tous les deux ; d'ailleurs vous avez vu, ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre.

Albert se leva et prit son chapeau. Un moment il resta en face d'elle sans trouver un mot, son orgueil ulcéré, sa vanité effondrée, mais le cœur sec. Il la regarda : brusquement, rien que par ce court entretien, elle avait pris un air « belle-mère »

inconnu en elle jusque-là, le dos arrondi, l'œil de la dame riche veillant au grain, pleine de méfiance, ridicule... C'était sa vengeance, cette transformation, toujours il la verrait sous cet aspect...

« C'est ce qu'on appelle une gaffe », pensait le bel Albert Salvage en traversant les fondrières de son hôtel pour gagner l'ancienne loge du portier qui lui servait provisoirement de chambre.

LUCIEN ALPHONSE-DAUDET.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXVI. — Plages.

M. DELARUE. — Je viens vous faire mes adieux, cher ami.

M. DESMAISONS. — Je m'attendais à cela. Toujours à Trouville?

M. DEL. — Hélas!

M. DESM. — Qui vous commande?

M. DEL. — L'habitude.

M. DESM. — Avez-vous l'intention de vous ennuyer beaucoup?

M. DEL. — Beaucoup, comme tous les ans, mais d'un ennui salutaire.

M. DESM. — L'ennui n'est jamais salutaire. Il déprime.

M. DEL. — Il repose.

M. DESM. — Tout le monde dit cela. Je ne le crois pas.

M. DEL. — L'ennui à Paris est terrible; mais l'ennui est charmant, les pieds dans le sable.

M. DESM. — Avouez que vous n'aimez pas la mer.

M. DEL. — C'est bien pour cela que je vais à Trouville. Là, au moins, on lui tourne le dos, ou bien l'on se tapit derrière un épais rideau. Ne faut-il pas se garantir contre le soleil et le vent? Ah! les bonnes après-midi sous la tente. On se croirait au désert. Mais il y a des spectacles : les femmes montrent leurs jambes et les enfants, leurs fesses, comme dans des tableaux de l'Albane. Je venais, cher ami, vous convier à ces joies.

M. DESM. — Comme tous les ans.

M. DEL. — Et, comme tous les ans, vous allez refuser.

M. DESM. — Pourquoi pas? Je désire rarement revoir ce que je connais. Quand je me mets à sortir, c'est en vagabond. J'irais vers des sites nouveaux.

M. DEL. — Y en a-t-il?

M. DESM. — En réalité, non. En imagination, oui. C'est toujours la même chose, et pourtant ce que je n'ai pas encore vu, je l'aime pendant quelques heures. Quand mon imagination se rendort, il me semble que je suis là depuis des années, et je fuis. C'est très fatigant. Ma vraie vocation serait peut-être de ne jamais sortir de ma chambre, ainsi que l'homme rêvé par Pascal.

M. DEL. — Avez-vous toujours été ainsi?

M. DESM. — Autrefois plus que maintenant. Je sens souvent, à l'heure présente, des impatiences. J'use à les feuilleter plus de livrets de chemins de fer, que le voyageur le plus effréné, et puis je reste là. Mon tour est fait.

M. DEL. — C'est économique.

M. DESM. — C'est triste. Croyez-vous que je n'envie pas ces gens heureux qui, dans les gares, hurlent après leurs bagages? On dirait que les billets qu'ils serrent en leurs doigts vont leur ouvrir le palais des enchantements. Et pourtant leur famille les entoure et ils n'auront pas fait cinquante lieues qu'ils éprouveront la sensation de ne pas avoir bougé de place. Le vrai voyage, ce serait le changement de personnalité, avec le souvenir.

M. DEL. — Mais le voyage donne cela, un peu.

M. DESM. — Un peu, au premier contact. Mais ensuite? Et puis, il y a des personnalités si tenaces qu'elles tiennent comme une peau. C'en est une.

M. DEL. — Vous réfléchissez trop. Moi, je vais vivre trois semaines à l'état de brute et je reviendrai tout rajeuni.

M. DESM. — Vous pouvez réellement cesser de penser?

M. DEL. — Réellement.

M. DESM. — Je ne sais pas si je vous plains ou si je vous envie.

M. DEL. — Enviez plutôt, cela me sera une flatterie.

M. DESM. — J'hésite.

M. DEL. — Allons, décidez-vous.

M. DESM. — Après tout, ne pas penser, c'est dormir. Rien de rare.

M. DEL. — Cela n'est pas cela, du tout.

M. DESM. — Cependant.

M. DEL. — J'entends un état où on ne perçoit que des sensations, et où on les perçoit successives et distinctes les unes des autres. C'est l'état qu'on suppose aux animaux, et dans lequel vivent aussi, du moins je le croirais volontiers, la plupart des hommes.

M. DESM. — Un état où il n'y a plus de futur, où tout est au présent. Je l'ai éprouvé quelquefois. C'est agréable. Evidemment, si on pouvait en arriver là, on aurait trouvé une sorte de bonheur. C'est la notion du futur qui gâte la vie des hommes. Or, moins ils ont de futur devant eux, plus ils y pensent. L'insolente jeunesse, qui a une longue route à parcourir, ne regarde même pas où elle met les pieds.

M. DEL. — C'est bien cela que je vais éprouver pendant un mois. Mais je serai mieux qu'un jeune homme, je serai un enfant. Vous enviez?

M. DESM. — Pas encore.

M. DEL. — Que vous faut-il donc?

M. DESM. — Je voudrais penser, mais que cela fût agréable. Les raisonnements s'entrelaceraient avec une harmonieuse logique, s'a-

vançant d'un pas rythmé vers la conclusion favorable. Il ne serait question ni de présent ni d'avenir, mais d'un temps intermédiaire qui contiendrait ces deux termes et en abolirait la contradiction.

M. DEL. — Et voilà. Cher ami, vous vous exaltez vers la pataphysique.

M. DESM. — La pataphysique est une belle chose pour les gens qui s'ennuient.

M. DEL. — Vous vous ennuyez ?

M. DESM. — Pas précisément, mais il y a des moments où j'éprouve un peu trop fort le sentiment de la profonde inutilité de toutes choses.

M. DEL. — Nous appelons cela neurasthénie. Depuis que Molière est mort, on ne se gêne plus.

M. DESM. — Ce gros mot ne m'est pas applicable.

M. DEL. — Tant mieux, mais je crois tout de même qu'un peu de vie dans les sables vous ferait du bien. Rien n'est mauvais, pour la sensibilité, comme des mouvements de l'âme qui ne correspondent à rien. Venez à Trouville. Là, au moins, votre sentiment de l'inutilité de tout correspondra à quelque chose. Et alors, il sera reposant, étant logique. Vous raisonnerez sur cette matière avec une grande facilité et la conclusion, toujours favorable, se fera sous vos yeux. Vous n'aurez pas même la peine de la formuler. Elle coulera le long de vous, comme un ruisseau de sable. Vous fermez les doigts et vous en retenez assez pour vous satisfaire.

M. DESM. — C'est tentant.

M. DEL. — Et puis vous verrez des jambes, des forêts de jambes, pareilles à des forêts de jeunes bouleaux. C'est joli, les jambes, et on n'en voit jamais à Paris.

M. DESM. — Ah! je comprends maintenant pourquoi vous allez sur les plages !

M. DEL. —...

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Lucie Gauthey : *L'Inutile volonté*, Plon, 3.50. — Aimé Giraffigne : *La Blessure*, Sansot, 3.50. — Jules Bois : *Le Vaisseau de caresses*, Fasquelle, 3.50. — André Lichtenberger : *La Folle aventure*, Calmann-Lévy, 3.50. — Hugues Lapaire : *L'Epervier*, Calmann-Lévy, 3.50. — Philippe Lautrey : *Histoire d'une demoiselle de modes*, Calmann-Lévy, 3.50. — André Vernières : *Camille Frison, ouvrière de la couture*, Plon, 3.50. — Tristan Bernard : *Deux amateurs de femmes*, Ollendorff, 3.50 — Fernand Médine : *L'Armée qui souffre*, Albert Fontemoing, 3.50. — Ossit : *Cyrène*, Lemerre, 3.50. — Hugues Joliclerc : *L'Eve*, Lemerre, 3.50. — M. Reepmaker : *Une âme de femme*, Stock, 3.50. — Alice Pépin : *L'Enfant*, Librairie illustrée, 3.50. — Camille Mauclair : *L'Amour tragique*, Calmann-Lévy, 3.50.

L'Inutile volonté, par Lucie Gauthey. Ceci est le livre de

début d'une jeune fille de vingt ans qui raconte les débuts, dans la littérature, d'une autre fille du même âge. Je n'ai pas qualité pour vous dire si c'est sa propre histoire que nous révèle l'auteur, mais il doit, certainement, se glisser quelques pages vécues dans ce roman... un peu romanesque. Marthe Maurelle, riche héritière de la meilleure famille de province, déclare à ses parents qu'elle veut rompre avec la vie monotone des personnes bien élevées, rompre surtout avec le fiancé qu'on prétend lui imposer et publier enfin son œuvre, une œuvre destinée, selon l'humble aveu de la future femme de lettres, au meilleur avenir. Les parents, les plus doux du monde, consentent au départ de Marthe. On l'expédie chez une tante, grande mondaine, où elle prendra son logement et ses repas du soir. Sans être privée du confortable familial, elle demeurera cependant libre d'aller porter en ville la copie qui doit *la lancer* (car, en province, on dit lancer un roman, comme on dirait à Paris lâcher un ballon ou des pigeons voyageurs). Et il arrive une chose extraordinaire : le cher maître chargé de juger en dernier ressort le talent de la future femme de lettres tombe en admiration non seulement devant l'auteur, très jolie personne bien entendu, mais encore devant ses élucubrations : « Vous avez plus de génie que moi ! » disait Victor Hugo quand il voulait envoyer un poète au diable. Henry Arnaud, c'est le cher maître dernier bateau, celui qui lit la copie d'une femme inconnue, lui trouve plus de génie qu'à lui-même et n'ose pas lui prendre le menton au cours d'un dîner en tête à tête. (Je vous ai prévenu que le roman était romanesque.) Il n'envoie pas du tout Marthe Maurelle au diable, il préfère la garder pour lui. Alors la jeune personne se croit lancée, elle fait la connaissance de M^me^ Marrache, une femme de lettres célèbre (que je ne connais pas), et elle flirte sans scrupule avec Arnaud tout en désespérant le pseudo-fiancé dans sa province qui fait du go à l'heure pour venir lui présenter ses hommages et sa jalousie. M^lle^ Marthe Maurelle, pas beaucoup plus honnête qu'une autre, s'imagine que la littérature est intimement liée à l'art de se chercher un mari selon son cœur, comme le croient beaucoup de féministes écrivains. Ce qu'elle veut, avant tout, c'est qu'on la courtise en dehors du bon motif, ou mieux c'est son instinct qui veut ça, car elle est bien trop provinciale pour démêler le mauvais motif du bon, étant donné qu'à Paris ils ont la même manière de s'exprimer. De sorte que notre héroïne tombe en pâmoison devant l'aveu brutal de l'Arnaud qui commence à s'impatienter. D'une minute à l'autre, le grand amour pour le grand auteur s'écroule, parce que, chez certaines jeunes filles du meilleur monde, un grand amour ne résiste pas à une offense pourtant bien naturelle. On rappelle le fiancé, on revient en province et on oublie la gloire dans un mariage qui ressemble furieusement à un mariage de raison. Les parents sont heureux, ils

sont surtout très heureux de n'avoir qu'un enfant de ce genre de génie. Eh bien ! voilà, elle n'est pas trop mal écrite, cette œuvre de début, mais elle pèche par son manque de psychologie. Ou la jeune personne était un écrivain doué et l'affront que lui faisait Henri Arnaud devait être prévu par sa propre philosophie, ou elle n'était pas douée du tout et elle n'avait qu'à épouser d'abord Jacques de Versannes pour s'éprendre ensuite d'Arnaud. Je ne comprends rien à cette femme de lettres qui met la joie du flirt, sa coquetterie,même innocente, au-dessus de la joie d'écrire C'est-à-dire je comprends trop bien : Marthe Maurelle confond le besoin d'arriver, de publier avec l'orgueil de produire une œuvre d'art et il est probable que ce roman est une discrète leçon d'ironie dont les petites consœurs feront bien de profiter.

La Blessure, par Aimé Graffigne. Qui a prétendu que le naturalisme, pardon, le réalisme (car le naturalisme c'est l'art d'empailler des bêtes après les avoir vidées de tous leurs excréments !) était mort ? Je vous assure que ce volume laisse loin derrière lui les plus effrayantes descriptions médicales. Et il est bien pire qu'une œuvre de M. Brieux, parce qu'il est *gentil*. Je ne trouve pas de mot plus juste malgré ma terreur de cet adjectif ridicule. C'est une histoire tendre, un peu mièvre. Les deux héros n'ont aucun génie ; heureusement, ce sont des gens ordinaires sans rêves et sans désirs exagérés. Il s'agit d'un étudiant en droit et d'une jeune créature d'amour quelconque, ni grue, ni mondaine. Ils s'aiment d'un amour quelconque aussi, car s'ils n'admettent pas le partage, ils tolèrent pourtant la prostitution. Quand l'étudiant revient au quartier après les vacances, il sait qu'on l'a trompé, mais il en prend son parti, puisqu'on l'aime d'une façon désintéressée. Le point d'honneur de ce collage sentimental, c'est de fermer les yeux à propos. L'étudiant s'y efforce et ne peut pourtant guère s'y habituer. Il a même très rapidement la preuve du danger de certaine tolérance. Ces deux pauvres amants sont malades par la faute d'un troisième, et cela les unit davantage, les précipite irrémédiablement aux bras l'un de l'autre pour toute une vie de souffrances et de misères intimes. Les colloques sentimentaux de ces deux parias sont des plus curieux. Ils ne disent rien qui ne semble absolument stupide, seulement c'est toujours *gentil*, touchant, si pauvre de muscle et de volonté qu'on se sent ému de leur naïve crapulerie. Ce qui dégoûterait un chien d'une chienne (au moins je le veux croire pour l'honneur de la race canine), ce qui ferait rougir un singe,ce frère aîné de l'homme et de beaucoup son supérieur, les font se pâmer de joie et d'adoration. Si encore c'étaient des intellectuels ? Non ! ce sont des gens paisibles, de pauvres êtres bien incapables d'aucune complication cérébrale. Et ça ne finit pas. Ils se lâchent, se recollent, se relâchent, jusqu'au jour du suicide de la femme qui est,

sans doute, dégoûtée de l'homme tellement il est dégoûtant. Malgré tout, c'est un roman *gentil*, tout plein *gentil*. Il est attendrissant à force de noire malpropreté. Les mœurs modernes du quartier latin sont vraiment bien intéressantes et nous promettent des médecins et des avocats d'une espèce bien spéciale, sinon avariée.

Le Vaisseau des caresses, par Jules Bois. A quels jeux profanes se va plaire un mage, un disciple de Bouddha ? Sur ce bateau de fleurs bien français on rencontre des Javanaises qui parlent le pur langage des trottins de Montmartre, des Chinois, en pantalon sale, qui sont des *apaches*, et des Belges dont les plaisanteries sentent Marseille. Les jeunes Anglaises n'ont pas la pudeur, certes, des filles de leur race et les médecins sont dépourvus de scepticisme. Dans ce grand bazar flottant on rencontre un échantillon de tous les défauts des plus raffinées sociétés parisiennes, on se croirait de temps en temps dans un salon littéraire. *Le Lotus*, immense paquebot, entraîne avec lui, pour la tempête comme pour le beau temps, des tas d'intrigues palpitantes qui se dénoueront à coups de roulis, de tangage et de révolver. J'aurais cru que la passion se refroidissait au contact du mal de mer. Il paraît que c'est justement le contraire et que plus un océan est démonté, plus les couples ont la frénésie des caresses. M. Jules Bois et Odon Plessis, le héros de l'histoire, qui semblent avoir certaines affinités morales ou physiques, nous ayant affirmé, démontré même avec talent cette bizarre vérité psychologique, nous n'y contredirons point, tout en nous étonnant un peu qu'un enseignement si spécialement voluptueux soit œuvre de mage, c'est-à-dire d'homme raisonnable par excellence.

La Folle aventure, par André Lichtenberger. Un joli conte dans le ton du grand siècle. Cette jeune amazone qui mystifie le héros, un beau ténébreux, pour venger un outrage imaginaire fait à sa dignité de prétendue fiancée est amusante à suivre dans son impétueuse chevauchée que pimente encore les momeries spirituelles de son écuyer : Saint-Félix. On est heureux d'apprendre, vers la fin de cette course à l'amour, qu'elle gagne la partie malgré le terrible coup d'épée de son adversaire, moins terrible, cependant, que la blessure au cœur faite par la flèche du petit Dieu.

L'Epervier, par Hugues Lapaire. Une pauvre fille convoitée par le riche paysan qui l'a mise, elle et ses parents, dans une misère noire. Mœurs rurales du Berry bien étudiées, avec l'accent naturel et des observations psychologiques très justes. La mère Charrier résignée devant son malheur, le grand frère vengeur qui revient au pays miné de tuberculose sont des types bien réels, intéressants.

Histoire d'une demoiselle de modes, par Philippe Lantrey. C'est le *mannequin* dans toute son horreur... ou sa beauté, cette espèce de fille perpétuellement endormie qui ne sait pas ou ne

veut pas comprendre. Elle est entourée de rastas de tous les mondes qui la couvrent d'or et de bijoux sans en obtenir autre chose qu'une grande force d'inertie. Maintenant, il y a de très fâcheuses exagérations dans les chiffres et c'est là qu'il faut préciser le plus au nom de la morale courante : un banquier, juif, autrichien ou français, ne donne jamais cent mille francs à la patronne d'une demoiselle de mode pour entrer en possession d'un mannequin, jamais. Un homme d'affaires, fût-il très amoureux, ne va pas risquer pareille somme entre les mains d'une personne étrangère à la question, capable de tout garder et de le faire même coffrer ensuite pour traite des blanches!.. Il faut se défier du chiffre dans les compositions de cet ordre ! Un jour qu'une très grande courtisane me faisait l'honneur de me documenter sur la manière de payer des riches Messieurs de la fête, elle me montra son collier en riant : « Ne croyez pas à tant de munificence de leur part ! Il y a bien du tirage... ils se sont mis à cinq pour m'offrir ça ! » Le tirage à cinq, enfin ! La générosité du personnage qui achète cent mille francs le droit d'approcher une demoiselle de mode après seulement trois entrevues me semble du domaine de la sentimentalité pure. Que n'en faisait-il vraiment sa femme? C'eût été moins cher.

Camille Frison, par André Vernières. Décidément, ils n'ont pas de chance les moralisateurs socialistes qui tendent à nous prouver que le fond de l'âme de l'ouvrière de la couture est d'une candide honnêteté ! La première fois qu'un monsieur entreprenant s'occupe, en omnibus, de Camille Frison, elle s'écrie : « Vous êtes fourreur. J'adore les fourrures ! » Et comme il lui offre d'aller chez lui *essayer* un boa, elle accepte. Remarquez qu'on doit savoir, quand on est couturière, *qu'on n'essaye pas un boa...* (L'auteur sait-il, lui, que cet objet de toilette n'a pas de manches?) Et dès le premier rendez-vous... patatras ! la vertu de cette honnête fille de la couture pique du nez dans la plume, tel un vaisseau sombrant. « Il me glissa dans la main un louis d'or que je pris machinalement sans me demander à quoi il répondait dans son esprit, tant j'avais la tête confuse, et ce fut seulement le lendemain, en me réveillant, que je compris vraiment que j'étais devenue son amie. » On aurait compris à moins !

Deux amateurs de femmes, par Tristan Bernard. Ce sont deux pauvres diables qui élèvent le cochon sommeillant dans leur cœur à la dignité de chef d'institution. Ils ont des théories, des systèmes et même beaucoup de petits préjugés. Ils se racontent l'un à l'autre certaines histoires de caserne enjolivées et considérablement augmentées dont ils s'attribuent naturellement les plus extraordinaires passages. L'un meurt d'un coup de fusil qu'on lui octroie durant qu'il respectait la fille de la maison, car les accès de sagesse sont pernicieux pour les noceurs, et l'autre agonise dans un mariage d'amour

jusqu'à un certain point raisonnable. Le ton de bonhomie faisandée de ces histoires en fait le principal charme, peut-être aussi le danger, s'il existe du danger à lire des histoires... de chasse amoureuse, parce que l'aisance et le naturel du conteur dissimulent très bien son genre de corruption. Je me demande si jamais on a osé dire à Tristan Bernard qu'il était un auteur faisandé ? En tous les cas, on est bien sûr de lui faire plaisir en lui disant qu'il y met de la bonhomie !

L'Armée qui souffre, par Fernand Médine. Journal d'un officier très attaché à son devoir, mais souvent désappointé par l'étrangeté du genre d'héroïsme qu'on exige de lui. Du colonel au lieutenant, tout le monde se surveille, s'épie, tremble devant la délation possible. La consigne étant de rester muet sous les armes, les hommes et les officiers se regardent en ennemis et il n'y a que les journaux qui peuvent leur faire avouer ce qu'ils pensent... Mais ce sont des journaux socialistes, naturellement. Après la douloureuse constatation et la mort du héros obscur qui s'appelle le commandant Paume, le jeune homme se sauve dans un mariage d'agréables convenances. C'est écrit sur un ton modéré, qui intéressera même la partie adverse.

Cyrène, par Ossit. Roman d'amour qui ressemble à ces statuettes de biscuit qu'on place avec précaution sur des étagères avec la terreur de les voir un jour s'émietter. C'est joli, fin, délicieux et inquiétant...

L'Eve, par Eugène Joliclerc. Une pauvre amoureuse qui s'unit aux deux frères et qui, pour se joindre légalement au cadet après avoir épousé l'aîné, se procure un enfant de hasard. Les amoureuses ont des calculs froids qui étonnent un peu. Plus tard, les enfants adultérins se vengent sur les enfants légitimes, et tout finit, moralement, dans les larmes du repentir.

Une âme de femme, par M. Reepmaker. Femme peintre mieux douée que son mari qui s'élève jusqu'au sommet de l'art pur par le renoncement. Milieu artistique parisien décrit par un auteur que la vue du Paris des arts éblouit un peu trop.

L'Enfant, par Alice Pépin. Une jeune personne indépendante qui désire avoir un enfant sans se donner le souci de conserver le père comme époux. Idée qui n'est pas neuve. J'ai déjà lu ce roman-là et, comme celui-ci, l'autre finissait mal.

L'Amour tragique, par Camille Mauclair. Nouvelles dramatiques qui prouvent très victorieusement qu'un conteur habile aux jeux de toutes les subtilités peut intéresser les lecteurs d'un quotidien à des sujets de haute psychologie. Ces gestes d'âme sont plus intéressants que les coups de couteau ordinaires des romanciers et s'ils y mènent quelquefois, c'est par le chemin des plus curieuses sensibilités humaines.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Adrien Mithouard: *Les Pas sur la Terre*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Stock. — *Les Hommes et les Idées: François Coppée et son œuvre*, par Gauthier-Ferrières. 1 vol. in-16, 0,75 « Mercure de France ». — Alphonse Séché: *Les « Poètes Misère »*, 1 vol. in-16, 1 fr., Louis Michaud.— Gaston Sauvebois: *Après le Naturalisme vers la doctrine littéraire nouvelle*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, « Editions de l'Abbaye », — Charles-Théophile Féret: *Poétesses Normandes. Du Bidet au Pégase. Chroniques en vers et en prose*, 1 vol. in-8, 6 fr., en dépôt à Paris, chez Eugène Rey.

M. Adrien Mithouard, dans ce livre **Les Pas sur la Terre**, se découvre des raisons philosophiques et sentimentales d'aimer le sol de l'Occident, adaptant ainsi à une race entière, en les généralisant, les théories que M. Maurice Barrès applique à sa terre lorraine. Il nous attache à ce sol que nos corps fructifièrent un jour; mais d'abord, nous explique-t-il, cette terre où nous marchons est la seule réalité dont nous ne pouvons douter: « Que nous serions misérables, si les puissances destructives de notre esprit pouvaient élever assez d'objections contre la légitimité de ce coussin de verdure qui nous supporte pour que nous en refusions l'usage. » M. Mithouard sait, par de belles images, éveiller des idées qui dorment en nous, et nous faire souvenir de nos origines. Il dit: « Les unes au-dessus des autres, toutes les civilisations se réduisent à si peu d'épaisseur. Tout ce qui s'est déroulé à la surface se perd près de la surface. L'histoire s'incorpore à l'histoire naturelle. » Il y a dans ces pages, écrites par un poète, une sorte de mysticité, qui volontairement retombe toujours sur la terre; on pourrait même y découvrir une morale de plain-pied : « La société de la terre est purificatrice : elle veut une conscience décrite, un esprit net, un cœur ardent. Le frémissement de chaque pas nous régénère et rectifie nos idées, car notre pays sait tous nos désirs, toutes nos faiblesses et tous nos secrets, et il nous enveloppe d'une atmosphère qui est à toute heure comme une parole libérale et juste qu'on attendait. »

§

Dans ce petit livre sur **François Coppée et son œuvre**, M. Gauthier Ferrières à très bien montré ce que, dans ses premières œuvres, le poète des *Intimités* apportait de nouveau : la poésie des êtres et des choses les plus humbles. Et tout de même, avoir su traduire la sensibilité de toute une classe de la société, des incultivés, c'est encore supérieur à l'inutile et froide perfection, vide de toute sensibilité de... certains. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que Coppée, s'il a écrit des vers volontairement simples, en une sorte de prose rythmée et rimée, savait son métier de versificateur et a composé des poèmes parfaits de forme, très adroitement ciselés, selon la meilleure formule parnassienne. On peut en aimer la précision et la concision:

c'est dosé sans fausse emphase, sans fausse littérature, et toujours il s'en échappe une goutte de sensualité et même de sensibilité.

Vois ces deux époux dont la tête tremble,
Assis côte à côte, heureux, sans parler,
A force de vivre à toute heure ensemble,
Vois, ils ont fini par se ressembler.

Descendons comme eux la pente insensible,
Laissons naître et fuir les brèves saisons.
En ne nous quittant que le moins possible,
Nous ne verrons pas que nous vieillissons.

Comme écrivain, Coppée fut bien supérieur à Sully-Prudhomme, qui avait plus de prétentions. Mais, surtout, il fut un vrai poète, ce qui est plus rare qu'on ne croit, peut-être. Que de jeunes poètes, qui pastichent agréablement Moréas, Régnier ou Jammes, se sont cru permis de mépriser Coppée, qui n'a jamais cherché à imiter personne. D'ailleurs on pourrait trouver à Coppée une généalogie poétique assez estimable. Comme le remarque M. Gauthier Ferrières, il descend de Sainte-Beuve et du Hugo de *la Légende des siècles*.

L'auteur de cette étude, après nous avoir raconté la vie du poète, analyse son œuvre et l'on sent qu'il a aimé l'homme autant que l'œuvre. Peut-être pourrait-on regretter que M. Gauthier Ferrières, qui a vécu dans l'intimité de Coppée, n'ait pas développé davantage le côté anecdotique de cette étude, mais tel qu'il nous est montré dans ces pages, le poète du *Reliquaire*, des *Intimités* et du *Passant*, revit, celui dont Verlaine écrivait, à propos de ces trois premières œuvres :

Elles suffisent à mettre le poète au premier rang et lui feraient tout pardonner s'il y avait à pardonner. Elles le rendent digne, qu'on le sache bien, à elles seules *trois*, de s'asseoir là où Musset s'est assis !

§

Dans cette anthologie, précédée d'une étude savamment documentée, M. Alphonse Séché a réuni les plus beaux poèmes des poètes qui moururent de faim, des « **Poètes Misère** », comme il les appelle. Les voici, depuis Malfilâtre et Gilbert jusqu'à Emmanuel Signoret ; tous, exaltés par quelques succès littéraires locaux, rêvèrent de la gloire et de la définitive consécration de Paris ; mais, transplantés, ils n'eurent pas la force de reprendre racine.

Tous, ils eurent le bel orgueil des poètes et une immense confiance en leur génie, ces malheureuses victimes de la littérature. Les poètes s'imaginent volontiers qu'ils sont des dieux ; ils exagèrent, souvent, et l'orgueil insensé d'un Signoret, par exemple, nous semble tout à fait disproportionné avec sa valeur réelle. Ne plaignons pas ces

poètes-misère, ce fut leur destinée d'être misérables ; riches et sains, ils n'auraient pas chanté. Faibles, ils se lamentent et voient plus profondément la douleur qui les étreint : leur unique beauté est d'avoir été vaincus, et d'être morts jeunes. On peut même croire qu'ils ont exprimé tout ce qu'ils avaient en eux de poésie, et que la misère fut le ferment de leur génie.

Ils sont treize, les poètes-misères : Malfilâtre, Gilbert, Imbert Galloix, Auguste Le Bras, Victor Escousse, Elisa Mercœur, Emile Roulland, Hégésippe Moreau, Aloysius Bertrand, Louis Berthaud, J.-P. Veyrat, Albert Glatigny, Emmanuel Signoret.

Parmi les portraits qui illustrent ce volume, il faut remarquer un curieux dessin inédit de David d'Angers : Aloysius Bertrand, à l'ensevelissoir de l'hôpital Necker.

Après le Naturalisme vers la doctrine littéraire nouvelle, par Gaston Sauvebois. Une sorte de manifeste. Quelle sera, après le Naturalisme (le symbolisme ne compte pas), la nouvelle formule littéraire ? Un humanisme intellectuel aux conséquences sociales. Il paraît que la littérature est morte. C'est, dit l'auteur, la décadence, l'anarchie, la déliquescence et la décomposition. On comprend qu'il est impossible que cela dure plus longtemps. Si la littérature est ainsi désorganisée, c'est parce qu'elle manque d'une autorité supérieure, d'une doctrine élaborée et suivie par les écrivains, elle manque d'une formule.

Le symbolisme a poussé jusqu'à l'extrême la théorie de l'art pour l'art : « remplaçant l'idée par la sensation, il se fermait la porte de l'entendement humain, qui n'est qu'esprit. » Voilà qui est clair.

Il n'y a de chef-d'œuvre qu'en collaboration avec l'humanité. Le symbolisme n'a pas collaboré avec l'humanité. Même peut-on dire que le symbolisme ait vraiment existé ! Aussi la nouvelle école se rattachera-t-elle au Naturalisme, et, d'ici quelques mois, le malheureux symbolisme ne sera plus connu que des érudits, des curieux. Et voilà, conclut l'auteur avec une profonde tristesse, où conduit la théorie de l'art pour l'art, au néant.

Mais voici enfin la littérature prochaine, la vraie. Il faut une littérature qui serve à la Vie. Finie la littérature d'art seul, dont Mallarmé fut une des « tristes victimes ». La nouvelle formule est très simple : remplacer la réalité par la vérité. Or, tout le monde sait qu'il n'y a qu'une vérité : « La vérité, voilà le remède à notre vie mauvaise, voilà le programme de la nouvelle littérature. »

Sous cet amas de formules simplistes, une insinuation qui correspond à l'évolution actuelle de la littérature : les grands écrivains des époques prochaines seront aussi des hommes de science. Il y a une adaptation de la science à la littérature qui n'a pas encore été faite. Le XIX^e^ siècle a renouvelé les connaissances humaines, et le grand

philosophe du XX^e^ siècle sera celui qui joindra à une grande culture scientifique le don de styliser ces connaissances. Mais cette adaptation de la science à la littérature se fait peu à peu, sans qu'il soit nécessaire de rompre avec la tradition littéraire. D'ailleurs, la littérature n'obéit pas à des décrets. Elle vit instinctivement, comme une plante, et étend ses branches vers la lumière.

M. Sauvebois comprendra-t-il jamais combien il est ridicule de découvrir la vie? De quoi s'est donc nourrie la littérature jusqu'à maintenant ?

§

Sous ce titre irrespectueux, **Du Bidet au Pégase**, M. Charles-Théophile Féret publie une étude sur les poétesses normandes, depuis Marie de France jusqu'à M^me^ Delarue-Mardrus. M. Féret, qui a l'esprit fin et mordant, est quelquefois injuste pour tout ce qui n'est pas normand, mais les pages qu'il consacre à M^lle^ de Scudéry, à M^me^ de Villedieu et à Charlotte de Corday d'Armont sont d'une érudition précise.

Pour M. Féret, toute poésie en France est d'origine germanique. Il remarque : « Villon, né à Paris, est d'origine normande. Th. Gautier, né à Tarbes, est l'arrière-petit-fils d'un pharmacien d'Avranches. D'Avranches aussi le grand-père de Leconte de l'Isle. Banville, né à Moulins, est fils d'un Normand. Le grand-père de Racine est un saunier de la Feuillie (Manche). »

Il est amusant de rapprocher de cette généralisation ces lignes cueillies dans une introduction à une récente *Anthologie des poètes du Midi*, de MM. Raoul Davray et Henry Rigal : « Si l'on excepte Henri de Régnier, Charles Guérin, Albert Samain et quelques autres, si l'on observe que l'enfance de Paul Verlaine s'est écoulée à Montpellier, si l'on annexe aux poètes cités dans ce recueil les écrivains méditerranéens, comme Jean Richepin, qui est Algérien, la comtesse de Noailles roumaine et Moréas qui est né à Athènes, on doit reconnaître que la terre gréco-latine est une féconde génitrice de poètes.»

Mais M. Féret cherche les causes physiologiques du génie littéraire féminin. Il écrit ces lignes, dont j'aime la brutalité :

> Les grands écrivains des deux sexes ne peuvent être que des Passionnés. Les femmes dont l'œuvre vaut ont été lesbiennes ou courtisanes.
>
> Leurs génies sont masculins. L'examen médical décélerait quelque ambiguïté virile. Tirer le rifle, crever des bêtes de sang, ouvrer de neuves métaphores, cela indique de la villosité entre les seins, et une tension équivoque. La condition de leur puissance fut de renoncer à leur statut, de déserter leur sexe pour servir sous nos armes.

Que ne peut-on, sur cette question secrète, ouvrir une enquête indiscrète !

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Karl Mantzius : *Molière (les théâtres, le public et les comédiens de son temps)*, trad. du danois par M. Pellisson ; Armand Colin, 5 fr. — Gaston Capon : *Les Vestris (le « diou » de la danse et sa famille, 1730-1808)* ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Mlle George : *Mémoires* (publiés d'après le manuscrit original par P.-A. Chéramy) ; Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Jean Rouxel : *Théâtre (Alain Blanchard*, drame en 5 actes ; *la Princesse de Condé*, drame en 4 actes et 5 tableaux ; *Toute faute s'expie*, drame en 5 actes et 6 tableaux) ; Messein, 3 fr. 50. — A. Madra : *Galathia*, drame en 2 actes, d'après Vasiliadis ; Sansot, 2 fr. — Christian Cherfils : *Mimes et ballets grecs (les Magiciennes*, 4 actes ; *les Fêtes d'Adonis*, 3 actes et 5 tableaux ; *Vierge Vénus*, 1 acte et 2 tableaux) ; Messein, 3 fr. 50. — Euripide : *Electre*, en 3 épisodes, 1 prologue et 1 épilogue, traduit par A.-Ferdinand Herold, Stock, 3 fr. 50.

Oui, ce qui a fait, à la scène, la supériorité de **Molière**, c'est l'incroyable pauvreté des moyens matériels dont il disposait.

Nos Bordenaves s'esclafferaient de rire à la vue d'une si piteuse et sotte entreprise : théâtre à côté? Non pas, mais en dessous, ah! ah! en dessous de tout!

Songez : pas même d'acteurs. Des « enfants de famille », comme ils s'avouaient, et dont la plupart avaient, tout au plus, joué en simples amateurs. Encore, quels amateurs! l'un était bègue ; celui-là avait des sanglots convulsifs en récitant et manquait d'haleine ; cet autre, blême, semblait moribond ; celui-ci louchait et boitait à la fois. L'adoption du masque des Italiens ne pouvait dissimuler que bien peu de ces défauts.

Et je ne parle point des imperfections communes à tout le théâtre d'alors. Le théâtre ? A vrai dire, *il n'existait point*. L'année, précisément, où naquit Molière (en 1622), « Paris se trouve complètement privé de spectacles ».

Comment cela ? C'est fort simple : il avait suffi que les « Comédiens du Roy » ne s'entendissent plus avec leurs propriétaires, maîtres de *l'unique* salle ouverte dans Paris, à l'hôtel de Bourgogne.

Or, ni les acteurs transalpins d'Andréini, ni la « troupe du prince d'Orange » (futur théâtre du Marais) n'étaient encore venus.

D'ailleurs, qui de nous daignerait reconnaître pour des scènes leurs estrades encombrées par les spectateurs, au milieu desquels se distingueront à peine les interprètes tragiques ou comiques, car ils seront habillés presque de même, au-dessus de ce parterre d'hommes debout, tassés, se poussant et, parfois, s'écartant pour aller se chauffer au fond, près de la musique, ou pisser au baquet?

Seulement, c'est dans ces conditions-là que naquirent, jusqu'au dernier, tous nos chefs-d'œuvre.

Loin de moi donc l'idée de déplorer, — avec M. Mantzius et nos très doctes historiens de la littérature, — pareille misère : les perfectionnements introduits par Voltaire et sa queue ont au contraire *tué* notre art dramatique.

Il était musique de chambre ; et tel doit-il redevenir, principalement si l'on veut qu'il remue le cœur des foules. La tragédie grecque se gardait bien de remplir l'espace énorme dont elle disposait pourtant. Elle se savait pareille à un groupe statuaire : et elle s'isolait, juchée sur un étroit piédestal.

A la poubelle, vous dis-je, l'authentique batterie de cuisine de M. Antoine ! Venez plutôt admirer, aux estampes d'Israël Silvestre ou de Lepautre, la beauté du cadre qui entourait la scène et qu'on éteint si maladroitement aujourd'hui par les accessoires dont on la meuble. Elles illustrent fort congrûment le nouveau volume dont va pouvoir s'enorgueillir, grâce à M. Pellisson, le moliérisme : on en prendrait la traduction pour un original français, tant le style est aisé, souriant et clair, et je l'ai lue, quant à moi, avec un plaisir extrême.

Lorsque Molière fut expiré et qu'il ne survécut que des professionnels, même formés par le poète, les recettes, nous fait remarquer M. Mantzius, tombèrent aussitôt de 4.585 à 1.481 livres. Le goût n'avait pas eu le temps de se gâter... Mais bientôt l'Acteur commença de succéder à l'Auteur (par l'assassinat) : déjà Baron dit si bien les vers qu'on croirait entendre de la prose. « Il ne rendait jamais le vers, mais la situation ; on avait de la peine à démêler, dans son débit, s'il récitait des vers de Racine ou de la Chaussée » : c'est son apologiste, Ch. Collé, qui le loue en ces termes ! Au siècle d'après, on va, suivant le conseil atroce de la Dumesnil, « déblayer »... le génie ; puis, on se fera applaudir surtout *en dehors* du texte (bafouillé, meuglé obscurément ou chanté d'une voix d'or, à volonté, — peu importe !) par les pathétiques pantomimes que réclame le joli goût actuel...Et désormais régneront les fabricants de scénarios sans pensée ni syntaxe.

Ajoutez-y les folies de la mise en scène ; alors le dernier mot de l'art, c'est... **Vestris**. Au moins celui-là ne récitait rien !

Fut-il l'amant de sa sœur ? Fut-il pédéraste ? Je n'en crois rien. Le XVIII^e^ siècle avait une véritable manie du scandale : aux érotomanes qui gouvernaient, la police servait, ainsi qu'elle en a toujours eu coutume, non pas des renseignements exacts, mais des anecdotes fabriquées selon le goût du demandeur, et ce serait niaiserie que d'aller chercher l'histoire en cette gadoue. Il suffit que le pauvre « Diou » de la danse ait été le fils d'un voleur et le frère de deux catins ; son sentiment de la famille ne s'en montre que plus touchant. Mal bâti, du reste, puisque *jarreté*, Vestris eut l'esprit de comprendre que moins on danse, une fois connu, et plus le public vous idolâtre. Voilà le grand mystère en effet de la chorégraphie, qui ne saurait devenir encore un art (il n'y en a point sans notation mathématique), mais en reste l'opposé : du luxe. Et M. Capon, qui l'a finement

compris, n'a pas cherché à nous tromper avec de graves dissertations, dont se fût alourdi son amusant volume, sur les jetés-battus et autres cabrioles.

Mlle George, trop fidèle à transmettre l'affreux conseil de la Dumesnil, nous la peint dans Clytemnestre : « Au vers

Et de ne voir en lui que le dernier des hommes

on voyait Achille tout petit », s'écrie-t-elle. De Monvel, généreuse, elle proteste :

Ah ! Monvel sublime, ta réputation est bien au-dessous de ton talent. L'injustice dominera donc toujours?... Comme il parlait Corneille, cet homme ! Sans organe, presque sans voix, on l'entendait de partout... Quand Evandre venait de lui découvrir la trahison de Cinna, et que dans le monologue, il récapitulait toutes ses actions et qu'il finissait par dire :

« Rentre en toi-même, Octave, et souffre des ingrats,
Après l'avoir été ! »

Après l'avoir été était dit avec un sentiment indéfinissable. Il y avait dans ces deux mots tous ses remords : c'était d'un effet tragique. Et encore dans ce même monologue, quand il se relève et qu'enfin il veut se venger de cet ingrat, il avait un retour sur lui-même en disant :

« Eh quoi, toujours du sang et toujours des supplices ! »

Du sang était dit avec étouffement et une expression de dégoût sur les lèvres.

Cette œuvre hypnotisait Napoléon. Quant aux rapports de celui-ci, déjà mûr, avec la grosse adolescente, ils ne m'attendrissent point : qu'il ne fût pas vicieux avec elle, qu'il se montrât brusque plutôt que brutal auprès d'une enfant aussi foncièrement bonne, qu'il ait été jusqu'à lui passer un matin ses jarretières, rien là de bien merveilleux ; et les étonnements de Mlle George me donnent, plutôt, mauvaise opinion de ce que durent être à son endroit ses autres... admirateurs, parmi lesquels *deux frères* de Napoléon — Lucien et Jérôme — et *son beau-frère* — Murat. Il semble aussi que, lorsque, vieille, elle fut tombée dans la misère, les Bonaparte auraient pu caser plus décemment leur meuble de famille qu'en lui accordant la concession... des chalets de nécessité à l'Exposition de 1855 !

Davantage que ces piètres souvenirs impériaux, je regrette volontiers avec son éditeur, l'averti avoué et bibliophile M. Chéramy, qu'elle ne nous ait pas laissé ses notes sur le romantisme.

Romantique, M. Rouxel l'est dans l'âme ! Moyen de paraître démodé ; mais lequel vaut mieux, à votre avis : héroïquement porter une noble défroque? ou piteusement la plate mode actuelle? Pour ma part, si *Peau d'Ane* m'était conté... Et d'**Alain Blanchard** les trois premiers actes m'émeuvent, où lutte le héros contre le traître

traditionnel : mais, dans le dénouement un peu morne, je ne retrouve plus l'habile métier par quoi Dumas, Hugo et leur école se révèlent infiniment plus les fils de Beaumarchais que de Shakespeare.

Le « *peut-être* morte ! » affaiblit également au tomber du rideau, en trop d'indécision, **la Princesse de Condé**. Toutefois, que son triste époux se dessine un beau Clouët ! **Toute faute s'expie** part de la même idée — un faux parricide — que *les Trois Châtiments en un* de Calderon — duquel M. Rouxel transposa naguère *l'Honneur avant la Vie*, si mes souvenirs sont fidèles... Eh quoi ! tous ces beaux drames n'ont pas été représentés ? Etonnez-vous donc que tant de théâtres fassent faillite ! les neuf dixièmes de ce qui se produit d'émouvant et d'intéressant m'arrivent comme non joués.

Voici, tenez, Vasiliadis, l'illustre dramaturge de la jeune Grèce. Son œuvre a tellement frappé nos auteurs qu'ils l'ont, à plusieurs reprises, imitée : je vous l'ai déjà présentée avec le *Pygmalion* de M. d'Estournelles de Constant. J'en reçois aujourd'hui une nouvelle version, plus sauvage, de M. Madra : **Galathia**. En vain, tous ces efforts !

Aussi comprend-on que les vrais artistes se détournent de la scène ! Ils ont senti, d'ailleurs, *que le drame n'est nullement conditionné par les théâtres*. Les anciens y rattachaient les *Dialogues* de Platon à l'instar des Eglogues et des Mimes. Et M. Cherfils a voulu montrer quelle faible distance sépare des Mimes les *Idylles* en prenant deux des plus connues dans Théocrite (**les Magiciennes** et **les Fêtes d'Adonis**), et en les disposant d'une manière scénique. Il a fait de même, quoique sans autant de charme, avec un épisode d'Apulée.

Les idylles se ramènent à XII thèmes, ainsi que les tragédies à XXXVI situations. Afin de mieux accuser celles-ci, les Grecs préféraient reprendre inlassablement, pour chacune, un nombre de fables très restreint. Minimes sont les différences, non seulement de plan, mais jusque de détails, entre les trois *Electres*, par exemple. Et la tragédie y apparaît comme une sorte de messe, où la plus petite variante de rite prend une importance formidable. (Nos Rivollet n'ont jamais soupçonné ces choses, bien entendu.) Combien faut-il donc louer M. Herold d'avoir scrupuleusement suivi le mot-à-mot d'Euripide, dans sa traduction si probe d'**Electre** ! et... Mais son livre, j'y pense, ne ressortit-il point aux « Littératures Antiques », qui désormais lui vont incomber ici-même ?

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Baron de Batz : *La Vie et les Conspirations de Jean, baron de Batz;* Calmann-Lévy. — Geoffroy de Grandmaison : *L'Espagne et Napoléon ;* Plon-Nourrit. —

P. Fain : *Mémoires du baron Fain ;* Plon-Nourrit. — Max Billard : *Les Maris de Marie-Louise ;* Perrin.

La Vie et les Conspirations de Jean, Baron de Batz, par M. le baron de Batz — Dans notre dernière chronique, à propos du *François Chabot* de M. de Bonald, nous signalions l'utilité que présente la vie d'un homme comme le baron de Batz pour éclairer certains côtés de la Révolution. Homme de finance, ce conspirateur royaliste avait rêvé de déshonorer et de discréditer la Révolution en corrompant ses principaux acteurs : curieux moyen contre-révolutionnaire, dont on serait désireux d'évaluer exactement l'efficacité ou la non-efficacité. Cet avisé gentilhomme gascon avait, à ses débuts, inventé de se poser en grand seigneur dans le monde, à grand renfort de parchemins exhumés, et d'apporter l'appoint de cette haute qualité nobiliaire dans les affaires financières où il cherchait fortune. Tel est son signalement. Il entra par cette porte des grandes affaires, — fondateur de compagnies d'assurances, ami de Clavière, le banquier génevois et futur ministre des finances, etc., — dans les comités de l'Assemblée Constituante. En même temps, la Cour, à qui il procurait de l'argent, lui accordait sa confiance. Le baron se servit de son influence dans l'Assemblée, ou plus exactement de son entregent de grand homme d'affaires, pour contrecarrer autant qu'il le put la Révolution. L'étude de ce rôle, de 1789 à 1793, est pour l'auteur l'occasion de pénétrer dans les dessous d'affaires des Assemblées révolutionnaires. La grande habileté du baron de Batz, comme membre de la Constituante, comme président du comité de liquidation, comme financier répandu dans les milieux influents, fut de couvrir de l'autorité même des révolutionnaires, plus ou moins pipés, des mesures contre-révolutionnaires.

Malheureusement, le livre s'arrête au moment le plus intéressant, au moment où le jeu se fit vraiment pittoresque et passionnant, lorsque le baron de Batz, obligé de se cacher, devint vraiment le conspirateur si curieux qui a déjà tenté la plume de M. Lenotre. M. Lenotre, en s'attachant à ces côtés secrets et typiques, a moins étudié le rôle, régulier en quelque sorte et officiel, du baron dans la Constituante. M. de Batz, lui, a étudié ce rôle en détail. Mais on eût préféré qu'il nous montrât, avec les moyens dont il dispose, son héros à partir de 1793, quand il change si ingénieusement d'armes et de tactique, et se met à pratiquer ces tentatives de corruption qui ont fait sa célébrité particulière. M. de Batz nous doit un nouveau tome, sans quoi son ouvrage resterait notoirement incomplet. L'on ne saurait donc dire, à l'occasion de ce livre, comme nous l'espérions, dans quelle mesure les hommes de la Révolution étaient accessibles ou non à la corruption. Y eut-il beaucoup de Chabots parmi eux ? Bien qu'il écrive avec l'engouement d'un parent fier, et justement fier, de son ancêtre,

dont il s'exagère le rôle sur maint point (on sourit un peu en apprenant que le baron de Batz a « dirigé » la journée du 31 mai 1793), M. de Batz nous paraît bien placé pour nous fournir des renseignements sérieux sur cette question. Il nous les doit. Son livre ne peut acquérir sa véritable importance que par ce complément essentiel, que malheureusement l'on ne semble pas annoncer.

L'Espagne et Napoléon, par Geoffroy de Grandmaison. — Une des difficultés de la critique historique, aujourd'hui, c'est la multiplicité des ouvrages sur un même sujet. Quel sujet plus étudié, plus connu (on le croit du moins, et, certains ouvrages assez récents aidant, on n'a peut-être pas tort) que la politique de Napoléon avec l'Espagne et que ses malheureuses guerres dans ce pays? Il semble qu'on doive fixer la place de ce nouvel ouvrage, en le mettant, sur les tablettes des bibliothèques historiques, entre les ouvrages de MM. Beaudrillart et Rousseau, d'une part, ouvrages dont il est la suite naturelle, comme étude sur la dynastie des Bourbons d'Espagne, et, d'autre part, l'ouvrage de M. le Colonel Titeux sur le général Dupont, étude la plus approfondie qui ait encore été donnée sur la Guerre d'Espagne. — M. Geoffroy de Grandmaison, dont l'œuvre est le fruit de longues et laborieuses recherches dans les archives de France et d'Espagne, a raconté pour sa part les événements qui se suivent de 1804 à 1809 et que résument la chute des Bourbons et l'avènement des Bonapartes. Devant un tel sujet, il a cru sage de marquer sa manière en « s'abstenant de s'occuper des problèmes politiques contemporains et en se bornant à raconter les faits tels que, selon sa conviction, ils se sont réellement passés ». L'exactitude et le soin du détail, la précision du récit, l'importance des documents utilisés, la connaissance sérieuse des ouvrages du même ordre parus jusqu'ici donnent à cette méthode une grande efficacité. L'on aura, à la lecture de cet ouvrage probe et complet, la connaissance la plus limpide des événements où gît le véritable secret de la chute de Napoléon. Jamais l'illusion qui a conduit l'Empereur en Espagne n'a été plus clairement décrite.

Mémoires du baron Fain, publiés par P. Fain. — Les Mémoires du baron de Meneval, l'un des trois secrétaires particuliers qu'eut Napoléon (les deux autres, on le sait, furent Bourienne et Fain), nous avaient déjà montré l'Empereur au travail dans son cabinet. Ces souvenirs du baron Fain, qui succéda à Meneval dans les fonctions de premier secrétaire du Cabinet de l'Empereur, nous apportent de nouveaux renseignements, ou, ce qui n'est pas moins utile, corroborent ceux déjà donnés par Meneval, sur les méthodes de travail de l'Empereur. On connaît désormais avec certitude, je veux dire par les sources originales (ce qui, soit dit en passant, n'enlève rien au prix de travaux comme ceux de MM. Albert Vandal et Frédéric Masson), les moyens par lesquels cet homme inouï se tira de l'administration

de son immense empire. L'époque à laquelle se rapportent plus particulièrement les Mémoires du baron Fain, où il est d'ailleurs parlé en général des temps de l'Empire, est la période dont le mariage de Napoléon avec Marie-Louise est le commencement et l'abdication de Fontainebleau la fin. On sait que Napoléon dormait quand il voulait, et peu à la fois : cela lui suffisait, avec vingt-quatre heures de relâche de temps à autre. Moyennant ce minimum de repos, il exerçait, avec une élasticité qui ne connaissait pour ainsi dire pas de point de rupture, sa faculté d'application. Souplesse, rapidité, précision étaient les qualités de son travail et en multipliaient l'effet. Ce travail (il est entendu qu'il ne s'agit que du travail administratif) se divisait en deux grandes phases correspondant à la nature des affaires. Ces affaires émanaient d'une part de l'initiative de Napoléon, et d'autre part lui arrivaient du dehors, de ses sous-ordres. Aux premières était consacré le travail du « Cabinet intérieur », avec le secrétaire particulier comme instrument. Aux secondes se rapportaient les occupations du « Cabinet extérieur », avec la collaboration des Secrétaires d'Etat, du Conseil d'Etat, des Chefs de circonscriptions administratives (forêts, canaux, travaux publics, etc.), des grands officiers de la Couronne et de quantité d'agents. Deux parties des *Mémoires* donnent, dans ces deux cadres où elle s'employait (et en partie seulement bien entendu), le détail de l'impériale activité. Une troisième partie nous montre Napoléon dans les heures consacrées à la Cour et à l'intimité, dans les grands voyages et dans ses campagnes de guerre, celles-ci considérées toujours sous le rapport administratif. Les derniers chapitres nous font connaître les impressions du secrétaire intime sur la personne et le caractère de Napoléon, détails dont l'attrait, en pareille matière, est toujours nouveau. Aux appendices, nous remarquons un Itinéraire quotidien de Napoléon, depuis 1806 jusqu'en 1815. C'est là un précieux document original. Nous ne savons si M. Schuermans, auteur d'un Itinéraire général de Napoléon Ier (non encore paru en librairie), a pu le connaître à temps. La comparaison de l'œuvre de notre érudit confrère et du tableau dressé par le secrétaire de Napoléon ne manquera pas d'être des plus intéressantes. Le baron Fain écrivait avec beaucoup d'agrément. Il a le goût et le sens du détail. Une grande réputation d'exactitude et de véridicité l'accompagna toujours ; la sûreté de son caractère, en un mot, fut de tout temps reconnue. Ces qualités de l'auteur, jointes à sa position particulière auprès de Napoléon, font de ces *Mémoires* un document historique de première valeur.

Les Maris de Marie-Louise, par le Dr Max Billard. — M. Max Billard, après M. Imbert de Saint-Amand, est bien sévère pour Marie-Louise. Celle-ci a défini de la sorte, assez justement, sa vie : « Nous autres, princesses, nous ne sommes pas élevées comme

les autres femmes, dans les mêmes rapports, les mêmes sentiments de famille ; nous sommes toujours préparées aux événements qui en rompent le lien, qui nous transportent loin de nos parents, nous donnent des intérêts nouveaux et quelquefois opposés... » De même donc qu'elle quitta sans grand déchirement la Cour de Vienne, de même elle put se séparer assez tranquillement de Napoléon. Nous ne savons si c'est elle qui a trouvé, ou exprimé, toute seule, l'opinion que nous venons de rapporter si Neipperg, qui s'était emparé si complètement de son esprit, de cette pauvre cervelle qui n'était pas d'ailleurs si difficile à prendre, — pourvu toutefois qu'on ne fût point, comme Napoléon, *trop* fort pour elle ! — si Neipperg, disons-nous, ne lui a point soufflé cette vue judicieuse : mais ce sont bien là les conditions qui expliquent sa vie.

Mise à part la sottise hautaine qui lui faisait considérer son mariage avec Napoléon comme une mésalliance, il restait, en Marie-Louise (et on ne peut pas lui en faire reproche), une bourgeoise aux idées essentiellement « tranquilles », faite pour une vie sans « histoires », où sa sentimentalité, qui ne cassait pas grand'chose non plus, pût aller son petit train. C'est là ce que lui donna 1815. Neipperg était précisément l'homme qui pouvait compléter ce genre de bonheur. Aimé dès les Tuileries, comme on sait, sous l'œil bienveillant et avec les encouragements perfides de la Cour d'Autriche, il devint tout naturellement, dès que les circonstances le permirent, l'époux morganatique de Marie-Louise. Ce fut, dans la somnolence du tranquille duché de Parme, un couple assez « popote », si l'on peut dire, avec des impatiences, cependant, du côté de Neipperg, qui visait à mieux, à un développement plus actif de sa carrière militaire. Neipperg mort, Marie-Louise prit un troisième mari, le comte Charles de Bombelles, délégué par l'Autriche à l'administration du duché. Vers ces temps-là, qui étaient ceux d'une maturité exigeante, elle eut, si l'on en croit les rapports de l'époque, quelques fantaisies galantes, une au moins pour le littérateur romantique Jules Lecomte, devenu ténor italien. Elle était faite à souhait pour cette vie de grande-duchesse de Gérolstein épaissie. On eût mieux aimé, certes ! qu'elle eût plutôt montré une âme capable d'épouser la grandeur de Napoléon et d'en porter dignement le deuil ! Hélas, oui ! Mais c'était une âme, avons-nous vu, qui n'aimait pas « les histoires ». On ne les aimait pas non plus, nulle part ailleurs, en Europe ; et, tombée des bras de Napoléon, retombée sur elle-même pour se retrouver elle-même en même temps que pour se montrer bien de son époque, elle apporta dans la tenue de sa vie le style terne et égoïste de l'Europe des traités de 1815. Peut-on lui en faire reproche ? C'est la vie. Aux serres de l'Aigle, ce n'était pas une aiglonne, ni une colombe, qui palpitait d'orgueil ou d'amour : c'était une « bécasse » qui

trouvait qu'on allait bien haut ! On ne saurait lui en vouloir. Seule son indolence de cœur à l'égard de son fils (ici encore : « pas d'histoires » !), cette indifférence qui se retranchait derrière des considérations administratives (les affaires, le duché à ne point quitter, etc.) a un air décidément vil. Le livre de M. Max Billard est très agréable à lire : il contient, outre une foule de détails sur Marie-Louise et sur ses deux derniers maris, l'histoire du duché de Parme sous la gestion de Neipperg et du comte Charles de Bombelles. De curieuses gravures enrichissent le volume.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Stanislas Meunier : *Géologie*, 1 vol. in-4, Vuibert et Nony. — L. Vialleton : *Un problème de l'évolution*, 1 vol. in-8, 6 fr. 50, Coulet, à Montpellier. — Memento.

La nouvelle **Géologie**, du professeur Stanislas Meunier, est conçue d'une façon plutôt pratique que théorique. La géologie a des applications dans les domaines les plus variés. L'art de l'ingénieur repose sur cette science et beaucoup des insuccès d'entreprises faites à la hâte sont la conséquence de connaissances scientifiques insuffisantes ; si nos ingénieurs avaient été plus géologues, que de déboires relatifs à l'établissement des viaducs, à l'ouverture des tranchées de chemin de fer, au percement des tunnels auraient pu être évités. Quand on a construit le grand viaduc du Val-Fleury, sur la ligne de Paris à Versailles, le poids de l'édifice a déterminé un refoulement de l'argile plastique sous-jacente ; celle-ci, chassée de toutes parts, s'est soulevée en bourrelet autour des piles du pont et une série de constructions ont été renversées comme par un tremblement de terre ; il a fallu procéder à l'établissement de fondations allant jusqu'à la craie. Dans d'autres cas, ce sont des schistes qui s'altèrent au contact de l'air et se gonflent au point de renverser les murailles construites ; ce sont encore des marnes qui, délayées par l'eau, s'écoulent, en déterminant des éboulements.

La géologie nous enseigne que diverses substances minérales sont volontiers associées à d'autres plus difficiles à voir, plus rares, plus précieuses ; elles doivent être considérées comme des indicatrices de la présence de ces dernières : le gypse permet souvent de prévoir le sel ; certains sables verts sont comme une annonce de nodules phosphatés ; à certaines allures du sol, on devine l'étain, l'or, le diamant.

Parmi les applications de la géologie, on peut encore citer l'hydrologie, c'est-à-dire la découverte et l'aménagement des venues d'eau ; autrefois certains hommes, qui avaient des connaissances sur la structure de la terre, se sont donné des allures presque surnaturelles, en indiquant la place et la profondeur où l'on trouverait une source d'un

débit donné; tel l'abbé Paramelle, qui est resté fameux par ses nombreux succès dans l'art de « sourcier ». L'exploitation des mines de tous genres suppose également un appel constant à la géologie.

L'art, la pharmacie, l'agriculture, celle-ci surtout, sont tributaires de la géologie. Les propriétés de la terre végétale dépendent de la nature géologique du sous-sol. Dans ces derniers temps, la *géologie agricole* a pris une importance très grande, grâce aux travaux et publications de Rissler, de Mac Connel... Ce dernier point de vue est longuement envisagé dans le livre du professeur Meunier, qui, d'une façon générale, a pour but, non seulement d'enseigner la géologie, mais encore de procurer un véritable moyen d'action, dans leurs entreprises vis-à-vis de la nature, à toutes les personnes qui demandent au sol la jouissance des richesses de tout genre qu'il se laisse arracher.

L'ouvrage du professeur Meunier est méthodique, clair, pratique, rempli de faits intéressants. Le second livre, relatif à « l'activité de la Terre », renferme l'exposé des idées qui ont rendu ce savant si populaire. La Terre, avec ses *organes* et ses *fonctions*, est un véritable organisme. Les fonctions *corticale* (*cortex*, écorce), *volcanique* (*vulcanus*, dieu du feu) et *bathydrique* (action des eaux profondes) sont des fonctions autonomes, ne dépendant guère que de l'énergie accumulée dans le globe terrestre. Mais les eaux superficielles, les océans, la glace, le vent, les êtres vivants, qui interviennent également dans l'action terrestre, sont tributaires de l'énergie solaire.

Dans l'histoire de la Terre, il y a lieu de beaucoup tenir compte du refroidissement de cette planète. On a fait intervenir à ce sujet des considérations mathématiques. Bischof, par exemple, en étudiant la vitesse de refroidissement de boules de basalte fondu, a conclu que le globe terrestre devait employer 9 millions d'années pour passer d'une température moyenne de 27° à celle de 2°. Poisson, Fourier se sont livrés à des considérations de même genre. Pour le professeur Stanislas Meunier, tous ces travaux n'ont pas de signification réelle.

Loin d'être une masse inerte qui perd passivement son calorique originel, la Terre est un ensemble inextricable d'appareils, dans lesquels se poursuivent des modifications sans fin : ici par conséquence de l'*activisme interne*, des circulations de fluides diverses amènent, vers la surface, des quantités de chaleur empruntée aux parties profondes ; là, des réactions chimiques indéfiniment variées et des changements moléculaires de tous genres dégagent ou absorbent, selon les cas, d'innombrables calories.

Tenter d'apprécier la valeur mathématique du résultat, c'est certainement poursuivre l'impossible.

§

Une des lois les plus célèbres de la biologie est celle qu'on a appe-

lée la *loi biogénétique fondamentale de Haeckel :* le développement de l'individu répéterait celui de l'espèce, les formes successives par lesquelles passe l'embryon ne seraient autre chose que l'image, plus ou moins effacée, de la longue lignée des formes ancestrales ; il y aurait ainsi *récapitulation des formes ancestrales*, ou encore *parallélisme entre l'ontogénie*, ou développement individuel, et la *phylogénie*, ou développement de la race.

Vialleton vient de consacrer à l'exposé historique de la loi biogénétique fondamentale et à sa discussion dix leçons, réunies dans un volume d'un grand intérêt et d'une lecture facile, intitulé : **Un problème de l'évolution**. Destiné aux étudiants en philosophie et en médecine, il sera lu avec grand profit par tous les esprits curieux des choses de la nature.

La théorie du parallélisme avait été pressentie par Aristote, et par Harvey dans son *Traité des mouvements du cœur*. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, qui « doit être considéré comme un des plus brillants précurseurs des doctrines transformistes », l'avait entrevue. Dès 1796, il avait conçu l'idée de l'unité de plan des êtres vivants. Plus tard, il affirme, pour un cas particulier, il est vrai, sa croyance au parallélisme ; il a pu apprécier la justesse de cette idée : « les Poissons, dans leur premier âge, sont dans les mêmes conditions relativement à leur développement que le fœtus des Mammifères. » Pour Serres, son élève, les Poissons sont pour un grand nombre de leurs organes des embryons permanents des classes supérieures.

C'est Meckel qui donna, le premier, en 1811, un énoncé de la loi. Il est donc légitime de considérer ce savant comme le véritable créateur de la théorie du parallélisme. Serres, en France, a donné un grand développement à cette théorie, qui prit alors une importance assez considérable, mais qui fut combattue par le célèbre embryogéniste Von Baer.

Darwin, Fritz Müller reprirent la loi du parallélisme; mais c'est Ernest Haeckel qui, à partir de 1866, en fit la « loi biogénétique fondamentale ». C'est sur elle que sont fondés les *Essais d'une phylogénie systématique*. Dans un tableau, Haeckel représente les 19 stades embryonnaires de l'homme et les formes souches phylogéniques correspondantes !

A. Giard, qui fut un des premiers à propager en France les idées de Fritz Müller et de Haeckel, fut un des premiers aussi à ébranler la loi dite fondamentale, à laquelle Oscar Hertwig vient, dit-on, de donner le coup de mort, en rassemblant de nombreuses critiques déjà formulées, et en en faisant de nouvelles.

Je ne puis entrer dans une discussion un peu trop technique. Je voudrais simplement ici envisager, avec Vialleton, au point de

vue de la loi biogénétique, un organe qui ne présente pas un développement progressif : l'œil.

Le développement de l'œil chez les Vertébrés a ceci d'intéressant qu'il nous montre « un organe se formant pour ainsi dire par des voies toutes particulières et indépendantes de celles de la phylogénèse ». Certains stades embryonnaires de l'œil n'ont pu être réalisés chez aucun animal. L'œil des Vertébrés est irréductible à des formes plus simples observées chez les Invertébrés. On a bien retrouvé chez un Mollusque, le Pecten, une disposition analogue, mais « il y a une telle distance entre un Pecten et un Vertébré, les deux organisations diffèrent si profondément par tous les autres détails que l'on ne peut penser à une transmission quelconque de cette disposition de l'un aux autres ». En ce qui concerne l'œil, la loi biogénétique n'est donc pas applicable.

Il en est de même pour beaucoup d'organes des Vertébrés. Chez ceux-ci, il y a bien des « créations nouvelles ». Aussi, jusqu'ici, les efforts faits pour relier les Vertébrés aux Invertébrés ont donné peu de résultats satisfaisants ; à part quelques ressemblances, comme celles de l'appareil urinaire, on trouve entre l'organisation des uns et celle des autres une « lacune infranchissable ».

Ceci n'est d'ailleurs pas contraire à l'idée d'évolution.

Jusqu'ici on avait cru que celle-ci ne pouvait être que lente et continue. Mais les faits de mutations, de changements brusques, vont en se multipliant. « L'aphorisme bien connu, *natura non facit saltus*, pèse encore lourdement, et, pour nombre de cas, d'une manière injustifiée, sur les conceptions que l'on se fait de l'évolution. »

Memento.— Louis Büchner : *L'Homme selon la science*, 1 vol. in-8, 2 fr., Schleicher. — *L'Homme selon la science* complète *Force et matière*, du même auteur ; il a eu pour origine une série de leçons publiques faites par le célèbre philosophe allemand dans les environs de 1865. C'est la réponse à ces trois questions : D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ?

La première partie est un exposé des recherches préhistoriques, avec figures à l'appui.

Dans la deuxième partie, l'auteur se demande surtout quelle est la place que notre espèce occupe dans le système zoologique, et par rapport au monde animal « auquel l'unissent les liens d'une si étroite parenté, surtout quant aux représentants les plus élevés des quadrupèdes vertébrés, si voisines du type humain par la conformation et l'organisation ». La question de l'origine de l'homme est discutée, ainsi que celle de la pluralité des races humaines. Par l'examen de l'homme à l'état sauvage, Büchner montre combien sont illusoires les caractéristiques sur lesquelles on a voulu donner à l'homme une absolue prééminence sur l'animal.

La troisième partie se termine par des considérations sur le matérialisme et l'idéalisme, cette dernière théorie étant destinée à périr. Liberté, ins-

truction et bien-être pour tous : voilà ce que vous pouvez et devez revendiquer pour l'avenir.

Charles Henry : *Psychophysique, énergétique et photométrie*, 1 brochure extraite des Comptes-rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences. — C'est une étude très savante. Il est regrettable que la pensée de l'auteur reste si ténébreuse.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général Désiré Chlapowski : *Mémoires sur les Guerres de Napoléon (1806-13)*, trad. par M. M. J. V. Chelminski et le Commandant A. Malibran, Plon, in-18. — G. Caudrillier : *La Trahison de Pichegru*, in-8, Alcan. — Col. E. Bujac : *La Guerre Russo-Japonaise*, précis de quelques campagnes contemporaines, Lavauzelle, in-8. — Paul Besnard : *Moblot de Coulmiers*, souvenirs militaires d'un civil, Bibliothèque indépendante, in-18. — Commandant de Malleray : *Preux d'Armor* avec une préface du général d'Amade, in-18, Sansot. — Commandant Ch. Henrionnet : *Le Service militaire d'un an et la Défense des frontières par la Nation*, in-8, br., Chapelot. — G. Donop : *L'Armée française en 1870*, Impr. de la Gazette de France. in-8. — H. Bossu : *Un régiment de l'Armée territoriale*, avec 23 reprod. photogr., in-8, Chapelot. — Col. Lussan : *Souvenirs du Mexique*, in-18, Plon. — Em. de Broglie : *Tourville*, in-18, Plon. — Memento.

Les **Mémoires de Désiré Chlapowski** sur les Guerres de Napoléon apportent, après ceux de Joseph Grabowski, une nouvelle contribution à l'histoire du contingent des troupes polonaises qui combattirent sous nos aigles avec l'espoir, enraciné au cœur que l'Empereur rendrait un jour l'indépendance au grand-duché de Varsovie. Chlapowski, d'abord officier d'ordonnance de Napoléon, commanda ensuite un escadron du 1er régiment de chevau-légers de la garde. Il se trouva admirablement placé pendant toute sa carrière pour voir les événements qui se passaient dans l'entourage même du Maître. Il n'abuse pas pour cela de l'anecdote : sa relation très sobre respire un tact, une discrétion, une modestie même qu'il tenait de race et d'une éducation excellente. Aussi lui fait-on vite crédit et le lit-on en toute confiance. Pas une fois, une vantardise ne lui échappe ; mais on devine en lui l'amour-propre exagéré de sa race. Ce fut cet amour-propre qui saigna profondément ce jour de 1813, où il envoya sa démission de lieutenant-colonel de la Garde, en pleines hostilités. Chlapowski commandait l'escorte qui accompagnait Caulaincourt et le baron Fain, porteurs d'un projet d'armistice qu'ils devaient remettre à l'empereur Alexandre. Un soir, pendant la halte, Fain, croyant avoir affaire à un officier attaché sans réserves à la politique de l'Empereur, montre à Chlapowski la minute du projet d'armistice : Napoléon proposait à Alexandre de le reconnaître comme roi de Pologne. Chlapowski refoula ses larmes ; mais il brisa son épée incontinent. Il quittait l'armée, non sans avoir averti un petit nombre de camarades qui, ulcérés comme lui, suivirent son exemple. Joseph Grabowski nous avait déjà parlé de quelques démissions d'of-

ficiers polonais, qui se produisirent à la fin de la campagne de 1813, mais sans préciser leur cause. D'autres concordances sont à relever entre ces deux séries de Mémoires.

Cette relation, trop rapide, trop discrète, de Désiré Chlapowski permet de revivre en pensée cette période superbe, où le génie de la Révolution — le véritable celui-là, qui se passait de la phraséologie des rhéteurs — instauré par nos armées, bouleversait la vieille Europe monarchique. Ce fut un âge de militarisme aigu ; mais il faudra bien finir par le reconnaître, les armées françaises faisaient alors de la belle et utile besogne. Il n'y a pas longtemps qu'à la tribune du Parlement M. Jaurès lui-même rendait un hommage éclatant à l'influence napoléonienne. Je plains aujourd'hui ceux qui persistent à ne voir en Napoléon que le tueur d'hommes, conception d'ailleurs purement subjective, et formidable aveu d'ignorance.

La France de Napoléon eût apporté à Pétersbourg autre chose que les milliards de l'épargne française, jetée par la France républicaine d'aujourd'hui au gouvernement autocratique le plus tardigrade et le plus opposé à notre mentalité. Chlapowski nous dit que les paysans russes, qui n'avaient plus que la chemise sur le dos, nouée avec une tresse de paille, étaient sur le point de se révolter contre leur souverain à la venue des Français, en 1812. Qu'on lise donc avidement ces pages qui nous entretiennent d'un temps où, malgré tout, la magnifique cavale qu'était la France, indomptée et mâchant son mors, valait bien le prudent cheval de trait, bien nourri, certes et magnifique bête de luxe, mais incapable de hennir et de se cabrer, qu'elle est devenue aujourd'hui.

Les cavaliers liront Chlapowski avec profit. Il a vu, à Borodino, la charge des six régiments de cuirassiers sur la grande redoute du centre; il a chargé lui-même à Bautzen, à Reichenbach. Il donne sur l'emploi de la cavalerie une série de réflexions très concises fort intéressantes.

§

M. Caudrillier, professeur agrégé d'histoire, a consacré dix années de labeur obstiné à instruire le procès de la trahison de Pichegru. Il conclut à la trahison du chef de l'armée de Rhin-et-Moselle, et il publie son dossier en un gros volume intitulé : **la Trahison de Pichegru.** J'ai un goût assez vif pour les ouvrages massifs, bourrés de notes, de références bibliographiques, tels que celui de M. Caudrillier. Ils sont quelquefois fort ennuyeux ; un esprit avisé trouve cependant toujours à s'y retourner; il n'est pas rare même d'y rencontrer quelque pâture de choix. Il y a une dizaine d'années, M. Ernest Daudet épluchait de son côté Pichegru ; il concluait à l'innocence. Aujourd'hui M. Caudrillier plaide coupable. Nous voilà bien avancés : nous sommes aussi avancés qu'au premier jour.

Depuis le 18 Fructidor, Pichegru est tiré à hue et à dià par les partis politiques. Les monarchistes lui restent reconnaissants de leur avoir donné des espérances ; les purs n'ont jamais pu le lui pardonner. Il fut, avant le 18 Fructidor, le chef « d'une opposition légale qui nous eût conduits peut-être, sous les orages de l'Empire, à la monarchie tempérée ». C'est M. Caudrillier qui le dit, et avec raison. Je voudrais, par déférence pour ce dernier, pouvoir lui dire que son volumineux travail m'a convaincu. J'avoue n'y avoir trouvé que des présomptions, et non la preuve matérielle de la trahison. C'est un bien gros mot que celui-là ; il y aurait justice et loyauté à ne l'employer qu'à bon escient.

Lorsque Pichegru, après sa brillante conquête de la Hollande, devenu la coqueluche du Comité de salut public, fut nommé au commandement de Rhin-et-Moselle, il ne trouva qu'une armée où les soldats mouraient de misère, désertaient par bandes ou ne vivaient que de maraude. Il n'y avait pas plus de bonheur à Sambre-et-Meuse, où Jourdan commandait sous l'autorité de Pichegru. Faute de tout, l'inaction des armées de la République sur la frontière du Rhin devint complète. La période héroïque était passée ; nul n'ignorait plus aux armées, parmi les chefs, que le temps n'était plus où Carnot rongeait un morceau de pain bis, pendant les longues heures des séances du Comité de salut public. On y sablait le champagne, maintenant, et un bourgogne généreux inspirait les promoteurs de projets toujours extraordinaires. C'est dans cette situation que Pichegru, écœuré, fut travaillé par les mouches qui rôdaient au camp des émigrés, dans l'entourage du vieux Condé. En des rapports dont la cocasserie ou la puérilité suffisent à caractériser les fantoches de la monarchie, qui s'échauffaient à ces intrigues, de tristes aventuriers ou de sinistres imbéciles comme Montgaillard, Fauche-Borel, Demougé, etc., se sont vantés d'avoir réussi à prendre Pichegru à leur glu. Ces fines mouches exploitaient la crédulité du vieux Condé. Leurs rapports, où les demandes d'argent forment le fond de cette correspondance ridicule, annoncent sans cesse que Pichegru va s'engager tout à fait. Mais le rude Franc-Comtois leur échappe toujours au moment où ils disent le tenir. Toute cette correspondance fut saisie dans un fourgon autrichien par Moreau, quelques mois plus tard. Moreau n'y trouva rien de décisif ; il jugea cependant que Pichegru avait commis de graves imprudences, et c'est sans doute inspiré par une pensée de bonne camaraderie qu'il se décida d'abord à ne point envoyer cette correspondance au Directoire. Il ne le fit que plus tard, après que Bonaparte, moins scrupuleux, eut fait parvenir aux Directeurs, probablement avec une pensée de vengeance contre Pichegru, son ennemi juré depuis Vendémiaire, le fameux portefeuille d'Antraigues.

M. Caudrillier a dépensé une ingéniosité très grande pour établir les rapports nécessaires entre les événements militaires et l'« Intrigue ». Je trouve dans son argumentation, dans la succession des faits qu'il nous présente comme venant à l'appui de sa thèse, beaucoup plus de preuves en faveur de la non-culpabilité que même de présomptions de trahison. Que Pichegru ait ouvert l'oreille aux propositions qu'on lui apportait, nul doute à ce sujet. Mais il reste une distinction à faire entre le général imprudent, qui consent à entendre des propositions, sans plus, et celui qui, les ayant entendues, livre sa troupe et passe à l'étranger. Il est de toute évidence que Pichegru, commandant de Rhin-et-Moselle, n'a point commis cette vilenie. Mais il en a commis d'autres moins importantes, n'accomplissant pas son devoir militaire dans toute sa rigueur. Et cela est déjà si grave que l'instinct populaire l'a affublé, comme le fut Bazaine plus tard pour les mêmes défaillances, de l'épithète de traître. Il ne faut pas oublier enfin que Pichegru commit une autre imprudence, qui lui vaudra bien quelque gloire; il afficha un mépris hautain à l'égard des fantoches du Directoire, des commissaires des guerres, des fournisseurs de tout poil, qui prenaient de la graisse pendant que Fricasse et ses officiers allaient nu-pieds. Qui donc pensera à écrire enfin l'histoire de ceux qui ont vraiment trahi nos armées et édifié sur ces trahisons répétées des fortunes insolentes?

§

Rien n'est plus difficile à rédiger qu'un précis historique et rien n'est plus utile. M. le Colonel breveté E. Bujac s'est voué à cette tâche ingrate : il est l'auteur de plusieurs précis des campagnes contemporaines. Il ne pouvait donc négliger d'écrire l'histoire de la dernière guerre, la plus importante de toutes : **la Guerre Russo-Japonaise**. Deux conditions sont indispensables à réunir dans un livre qui prétend donner un condensé des événements : il faut d'abord une documentation variée, nombreuse et bien assimilée; en second lieu une exposition claire, bien ordonnée, mettant en valeur les faits. Or, la documentation de M. le colonel Bujac est tout à fait remarquable; il me serait impossible de lui faire le reproche que j'adressais à un de ses devanciers de n'avoir pas utilisé toute une catégorie de documents d'une langue étrangère. Il a utilisé les documents anglais, allemands, américains, russes, etc., sans distinction ou plutôt avec un sens critique avisé. Il a su leur donner, le plus souvent, une interprétation originale, très personnelle et — chose dont je le félicite vivement — il n'abdique jamais son indépendance, sa liberté d'esprit, même à l'endroit de nos inénarrables alliés, pour lesquels si longtemps la consigne fut d'admirer sans réserve. Ainsi, d'un précis historique qui, si souvent, est un livre ennuyeux, le col. Bujac a réussi

à faire un livre agréable, même amusant parfois. Je n'ajouterai qu'une légère critique : l'auteur a fait souvent un trop large crédit à nos propres journaux. Ils ne brillèrent pas précisément, pendant cette malheureuse guerre, par la sûreté de leurs informations et surtout par l'équité de leurs commentaires.

§

Faute de place, il me faut parler très vite de plusieurs ouvrages, qui méritent davantage qu'une simple citation. **Moblot de Coulmiers**, de M. Paul Besnard, « demeuré militaire de cœur sans être devenu militariste », est un livre de souvenirs vécus, qui a le double mérite d'être très littéraire et, j'en suis sûr, très véridique. Notre maigre victoire de Coulmiers n'a peut-être jamais eu d'évocateur plus saisissant que l'ancien soldat, le moblot, dont la plume a tracé *Journée de bataille* et *Lendemain de victoire*. M. le commandant de Malleray a écrit un beau livre d'éducation militaire : **Preux d'Armor**, préfacé par M. le général d'Amade, notre actuel pacificateur de la Chaouia, qui a su trouver une formule très heureuse pouvant servir d'épigraphe à ce recueil de récits de héros : « L'homme est la matière qu'il faut étudier la première et presque la seule dans une campagne. »

Une brochure du commandant Henrionnet : **Le Service militaire d'un an et la défense des frontières par la nation** pourrait avoir comme sous-titre : *Rêve d'un garde-national.* Le projet que nous présente son auteur n'est ni assez développé ni assez mûri pour le juger avec équité. Puis, quelle manie de vouloir distinguer une armée défensive d'une armée de conquête en définissant l'une une armée républicaine, l'autre une armée monarchique? Est ce que je rêve ? ou bien Dumouriez a-t-il vraiment fait la conquête de la Belgique et Pichegru celle de la Hollande à la tête des armées de la République ? Et les grands hommes du Comité du Salut public ne poussaient-ils pas les généraux à courir renverser les trônes des tyrans?... Quant au service d'un an, nul doute qu'on n'y vienne bientôt. Mais pour cela, si on veut que l'apprentissage militaire ne soit pas une plaisanterie, il faut que les camps d'instruction se substituent partout aux casernes.

M. le général Donop a tracé le réquisitoire le plus violent qu'on ait jamais écrit contre **l'Armée Française en 1870**. Il pourrait être signé par un antimilitariste. Je ne veux pas dire que M. le général Donop dépasse la vérité. Mais je voudrais bien savoir sur quoi se base le général Donop pour affirmer que l'armée française, dans les vingt années qui ont suivi 1870, était arrivée à un degré de perfection jusqu'alors inconnu. Est-ce parce qu'il a fait partie de cette armée ? Je crois à l'entière bonne foi du général Donop ; mais,

vraiment, il appartient à l'une des générations qui ont été la cause de toutes nos souffrances, de notre effacement, de notre abaissement moral pour tout dire. Qu'il permette aux petits-enfants de sortir, avec leurs propres forces, de ce cauchemar, de cette atmosphère de vaincus, où la France se débat depuis 38 ans sans réussir à retrouver son équilibre.

Je souhaiterais volontiers que beaucoup de nos régiments territoriaux aient la bonne fortune qu'on fasse pour eux ce que M. le cap. H. Bossu vient de faire pour le 62e régiment d'infanterie territorial en écrivant une vibrante et très instructive notice intitulée : **Un régiment de l'armée territoriale**. Le capitaine H. Bossu a simplement écrit un fort intéressant chapitre de notre histoire militaire à travers ces trente dernières années.

Les **Souvenirs du Mexique** du colonel Lussan et le **Tourville** de M. Emmanuel de Broglie font tort à la modestie de leurs auteurs. L'ouvrage du colonel Lussan est un de ces livres où l'historien futur ira puiser des matériaux. L'étude d'ensemble de M. E. de Broglie sur Tourville n'a pas la prétention de s'adresser aux techniciens ; et c'est dommage. Telle qu'elle est, elle facilitera grandement les travaux de détail que le grand vaincu de la Hougue pourra inspirer un jour.

Memento. — Je remets à la prochaine fois le soin de présenter le bel ouvrage de M.E.Gachot, sur le Siège de Gênes, l'Histoire de la Guerre de 1870, de M. J. Jaurès, etc. — *Revue d'histoire* (juin). La campagne du maréchal de Saxe dans les Flandres. — La manœuvre de Valmy, contribution originale qui modifie les données de M. A. Chuquet. — Les services de l'arrière à la Grande-Armée, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (mai) : La guerre russo-japonaise.— L'enseignement du tir en Suisse, etc. — *Journal des Sciences militaires* (1er juillet). G. Pédoya : L'Evolution dans le recrutement de l'armée. · Cap. Bourguet : L'artillerie dans le combat. — Cap. Constantin : La Confiance, etc. — (15 juillet). Les régiments de réserve. L'automobilisme au point de vue militaire, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Revue de Paris : En souvenir de Ludovic Halévy, par M. H. Roujon.— *Revue hebdomadaire :* M. de Civrieux à propos de la conquête du Maroc. — *Le Salon des poètes méridionaux :* vers de Mme Hélène Picard. — *Hélios*, nouvelle revue : programme. — *La Femme contemporaine :* les Femmes et la lecture, par M.René Bazin. — Memento.

Ludovic Halévy s'en est allé très discrètement de ce monde où il vivait fort retiré, après y avoir connu la chance de succès profitables. M. Henry Roujon écrit sur cet auteur heureux des pages douces comme il était. **La Revue de Paris** (1er juillet),qui les contient, sera lue avec reconnaissance par ceux qui goûtèrent comme, en leur

nouveauté, *les Petites Cardinal* furent d'inattendues et de hardies créations. On songe tout de suite à Meilhac, quand on s'occupe d'Halévy. Je passe la plume à M. Roujon, qui la trempe de bonne encre académique :

Vint un jour où il leur plut de se séparer. Etaient-ils las de fraterniser dans le succès? Pourquoi ? Le public leur était demeuré fidèle et prêt à les suivre sur tous les chemins. Au lendemain de 1870, ils l'avaient retrouvé aussi docile et aussi fervent. Mais ce n'était plus cette foule étourdie du second Empire, qu'un rien mettait en joie. Avec les mauvais jours étaient nés des idées, des goûts et des besoins nouveaux. Les visages et les cœurs avaient vieilli. Meilhac demeura au théâtre. Ludovic Halévy, plus méditatif, se mit à écrire de jolis livres attristés.

Les *Récits de l'Invasion* révélaient un clairvoyant contemplateur dans le satirique apaisé. Livre sans passion et sans colère, où nos illusions, nos chimères, nos fautes étaient notées, au jour le jour, par un sûr témoin. Devenu historien, l'auteur dramatique gardait l'horreur instinctive des longueurs. Jamais de tirades. Et jamais le ton guindé du justicier amateur. Point de phrases; des faits, de petits faits, de grands aussi, relatés sur un ton de sincérité parfaite et de mélancolique courtoisie.

Au lendemain de la guerre et de la Commune, il me souvient d'avoir assisté à la distribution des prix d'un lycée quelconque, que présidait un vieux général. Il devait un discours à son auditoire. C'était l'heure où les partis se jetaient l'anathème et s'excommuniaient à l'envi. Le bon vieux soldat, après avoir évoqué les souvenirs tout brûlants encore de la défaite, conclut ainsi : « Ne nous en prenons de nos malheurs qu'à nous-mêmes. » Nous n'étions que des gamins, déjà grisés de mauvaises rancunes, et, selon la loi de notre âge, prompts aux malédictions. Cette parole d'aïeul, si simple et si grave, nous parut fade et vide de sens. Seule, la vie pouvait nous apprendre ce qu'elle contenait d'équité. Que de fois, depuis, je me la suis rappelée, cette sentence si humaine et si sage! Elle pourrait servir d'épigraphe liminaire au livre qu'a écrit Halévy sur l'invasion. Que de papier a été noirci à propos de la guerre de 1870, et toujours contre quelque chose ou contre quelqu'un! Dans ce petit volume d'Halévy rien n'est outragé, personne n'est maudit. Qu'on n'aille pas croire que ce soit chez le narrateur indifférence ou défaut de pénétration! L'écrivain est de ces hommes qu'on ne trompe guère. Il a été en bonne posture pour juger les uns et les autres. Lui aussi, il a dormi de ce sommeil qu'un réveil atroce a interrompu. Il revendique sa part dans la faute commune. En jetant les yeux autour de lui, il ne veut voir que des compagnons d'erreur. C'est l'examen de conscience d'une génération que Ludovic Halévy a fait là, à voix basse, sur le ton que doit garder dans une chambre de malade un visiteur de bonne compagnie. Aucune toilette funèbre au style : le sujet est suffisamment triste par lui-même. Parfois un sourire, presque involontaire ; une habitude d'autrefois. Mais ce n'est plus le même sourire qu'au perron des Variétés.

Voici un excellent portrait du Ludovic Halévy des dernières années :

Ses amis le pressaient d'écrire ses *Souvenirs*. Il répondait à toutes leurs instances d'un air détaché et paresseux. Quel livre délicieux nous avons perdu là ! Les confessions d'Halévy eussent été, en même temps qu'un chef-d'œuvre de grâce, un trésor inépuisable de bons conseils. Il avait su si délicatement déguster la vie ! Mais il ne s'occupait plus que de prendre des sûretés contre elle. Nous l'avons dit, il se méfiait d'elle, tout en reconnaissant qu'elle l'avait comblé. Il voulait jouir des siens, de leur tendresse, du foyer paisible qu'il s'était construit, de l'intelligence audacieuse de ses deux fils, du talent des jeunes gens, de la joie d'admirer. Jamais il ne s'intéressa aussi passionnément aux lettres qu'à partir du jour où il cessa d'écrire. A l'Académie, sa seconde famille, il sollicitait les occasions de servir les renommées commençantes ; il se laissait accabler de rapports. « Ils ont tous du talent ! » cette exclamation revenait dans sa critique comme un refrain. Les soirs de première représentation, si le succès faisait mine de se dérober, il s'en affligeait ; il guettait le moment de donner le signal des applaudissements. Cette bienveillance ne venait pas d'un parti pris de banalité. Ce n'était aucunement une attitude, mais le résultat d'une vie de travail, la volonté arrêtée d'être juste, le respect sincère de l'effort. Bien des choses ont étonné, dérouté, choqué Halévy dans les mœurs nouvelles. Il appartenait à une époque moins inquiète et moins agitée que la nôtre. Mais, jusqu'à la dernière minute, il voulut comprendre son temps et l'accepter, tel qu'il était. Aussi nous a-t-il quittés sans que personne de nous l'ait vu vieillir.

Lorsqu'on réfléchit à cette carrière si droite, à cette œuvre où pas un mot de haine n'a été prononcé, lorsqu'on fait le compte de toutes les heures charmantes que cet esprit a prodiguées, on se dit qu'il y a eu là un rare exemplaire de parfaite élégance intellectuelle. On jette un coup d'œil attendri sur le rayon de la bibliothèque où sont rangés les volumes signés de son nom. On sent qu'il en est plus d'un parmi eux dont on ne se fatiguera jamais, auquel on viendra recourir dans les moments de lassitude et de mauvaise humeur. Nos fils aimeront-ils autant que nous cette sagesse légère ? Il leur faudra, craignons-nous, des vérités plus appuyées. Halévy est mort persuadé que les dernières générations étaient infiniment plus intelligentes que la sienne. A l'âge où l'on se sent étranger et hostile aux nouveautés, il se défendait de se raidir contre elles. « Ils sont plus forts que nous ! » répétait-il, en parlant de ses jeunes confrères. Il se trompait rarement, ayant une longue habitude de la clairvoyance : nous devons penser avec lui que l'avenir aura ses vertus. Tout au plus changeront-elles d'apparence. Ce que cet homme, si digne d'être aimé, aura représenté pendant un demi-siècle, dans la société contemporaine, c'est la faculté, qui semble se perdre, d'être constamment agréable aux autres. Un homme agréable, déterminé à l'être toujours, restant tel jusqu'à la dernière heure, qui sait si ce ne sera pas bientôt presque un personnage fabuleux ? Dans sa conduite et dans son œuvre, Ludovic Halévy aura été cet homme-là en toute perfection.

§

Les militaires n'y vont pas « par quatre chemins » quand ils se mêlent d'écrire. Ils y sont redoutables comme ils le seraient à la

guerre pour les ennemis de notre pays, parce qu'ils foncent sur le but. M. le commandant de Civrieux publie dans **la Revue hebdomadaire** (4 février) un article conçu pour préconiser la conquête du Maroc. C'est une opinion de militaire. Celle du gouvernement lui est diamétralement opposée, si l'on s'en tient aux déclarations tant de fois renouvelées de ses membres. M. de Civrieux ne s'arrête point à si peu : il faudra, dit-il, « dominer le Maroc tout entier, nécessité inéluctable à échéance plus ou moins éloignée ». Et voici les considérations politiques de notre homme de guerre :

Quels sont donc les motifs pour lesquels cette heure, qui établira la France seule maîtresse incontestée de l'Afrique du Nord, semble-t-elle encore reculée ? Pour quelles raisons le gouvernement annonce-t-il que nos soldats vont prochainement évacuer la terre arrosée de leurs sueurs et de leur sang, terre qu'ils devront fatalement reconquérir un jour ?

Il n'est qu'une triste et réelle réponse à ces questions que se pose tout esprit simplement patriote : ce qui empêche le drapeau tricolore d'étendre son ombre sur l'héritage préparé par l'histoire et reconnu par les traités, c'est la crainte de l'Allemagne et c'est la peur de la guerre ! L'âme débile des vaincus habite encore en nous ; et, d'un geste, le kaiser cloue au sol notre élan ! Et, pourtant, la politique française, si timide en Afrique, par une incohérence dont elle se fait un mérite, tend en Europe à rapprocher cette échéance si redoutée. Si par la disposition des deux contractants, grâce à l'absolutisme du tsar auquel une politique offensive contre l'Allemagne ne plaira jamais, l'alliance russe était un gage de paix assurée et, somme toute, honorable, en revanche, l'entente étroite avec le peuple anglais, dont le roi n'est que le premier serviteur et qui aspire à l'anéantissement de la marine et du commerce germaniques, c'est la guerre presque inévitable !

L'heure présente est grave, la plus grave peut-être que la France ait vécue depuis les années qui ont séparé Sadowa du coup de foudre de 1870.

L'avertissement de Tanger doit nous faire penser chaque jour à la sommation nouvelle ou à l'affront prémédité ; et ces jours de répit, on les emploie à l'affaiblissement des forces de l'armée, à la ruine du crédit de la France ! *Quos vult perdere Jupiter dementat* : les civilisations, les gouvernements changent ; l'aberration humaine demeure !

Comme la question du Luxembourg, ou la candidature Hohenzollern au trône d'Espagne, l'action française au Maroc peut donc être le prétexte d'une guerre dont les causes générales seront bien plus hautes ; et, cependant, sous peine de déchoir au dernier rang des puissances, de voir à jamais son prestige disparu de la Méditerranée au Niger, la France ne peut renoncer à cette action, engagée depuis une année ; et cette action elle-même, l'expérience passée nous l'apprend, et le raisonnement le prouve, ne peut se clore que par l'achèvement total de l'Empire français de l'Afrique du Nord, ou par la chute de cet empire suivant la déchéance de la mère patrie.

Telles sont les éventualités que nous devons regarder en face, la main sur la garde de notre épée, et, sur nos lèvres, la vieille devise des époques de foi et de sacrifice : « Dieu protège la France ! »

Je suis tenté de parfaire ce texte par la citation d'un des vers fameux de François Coppée :

Amen ! dit un tambour, en éclatant de rire...

§

Le Salon des Poètes méridionaux vient de publier son « deuxième album » joliment daté du « printemps 1908 ». C'est un album tout à fait exquis, de par le talent des poètes dont il assemble les vers. On y chante l'amour, comme il convient qu'il soit loué des jeunes hommes. On y chante les beaux ciels, la nature... Je ne me hasarderai point à préférer publiquement le poème de M. Maurice Magre, celui de M. Louis Estève, ou les *Arpèges* de M. G. Gaudion. Si je reproduis ces belles strophes de Mme Hélène Picard, c'est que, d'entre dix-huit poètes ayant collaboré à cet album, elle est seule à y représenter le million de nos poétesses sublimes ; car, chacun le sait, elles sont aujourd'hui un million pour le moins !

Ainsi qu'un bateau neuf notre jeunesse est belle,
Le voyage est léger comme un nuage d'or ;
Et nous rêvons d'un soir, d'un amour et d'un port
Sur lesquels brillerait une lune nouvelle.

Nous partons, fous d'aimer les adieux et les eaux,
Les exils lumineux des îles et des rêves,
Les rayons des couchants, des désirs et des glaives,
L'inconstance des vents, des dieux et des oiseaux.

Car ne suffisent pas à nos vibrantes âmes
Les proches voluptés et les pays voisins...
Ah ! loin, plus loin, la soif, l'ardeur des noirs raisins,
La musique pareille aux longs cheveux des femmes !

Ah ! partons, voyageurs des risques et de l'or !...
Que nous sommes donc beaux, nous qui coûtons des larmes !...
Partons, pleins de l'orgueil d'être grands sous les armes,
Pour les couchants, la chasse, et l'amour, et la mort !...

§

Hélios vient de paraître à Agen, dans le mois des plus longs jours et du plus somptueux soleil. M. Tristan Derème présente la nouvelle revue en ces termes :

Hélios, c'est le soleil symbolique qui rayonne au ciel de la Beauté, qui flamboie au zénith à l'heure de Racine, de Virgile ou de Dante, et verse, ainsi qu'un philtre, sa chaude lumière au cœur des hommes. C'est l'Astre pareil au Phénix, qui agonise dans les apothéoses pour renaître plus jeune et plus éblouissant aux fastes de l'aurore !

Notre unique dessein est d'exalter le Beau, nous voulons partout et malgré tout le défendre et le faire triompher. Ah ! la cloche n'est pas fondue

encore qui tintera le glas des luttes ardentes et les clairons du Rêve n'ont pas encore sonné leurs dernières fanfares !

On raillera notre enthousiasme ? Qu'importe ? On doutera de notre succès ? Qu'importe ? L'essentiel, n'est-ce pas de forger une resplendissante chimère ? Et qu'importe de dégringoler du ciel, si l'on a rêvé d'escalader les étoiles ?

MM. Francis Jammes, Paul Souchon, Abel Bonnard, R. Frène, L. Deubel, etc., ont prêté leur concours à *Hélios*, où l'on trouvera, signés de MM. Louis Mandin, Raoul Brumme et Tristan Derème, des poèmes tout à fait intéressants.

§

M. René Bazin, s'il n'était de l'Académie Française, ne serait point un auteur remarqué ni remarquable. Il tire de cette honorable compagnie beaucoup plus de lustre qu'il ne lui en apporte. Ceci, en somme, est fort bien. Son travail sur *les Femmes et la lecture*, qui a paru dans **la Femme contemporaine**, pourrait être mis en préface à chacun de ses ouvrages. Il aurait peut-être fait rugir Gustave Flaubert. Celui-ci savait trop bien écrire pour n'avoir pas licence de se tromper parfois. Un homme de la qualité de M. René Bazin doit toujours avoir raison. Il l'a, d'être académicien ; et, vous m'accorderez Flaubert n'ayant pas été reçu dans le fameux groupe quarantenaire, que M. Bazin a, sur cet illustre styliste, une avance d'immortalité qui donne du prix à sa pensée. Sa pensée n'est pas médiocre ; et je cesse de sourire pour le constater. Ne souriez pas plus que moi, je vous en prie :

L'homme qui lit peu ou qui ne lit pas remplit un rôle bienfaisant ; il peut avoir la supériorité du métier ; il peut s'élever jusqu'aux raffinements de l'art ; il est une force intelligente, en tout cas, responsable, digne de respect, d'aide et d'affection. C'est à ses facultés développées par le métier et non par la lecture que vous vous confiez. Quand vous montez dans une automobile, vous aimez qu'on vous dise que le chauffeur connaît sa machine, et vous auriez un petit frisson, qui ne serait pas d'admiration pure, si l'on vous affirmait qu'il médite, dans le texte, sur la *Divine Comédie*, ou qu'il prépare une édition savante des fragments d'Anacréon. Vous recherchez les femmes de chambre qui savent bien leur service, et vous auriez quelque doute sur l'humeur, l'exactitude, ou l'habileté professionnelle, et peut-être sur les autres vertus, de celle qui vous interrogerait, en se gageant, sur le mérite d'une édition de Montaigne ou sur celui des seize volumes des lettres d'Horace Walpole publiés par MM. Paget Toynbee.

. . . . . .

Car celui-là n'est pas le plus riche en idées qui a beaucoup lu, mais qui a le plus songé. Or, les moyens d'apprendre étant infiniment variés, et la vie ayant, à elle seule, un pouvoir d'enseignement sans limite, il en résulte que des esprits de nulle culture, de prétendus ignorants, peuvent être de magnifiques intelligences. A qui n'est-il pas arrivé de surprendre un mot

profond dit par un homme qui ressemblait à un vieux pommier éclaté, noueux, tordu, par un homme qu'on eût cru incapable du moindre raffinement ? Et en effet ce n'étaient que des âmes incultes. Mais c'étaient des âmes, c'est-à-dire des puissances dont le domaine est caché : champ où nous vivons, forêt, maison, ou étoile (?). Le trésor du sens commun, — qui n'est pas assez pillé, — est fait de l'apport anonyme de cette humanité non lettrée.

M. René Bazin accentue dans ce sens :

Mesdames, vous qui lisez, ne confondez pas l'art de l'alphabet avec la moralité. C'est un second préjugé, qui a eu son heure de vogue, et dont la tyrannie est encore dommageable, bien qu'il ait perdu beaucoup de défenseurs. Victor Hugo l'avait formulé, il avait frappé la médaille, il avait écrit : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison. »

Hélas ! depuis le temps où le poète disait ce mot sonore, on a ouvert bien des écoles ; je ne crois pas qu'on ait fermé une seule prison. Il donnait une forme d'antithèse et une cadence à une idée qu'on voulait rendre populaire : « la science de l'alphabet et les lectures qui s'ensuivent sont des causes de moralité. Tout homme qui lit est, en moralité, supérieur à l'homme qui ne lit pas. »

Il ne se trouve pas seulement des hommes de génie pour formuler ces naïvetés ; il se trouve des hommes naïfs pour y croire, et chercher à les appuyer de statistiques. Pendant des années, ils ont attendu, sincères, espérant que les chiffres allaient, comme les hommes, applaudir le poète. Mais la criminalité ne se modifiait pas dans le sens prédit. Aujourd'hui, les accusés, presque tous, ont des lettres.

Est-ce donc *parce qu'ils ont des lettres* que ces hommes deviennent des criminels ? M. Bazin ne l'affirme pas, en quoi il a grand' raison ; mais il le donne presque à penser et, en ceci, il a peut-être tort.

La fin de cette causerie en est meilleure que le début. Ecoutez M. Bazin, Mesdames qui lisez ici la critique littéraire de Rachilde :

Pour m'en tenir à la littérature, n'aimez pas que les romans ; aimez aussi les beaux livres de critique, les livres de philosophie où la raison se trouve à l'aise et comme chez elle, ce qui n'est pas commun ; soyez accueillantes aux jeunes poètes. Je sais bien que les poètes ont cessé, pendant un temps, d'occuper l'attention des liseurs de livres, et que, seules, quelques poétesses ont reconquis la faveur. Mais cela est injuste. Il semble bien que nous touchions à une heure de poésie nouvelle, simple et savante, puisque la plupart des jeunes ne parlent plus en langage chiffré, mais qu'ils commencent à retrouver plus musicale et plus souple la grande langue de la douleur, de l'amour et de la peur de mourir. Célébrez les hommes d'inspirations différentes, les réalistes et les idéalistes, les pessimistes et les optimistes, pourvu que la pensée maîtresse de l'œuvre ne soit pas déprimante et rabaissante, car alors aucune valeur d'art ne rachète le forfait. Goûtez plusieurs sortes de styles, comme des vins de terroirs éloignés, et

où s'épanouit donc une fleur différente. Mais préférez le style de France et défendez-le.

MEMENTO.— *La Revue des lettres et des arts* (juillet).— « Eté », par Mme C. Périn. — « L'intelligence des Fleurs », par M. E. Pilon.— « La Question du nu », par M. L. de Romeuf.

Les Entretiens idéalistes (25 juin). — De M. E. Verhaeren : « La Gare des petites villes ». — M. G. Casanova sur « François Coppée ». — M. A. de Bersaucourt : « Villiers de l'Isle-Adam, conteur » (suite). — M. P. Vuillaud : « Les Doctrines néfastes de l'Action française ».

Le Feu (1er juillet). — « Francis Jammes », par M. E. Sicard. — « Les trois vertus plastiques », par M. G. Appollinaire.

La Revue du Temps présent (25 juin). — « J.-K. Huysmans et le Satanisme », par M. J. Bricaud.

La Grande Revue (25 juin). — M. A. Besnard : « Le Pastel ». — Des poésies de M. F. Vielé-Griffin.

La Revue (1er juillet). —M. F. de Pressensé : « L'Angleterre pendant la guerre de 1870. » — « Les Amoureux de Marie-Antoinette », par M. E. Faguet. — « Propriété littéraire et Domaine Public », par M. E. Serre.

La Rénovation Esthétique (juillet). — « Aristocratisme », par M. E. Bernard. — Des « pages » de M. F. Carco. — « Sous le Harnais », roman militaire de M. L. Lormel.

Roman et Vie (juillet). — « La dernière soirée de Gérard de Nerval », par M. Valmy-Baysse.

Revue de Paris (1er juillet).—« Officiers et soldats », par le lieutenant X... — « Baccalauréat et jeunes filles », par Mme Mathilde Salomon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Stendhaliana : Stendhal préfet (*Le Temps*, 11 juillet) ; Les Stendhaliens de Rome (*Ibid.*, 17 juillet). — Deux lettres de Rachel (*Le Chroniqueur de Paris*, 9 juillet).

Stendhal aurait bien voulu être préfet. Il le désira même si fort qu'un moment il se crut orné des broderies afférentes. C'est alors qu'il rédigea l'étonnante proclamation que M. Arbelet a trouvée à Grenoble et donnée au **Temps** :

Citoyens,

Le prince illustre qui est à la tête de notre jeune liberté vient de le dire à la Chambre de vos députés :

« Tous les droits doivent être solidement garantis, toutes les institutions nécessaires à leur plein et libre exercice doivent recevoir les développements dont elles ont besoin. »

Appelé par M. le lieutenant-général du royaume à l'administration du département du Finistère, je viens au milieu de vous pour hâter les heureux développements de nos institutions, pour diriger vos efforts.

Le respect de tous les droits, le soin de tous les intérêts, la bonne foi dans le Gouvernement seront mes moyens. Je vous demande votre concours

libre et fervent. Je compte mériter votre estime et remplir mes devoirs avec exactitude.

Concitoyens,

Voulez-vous réellement cette liberté après laquelle nous marchons depuis quarante années ? Saisissez-la, elle est à votre portée. Nous la possédons à jamais, si nous savons la défendre. Formons notre garde nationale. Que le plus petit village ait dix hommes ou cinq hommes résolus à défendre leurs droits, et personne ne songera à les attaquer.

Dévoué à la loi fondamentale, au prince, à la garde nationale, je seconderai de toutes mes forces le grand mouvement qui s'opère en France. Jamais nous n'aurons excité à meilleur droit l'envie et l'admiration de l'étranger.

Quant à vous, jeunes concitoyens des campagnes, apprenez deux choses : le maniement des armes, et à lire.

Soyons sincères dans nos efforts ; et avant un mois l'existence du citoyen sera environnée de toutes les garanties désirables, le commerce et l'agriculture jouiront de tous les avantages d'une fécondité profonde.

Je recevrai toujours avec reconnaissance les avis que vous voudrez bien me donner.

Le préfet du Finistère,
BEYLE.

Quimper, le 11 août 1830.

Il rédigea même une note touchant les instructions qu'il devait solliciter de M. Guizot :

Dire à M. G...

Avez-vous le temps, Monsieur, de répondre à quelques questions ?...

Je crois qu'on mène le peuple comme les chevaux, en lui parlant beaucoup. Dois-je parler ?

Le parti noble ne sait pas parler, et d'ailleurs n'a pas d'occasion.

Je paraîtrai plutôt en habit de garde national qu'en uniforme brodé. La broderie n'est plus guère de saison.

... Dois-je aller à la messe ?

Je fais abstraction de tout amour-propre. Je prie le ministre de m'avertir de mes erreurs par un mot bien clair et bien intelligible. Si je ne me corrige pas à l'instant, c'est que je n'aurai pas compris.

Dois-je encourager les paysans à se fabriquer des piques ?

Que faut-il faire :

1° A l'égard des maires de campagne ?

2° Des conseillers de préfecture ?

Il me semble que je dois m'entourer de l'élection dernière, consulter les membres du bureau définitif. Si l'élection a été libérale, dois-je consulter les hommes de l'extrême gauche ou du centre gauche ?

Il était si assuré de sa destinée qu'il notait les objets à acquérir avant de se mettre en route : « Parapluie, deux cravates noires, trois paires de bottes, un habit de garde national (55 fr.), etc. » Et tout cela est si précis qu'on se demande s'il ne fut pas réellement nommé

pendant vingt-quatre heures. Beyle eût fait un préfet de premier ordre, nécessairement, puisqu'il avait du génie, mais il se serait ennuyé bien vite, plus encore peut-être qu'à Civita-Vecchia. Là, du moins, il avait Rome, et à Quimper, il n'eût pas eu Paris.

Rome n'est pas tout à fait ingrate à Beyle. On pense à lui, quoique tardivement. On va sceller une plaque de marbre à la maison qu'il habita au Pincio. Enfin, on va manger périodiquement en son honneur, ce qui est un des plus grands hommages que puisse, paraît-il, rendre l'humanité civilisée à une gloire de l'intelligence. **Le Temps** encore nous en est garant :

La plupart des voyageurs illustres qui ont parcouru, étudié, décrit et chanté l'Italie ont eu des monuments rappelant leur mémoire, ou des plaques commémoratives indiquant les maisons qu'ils ont habitées. C'est ainsi que près de la place Colonna, sur le Corso, à Rome, une belle inscription sur marbre évoque le nom de Shelley. De son côté, Gœthe possède en plusieurs cités des inscriptions commémoratives notamment à Naples, dans la galerie Umberto Ier, sur l'emplacement de laquelle s'élevait jadis un vieux quartier pittoresque où se plaisait à vivre l'auteur de *Wilhelm Meister ;* et à Messine dans la principale artère de la cité.

Or, chose curieuse, l'auteur des *Promenades dans Rome*, de *Rome, Naples et Florence*, de l'*Histoire de la peinture en Italie*, et de tant d'autres ouvrages où vibre une passion intense pour les hommes et les choses de la péninsule, ne possède pas à Rome le moindre petit bout de pierre rappelant qu'il a vécu longtemps dans ce pays et qu'il l'a décrit en des pages inoubliables.

Un groupe d'écrivains, de lettrés et d'artistes italiens vient de prendre l'initiative de commémorer publiquement le nom de Stendhal dans une rue romaine. Un comité s'est constitué pour la pose prochaine d'une plaque de marbre sur la maison qu'habita longtemps Stendhal dans la « via Gregoriana », aux flancs du Pincio. Il est probable qu'en même temps que la plaque, dont l'inscription est en ce moment à l'étude, un médaillon confié à un artiste de talent rappellera les traits du grand amoureux de l'Italie.

Enfin, les Stendhaliens de Rome, qui sont assez nombreux, ont projeté d'organiser à intervalles réguliers le « dîner Stendhal », où se réuniront les admirateurs du célèbre écrivain, et qui aura lieu le plus souvent, quand le temps le permettra, sur la terrasse du « Château des Césars », au sommet du mont Aventin, d'où l'on domine le Palatin, le Forum, le Capitole, le Colisée, le Cœlius, et d'où la vue embrasse tout le majestueux paysage de la Ville Eternelle que l'auteur des *Promenades dans Rome* a si souvent contemplé.

Le premier « dîner Stendhal » aura lieu dans la seconde quinzaine de juillet. Il sera présidé par M. Emmanuel Modigliani, un des plus compétents « beylistes » d'Italie, celui-là même qui eut la bonne fortune de découvrir et de mettre au jour les exemplaires de Saint-Simon annotés par Stendhal, dont *le Temps* s'est occupé l'hiver dernier.

§

Le Chroniqueur de Paris cite deux fort belles lettres de

Rachel. Je ne pense pas qu'elles soient inédites, mais où les trouver? Ce sont, dit très bien Mlle Suzy Leparc, des plaintes dignes de la Religieuse portugaise :

I

Rachel est en tournée, elle écrit à son amant, resté à Paris :

Rouen, juin 1907.

Il est onze heures. Je viens de souper, je rentre dans ma chambre pour causer avec vous, qui avez été si méchant pour laisser votre pauvre Rachel dans l'inquiétude et le chagrin, qui, pendant deux jours, m'avez laissée seule sans nouvelles... Enfin, il faut savoir souffrir et se taire.

Espérant vous voir arriver, je n'ai pas quitté mon balcon de la journée entière, mes pieds dans l'eau.

Non que je me plaigne, si je vous avais encore! Mais tout est contre moi... Qu'ai-je fait ? Je l'ignore. C'est-à-dire que je ne suis pour rien dans ce qui s'est passé depuis deux jours. Je vous avais écrit, mais il paraît que ma lettre n'a point dépassé la porte de l'hôtel. Quant à celle-ci, je suis persuadée que vous la lirez, car moi-même la remettrai à un commissionnaire.

Je pars demain à quatre heures pour le Havre. Il faut bien s'embarquer seule, puisque vous n'avez pas voulu faire le voyage avec celle qui vous aime.

Comme vous m'avez reçue cruellement au théâtre, l'autre soir! Ah ! vous m'avez fait bien mal.

Et pourtant, il y a presque de la joie dans ma lettre : je vais vous en dire la cause, et vous m'excuserez alors. On ne m'a pas jeté des couronnes de fleurs aujourd'hui, et cependant je suis contente... Mais vous m'avez applaudie, je vous ai vu, je ne vous quittais pas des yeux. Si ma représentation a été satisfaisante, c'est à vous que je le dois. Vous voyez donc, que, quoi qu'il arrive, je ne peux vous quitter. S'il vous restait par hasard un reste d'amitié pour moi, faites-moi réponse à ma lettre. Je vous laisse le maître : je n'ose vous envoyer encore mille baisers, je craindrais un refus. J'attends ma permission.

Votre dévouée.

RACHEL.

II

Deux jours plus tard :

Il est cinq heures ; je reviens du Havre. Ma première demande à l'hôtel est une réponse à ma lettre et je n'ai rien. C'est donc la fin, vous ne voulez plus me voir. Mais pour Dieu ! Répondez-moi.

Voulez-vous me permettre de venir vous voir... C'est de la cruauté... Je pourrais au moins me justifier... Si vous craignez de m'écrire, faites-moi dire verbalement oui ou non.

J'attends avec impatience un mot, un petit mot.

RACHEL.

Une simple remarque : il semble évident que l'amant n'est pas

resté à Paris, mais qu'il a suivi Rachel à Rouen et que là eut lieu la rupture.

Connaît-on cette histoire ?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE D'ACTION FRANÇAISE : *La Princesse de Clèves*, comédie en 3 actes et un épilogue, de M. Jules Lemaître, d'après le roman de Mme de La Fayette (16 juin).

J'ai donné en son temps le programme du Théâtre d'Action française. « On y jouera, y était-il dit, des tragédies nouvelles, des grandes comédies de caractères et de mœurs, et aussi des comédies plus libres, où sera mise à la scène la satire directe, personnelle, insolante et bouffonne des hommes et des idées du jour, essayant ainsi de refaire pour notre démocratie française cette comédie avec laquelle Aristophane flagellait la démocratie athénienne. » La satire ayant médiocrement réussi, et M. Pujo s'étant révélé un Aristophane un peu insuffisant, le Théâtre d'Action française s'est rabattu sur une comédie d'analyse psychologique et il nous a donné **La Princesse de Clèves**, tirée par M. Jules Lemaître du roman de Mme de La Fayette. Ce ne fut pas un spectacle sans intérêt, je m'empresse de le dire. Il nous a procuré l'occasion de relire un livre célèbre, — il y en a même, comme moi, qui l'ont lu pour la première fois, — d'admirer l'habileté dramatique et l'adresse littéraire de M. Jules Lemaître, et de constater une nouvelle fois les risques de ces adaptations et qu'il est préférable de laisser une œuvre dans la forme que son auteur lui a donnée. Si parfaitement qu'il ait réussi, en effet, M. Jules Lemaître n'a pu éviter les inconvénients inhérents à toute mise à la scène d'un roman. Ces inconvénients m'ont même paru plus sensibles avec une œuvre comme *la Princesse de Clèves*, faite toute de nuances, de discussions sentimentales, de débats moraux, souvent même de scènes presque muettes. M. Jules Lemaître a dû écourter par endroits, resserrer à d'autres, combiner et fondre là plusieurs scènes en une seule, restreindre ici la part de tel personnage et augmenter celle de tel autre, laisser de côté bien des scènes intéressantes et supprimer nombre de développements sans lesquels les actions et les caractères des personnages demeurent parfois un peu singuliers. Je viens de parler de scènes muettes. J'en citerai une, que les nécessités dramatiques ont obligé M. Jules Lemaître à n'indiquer qu'à peine, au point que les spectateurs qui n'avaient pas lu le roman n'en ont certainement rien vu. Elle nous montre Mme de Clèves seule dans sa maison de Coulommiers, rêvant à Nemours, sans se douter de sa présence dans le jardin, à deux pas d'elle.

Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière pour

empêcher qu'on ne pût entrer ; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins. Sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves : il vit beaucoup de lumières dans le cabinet ; toutes les fenêtres en étaient ouvertes ; et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres qui servaient de porte, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule ; mais il la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud, et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos, avec une table devant elle, où elle avait plusieurs corbeilles pleines de rubans ; elle en choisit quelques-uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient les mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi.

Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes fort extraordinaire qu'il avait portée quelque temps, et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla proche d'un grand tableau du siège de Metz, où était le portrait de M. de Nemours ; elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

On ne peut exprimer ce que sentit M. de Nemours dans ce moment. Voir au milieu de la nuit, dans le plus beau lieu du monde, une personne qu'il adorait ; la voir sans qu'elle sût qu'il la voyait, et la voir tout occupée de choses qui avaient du rapport à lui et à la passion qu'elle lui cachait, c'est ce qui n'a jamais été goûté ni imaginé par nul autre amant.

Citerai-je encore, entre plusieurs modifications essentielles, l'épisode du portrait dérobé par Nemours, et la scène des aveux de Mme de Clèves à son mari. M. Jules Lemaître a même été jusqu'à modifier le dénouement de l'œuvre, en nous montrant la princesse et Nemours réunis dans un avenir rapproché. Sur ce dernier point, je crois qu'on peut s'en prendre à lui uniquement. Les nécessités de l'adaptation n'exigeaient pas tant, et le lettré a trop fait place, là, à l'auteur dramatique.

Quant à l'œuvre elle-même, oserai-je le dire? Certes, rien n'y semble illogique, tout y est amené avec art, avec graduation. Les situations en sont vraisemblables et les sentiments pleins de sincérité. La profondeur, la subtilité même n'y manquent pas, et l'on ne s'étonne plus de toute l'admiration qu'inspirait à Stendhal *la Princesse de Clèves*, quand on y voit Nemours parler en ces termes de sa passion :

Les jours suivants, le roi et les reines allèrent voir Mme de Clèves. M. de Nemours, qui avait attendu son retour avec une extrême impatience, et qui souhaitait ardemment de lui pouvoir parler sans témoins, attendit pour aller chez elle l'heure que tout le monde en sortirait, et qu'apparem-

ment il ne reviendrait plus personne. Il réussit dans son dessein, et il arriva comme les dernières visites en sortaient.

Cette princesse était sur son lit ; il faisait chaud, et la vue de M. de Nemours acheva de lui donner une rougeur qui ne diminuait pas sa beauté. Il s'assit vis-à-vis d'elle, avec cette crainte et cette timidité que donnent les véritables passions. Il demeura quelque temps sans pouvoir parler ; Mme de Clèves n'était pas moins interdite, de sorte qu'ils gardèrent assez longtemps le silence. Enfin M. de Nemours prit la parole, et lui fit des compliments sur son affliction. Mme de Clèves, étant bien aise de continuer la conversation sur ce sujet, parla assez longtemps de la perte qu'elle avait faite ; et enfin elle dit que, quand le temps aurait diminué la violence de sa douleur, il lui en demeurerait toujours une si forte impression que son humeur en serait changée. « Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit M. de Nemours, font de grands changements dans l'esprit, et, pour moi, je ne me reconnais pas depuis que je suis revenu de Flandres. Beaucoup de gens ont remarqué ce changement, et même Mme la Dauphine m'en parlait encore hier. — Il est vrai, repartit Mme de Clèves, qu'elle l'a remarqué, et je crois lui en avoir ouï dire quelque chose. — Je ne suis pas fâché, Madame, réplique M. de Nemours, qu'elle s'en soit aperçue ; mais je voudrais qu'elle ne fût pas seule à s'en apercevoir. Il y a des personnes à qui on n'ose donner d'autres marques de la passion qu'on a pour elles que par les choses qui ne les regardent point ; et, n'osant leur faire paraître qu'on les aime, on voudrait du moins qu'elles vissent que l'on ne veut être aimé de personne. L'on voudrait qu'elles sussent qu'il n'y a point de beauté, dans quelque rang qu'elle pût être, que l'on ne regardât avec indifférence, et qu'il n'y a point de couronne que l'on voulût acheter au prix de ne les voir jamais. Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher ; mais ce n'est pas une chose difficile, pour peu qu'elles soient aimables. Ce qui est difficile, c'est de ne pas s'abandonner au plaisir de les suivre, c'est de les éviter, par la peur de laisser paraître au public, et quasi à elles-mêmes les sentiments que l'on a pour elles ; et, ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était, et de n'avoir plus d'ambition ni de plaisirs, après avoir été toute sa vie occupé de l'un et de l'autre. »

Il y a là, ramassés, beaucoup des principes formulés dans *De l'Amour*. Pourtant, ne peuvent-ils pas sembler un peu conventionnels, ces personnages solennels, langoureux, qui n'ont jamais un cri, un éclat, toujours raisonnables et mesurés au plus fort de leurs émotions? Quelle honnêteté, quelle *politesse* dans la passion, quelle morale, pour tout dire, et je vois bien que c'est cela surtout que le Théâtre d'Action française a voulu nous représenter. Mme de Clèves aime, elle souffre de son amour, et jamais cet amour et cette souffrance ne lui font rien faire, je ne dis pas contre la fidélité conjugale, ce qui n'a rien d'invraisemblable, mais même contre la raison et la volonté. Singulière amoureuse, singulière passion, et combien prudentes et adroites ! Ce n'est pas que je nie les honnêtes femmes, et il est vrai que

cette belle conduite, — qu'une coquette ou une femme médiocre pourraient revendiquer également, — peut s'expliquer par l'éducation que Mme de Clèves a reçue de sa mère, ainsi qu'il nous est raconté au long dans le roman. N'importe, et je ne donne aussi cette appréciation qu'avec prudence, car avec les femmes on ne sait jamais. Il semble qu'il y ait dans tout cela, de la part de Mme de La Fayette, un peu bien de l'affectation, au détriment de la vraie vérité humaine?

A quoi bon toutes ces considérations, d'ailleurs? Comme je l'ai dit, le Théâtre d'Action française est avant tout un théâtre politique, social si l'on trouve ce mot plus juste, et c'est uniquement comme tel qu'il nous a donné *la Princesse de Clèves*, voulant nous offrir là un tableau de mœurs supérieures aux nôtres, un haut enseignement moral. « Depuis les pièces de Beaumarchais et de Marie-Joseph Chénier, à la veille de la Révolution, jusqu'à celles des frères Margueritte et de M. Brieux, qui pourra dire la part qui revient au théâtre dans l'œuvre de dissolution et d'anarchie? » nous explique-t-on dans un avant-propos au programme de *la Princesse de Clèves*, et ces messieurs de l'Action française rêvent d'un « théâtre contre-révolutionnaire » comme « un puissant facteur dans l'œuvre de Restauration française », considérant « que les mœurs et les arts ne pourront normalement refleurir que dans une France organisée, sous le sceptre du Roi ». Cela ne vous sourit-il point ? Le Roi revenu, nous passerions aussitôt du désordre à l'ordre, de la misère au bonheur et du vice à la vertu, tels que nous étions autrefois, paraît-il. Il n'y aurait plus de juifs, toutes les femmes ressembleraient à Mme de Clèves, M. Pujo deviendrait un homme d'esprit, et toute notre littérature semblerait écrite par M. Bourget. Tant de bonheur par un seul homme ! C'est un peu à n'y pas croire, hélas ! Il se trouve heureusement parmi ces messieurs quelques-uns qui ont mieux le sens des réalités, avec quelque chose de plus relevé. Lisez, par exemple, ces lignes écrites par M. André Gaucher dans *l'Action française*, à la veille des représentations de *la Princesse de Clèves*. C'est dans le ton humoristique, et d'une belle noblesse de pensée, je tiens à le faire remarquer, car on pourrait ne pas s'en apercevoir.

Je vous entends vous récrier :

Une soirée française... au Théâtre des Arts ! un théâtre parisien d'avant-garde! vous m'étonnez. Je croyais qu'on n'y jouait que des spectacles truqués comme une bombe à renversement, des pièces où la jeune première, une quelconque Nadia Marmitoff, doit obligatoirement étrangler « au trois » le général russe avec sa serviette ; des drames où les acteurs déguisés en moujicks travestissent en argot de « Pantruche » le pur jargon tolstoïen, où la dynamite nihiliste endommage les accessoires de théâtre, et dont l'épilogue doit naturellement sombrer dans la nuit d'un Walpurgis nationaliste étoilé de coups de sifflet.

— Peut-être. Mais le Théâtre d'Action française de passage au Théâtre des Arts a changé tout cela. *Le Grand Soir* de Daniel Ventresohn fait place sur l'affiche à *la Princesse de Clèves* de Jules Lemaître ».

M. André Gaucher a bien raison. *La Princesse de Clèves* est sans doute une belle chose, mais *le Grand Soir* en est certainement une plus belle encore, si près de nous, si bien de notre époque, si plein de force, de vérité et d'émotion dans sa sobriété. Je lui sais gré d'avoir si bien démontré qu'il n'est pas de français et honnête homme, — je parle de l'honnêteté morale, autrement importante que l'autre, — qui ne soit tout entier pour les « moujicks » et ne fasse des vœux pour leur Révolution.

La Princesse de Clèves n'est pas une œuvre récente de M. Jules Lemaître. Il l'a écrite il y a une douzaine d'années, un peu avant *le Pardon* (1), et il paraît qu'il la destinait à Mme Sarah Bernhardt. J'avoue que je vois pas Mme Sarah Bernhardt dans ce rôle que son talent romantique eût probablement tout déformé. Le Théâtre d'Action française, s'il a donné à la pièce une mise en scène tout à fait insuffisante, ne lui a pas donné une mauvaise interprétation. Mlle Bellanger, qui jouait la Princesse, a eu toute la pruderie de son personnage, Mme Charlotte Barbieri a été une Mme de Thémines pleine d'esprit, et MM. Henry Krauss et Capellani nous ont présenté avec sincérité M. de Clèves et le Duc de Nemours. Mais le vrai théâtre pour cette œuvre, c'était la Comédie-Française. Elle lui eût donné le cadre qui lui convenait, luxueux, large, brillant, et ses sociétaires nous eussent rendu à la perfection ces personnages cérémonieux, dont la passion est de si bon ton et s'exprime si élégamment.

J'ai encore assez de place pour vous raconter une petite histoire. A un entr'acte de *la Princesse de Clèves*, j'étais sorti sous le péristyle du théâtre. Je trouvai là un garçon, l'air d'un employé, coiffé d'une casquette, qui semblait prendre le frais, avec un chien à côté de lui. J'aime beaucoup les bêtes, et je ne puis en voir une sans la caresser. Je m'approchai donc, et me mis à caresser le chien, qui était une chienne, d'ailleurs, et la conversation s'engagea entre son propriétaire et moi. « Vous êtes venu voir la pièce, me demanda-t-il. Je voulais venir aussi, mais je ne suis pas en tenue. Ce sera pour demain. Je suis du théâtre. Oui, je fais partie de l'administration. » Je lui parlai alors du théâtre, que j'avais beaucoup connu, quand c'était le Théâtre des Batignolles. « Oh ! ça a bien changé, m'expliqua mon homme. C'était plein de voyous, dans ce temps-là. Tandis que maintenant ! Vous comprenez, le patron est un noble, il a des relations

(1) Il semble, d'ailleurs, qu'on puisse retrouver quelque chose de l'idée du *Pardon* dans la scène de l'aveu de Mme de Clèves à son mari, j'y pensais déjà l'autre jour en écrivant le compte-rendu d'*Amoureuse*.

superbes, ça ne pouvait pas durer. Nous avons eu du mal, du reste. Il a fallu aller chercher des agents, plusieurs fois. On s'est mis là avec le patron, pour les empêcher d'entrer. A présent, nous n'avons plus que du monde chic, des marquises, des ducs, des comtesses... C'est plein d'équipages... Toute la haute... Nous avons même eu un ministre, tout dernièrement, M. Thomson, vous connaissez ?... et venu commeça, vous savez, en fiacre, tout seul, comme un zigue.. » M. d'Humières sera certainement enchanté d'avoir de si bons serviteurs. Je ne peux pas lui dire le nom de mon interlocuteur. Mais je peux lui dire celui de la chienne. Elle s'appelait Finette.

MAURICE BOISSARD.

CHRONIQUE DU MIDI

La félibrée de Sceaux. — Réouverture des théâtres en plein air : le Théâtre d'Athèna Nikè, à Marseille ; le théâtre de la Barthelasse, à Avignon ; le théâtre du Ramier, de Toulouse ; le Théâtre antique d'Orange ; les Arènes de Béziers.

Ce fut par un dimanche très parisien qu'eut lieu la **Félibrée de Sceaux**. La pluie fut, en effet, de la partie et elle vint, à plusieurs reprises, alors que les esprits s'échauffaient, rafraîchir malicieusement les têtes et rappeler à tous que l'on n'était pas en Provence.

Du reste, cette fête de Sceaux n'a jamais cherché à être très provençale et elle n'imite que fort peu les fêtes félibréennes qui se célèbrent aux bords du Rhône ou de la mer. Le public est, d'abord, si différent ! La bonne population de Sceaux n'entend goutte à la langue d'oc et parmi les « félibres » débarqués de Paris, combien ne sont que de simples curieux et n'y entendent pas davantage ! L'emploi du provençal n'est donc pas, ici, obligatoire, et, de fait, c'est le français qui l'emporte.

Un usage qui rend également cette fête française et parisienne, c'est sa présidence par une personnalité littéraire à laquelle le parler rhodanien est ordinairement étranger. C'est ainsi que le breton Renan vint un jour, avec un sourire, y vanter la vertu du soleil. Son disciple, Anatole France, une année, fit de même. Ce fut aussi le tour du Cubain José-Maria de Heredia, et celui du parisien Emile Zola.

Le 12 juillet, la présidence avait été dévolue à l'Algérien Jean Richepin. Avec cette éloquence qui ne l'abandonne jamais, même en vers, M. Jean Richepin fit un fougueux éloge de la race latine. En d'ardentes périodes, d'autant plus ardentes d'être improvisées, il annonça le triomphe de l'idéal méditerranéen (pends-toi, brave Canudo !) et se proclama fils intellectuel de Rome et de la Grèce.

Très heureusement, M. Paul Mariéton, qui est homme de goût, et qui sait de quelle utilité le Nord est au Midi qu'il pondère, vint nous faire un éloge de la mesure et de l'esprit français.

Les premiers vers furent dits dans l'étroite bordure verte qui sert de jardin à l'église de Sceaux. C'est là que sont dressés, dans une niche de branches, les bustes de Florian, de Paul Arène, d'Aubanel et de Sextius Michel. De bronze ou de marbre, ces grands hommes du Midi, fort inégaux de talent et de gloire, reçoivent avec sérénité la pluie séquanienne sur leurs fronts. Le 12 juillet, cette pluie se mêla à des fleurs. Les trois reines de la fête les couronnèrent de roses et le buste de Paul Arène et celui d'Aubanel s'animèrent soudain d'un éclat vivant au contact des fleurs païennes.

Une cour d'amour devait se tenir dans le parc, dont les verdures épaisses auraient formé un fond admirable aux claires toilettes. Mais le bruit de la pluie sur les feuilles ayant fait taire sans doute les cigales qui, avec les oiseaux, forment l'orchestre invisible des cours d'amour, on s'installa commodément dans la salle de l'ancienne mairie. Là, jusqu'au soir, poètes et poétesses, chanteurs et chanteuses, vinrent célébrer, en français et en provençal, le soleil, l'amour et la terre natale.

§

Il est banal de constater que, chaque année, les théâtres en plein air se font plus nombreux et que ce mouvement, dont les initiateurs furent les Félibres, en ressuscitant, il y a vingt ans, le théâtre d'Orange, aura sa place dans notre histoire littéraire. En même temps qu'il donnait une nouvelle vie aux chefs-d'œuvre anciens, ce mouvement aura permis l'éclosion de quelques pièces nouvelles qui ont élargi la tradition tout en la respectant. On s'affranchira ainsi peu à peu de l'imitation gréco-latine et nous verrons peut-être un art français et moderne sortir des ruines antiques.

Le premier théâtre en plein air qui ait rouvert, cette année, a été, comme il sied, le **Théâtre d'Athéna Nikė**, dont la scène, harmonieuse et blanche, se dresse, à Marseille, dans la propriété de M. Paul Barlatier, à la Croix-Rouge. C'est dans un vallon solitaire, bordé d'yeuses, de chênes et de pins, que le poète d'*Hypatie* a bâti, selon son rêve, ce théâtre. Au fond se dresse une reproduction du temple de la Victoire Aptère d'Athènes. Ce temple qui compte quatre colonnes ioniennes, d'une hauteur de huit mètres environ, sert de décor immuable. Devant lui se développe une scène de vingt mètres de largeur, sur laquelle plane un vaste ciel. Il faut savoir gré à l'architecte de n'avoir pas surchargé ce théâtre d'ornements inutiles et de ne l'avoir composé que de lignes simples et pures, aimées de la lumière. L'inauguration du Théâtre d'Athéna Nikė a eu lieu par les soins de M. et Mme Silvain ; puis, M. Léon Segond et Mme Suzanne Desprez sont venus y jouer *Phèdre* et *la Mort d'Adonis ;* en septembre, on donnera *Alkestis* et *la Fausse Nymphe*. L'heure de ces représenta-

tions est celle de la chute du jour, quand la chaleur fait grâce aux collines phocéennes et qu'une brise religieuse agite doucement les pins autour du temple d'Athéna.

Avignon a voulu avoir aussi, naturellement, son théâtre en plein air. L'emplacement choisi est l'île de **la Barthelasse**, au milieu du Rhône, île connue jusqu'ici par les parties fines qu'un restaurant célèbre y permet. On peut douter qu'il s'établisse là un théâtre en plein air durable, car les voix des acteurs auraient, certains jours, un concurrent redoutable dans le mistral qui courbe les peupliers et les fait gémir désespérément des racines au faîte.

Restauré en partie, le **Théâtre Antique d'Arles** a retrouvé, grâce à M. Silvain, son lustre d'autrefois et la tragédie, après des siècles de silence, est revenue hanter ses pierres. Elle a dévoilé sa face entre les deux nobles colonnes qui se dressent encore et proféré ses plaintes devant le peuple d'Arles dont les femmes ont conservé, dans la coiffure et la façon de se draper, quelque chose de la beauté grecque. A côté de la tragédie antique, M. Silvain a eu l'heureuse idée de faire figurer ces deux essais de tragédie moderne, qui s'appellent *la Fille de Roland* et *l'Arlésienne*. Sans doute l'œuvre d'Henri de Bornier et celle d'Alphonse Daudet sont d'un pathétique banal, mais elles n'en constituent pas moins d'excellentes indications de ce que pourrait être un répertoire moderne de plein air. Les légendes et l'histoire de France offrent des sujets à profusion et des tragédies rustiques abondent dans toutes les provinces.

Dans le Midi gascon les scènes de plein air se sont aussi multipliées. La plus importante est celle de Toulouse. Là, dans le **Théâtre du Ramier du Château**, l'infatigable Dr Charry a organisé de nombreux spectacles et il a su toujours les maintenir dans une belle ligne artistique.

Toutes ces tentatives et tous ces succès n'ont rien enlevé à l'intérêt et à l'importance des représentations du **Théâtre Antique d'Orange**. Bien au contraire, les théâtres qui se sont ainsi créés de tous côtés n'ont fait que mieux ressortir le caractère solennel et comme sacré de cet aïeul vénérable. Aucune des scènes bâties ou restaurées ne peut lutter de dimensions ni de beauté avec celle d'Orange. Le Théâtre d'Athéna Nikè et le Théâtre d'Arles ne sont que de précieux écrins, que 2000 spectateurs remplissent, auprès du vaste cirque où quinze mille personnes sont à leur aise. Les décors d'arbres du théâtre de la Barthelasse ou de celui du Ramier sont bien loin d'évoquer la majesté du mur gigantesque qui ne laisse pas, comme eux, filtrer la voix, mais la renvoie, sonore et frémissante, jusqu'aux plus hauts gradins.

Une autre raison du prestige de ce théâtre, c'est le haut caractère artistique imprimé à ses représentations par M. Paul Mariéton qui,

depuis 1894, avec une interruption de deux années à peine, en a assumé la direction. Par les soins éclairés de ce « chorège » tout le grand répertoire classique a été joué à Orange et de nombreuses pièces nouvelles ont reçu là une première consécration. M. Gabriel Boissy a pu écrire, avec raison, un livre sur la *Dramaturgie d'Orange*. Il s'est, en effet, créé à Orange un mouvement dramatique très particulier qui comprend, entre autres : *Alkestis*, *Œdipe et le Sphinx*, *les Phéniciennes*, *Iphigénie*, *Dionysos*, *Hécube*, *Polyphème*, *Hypatie*, *Hélène*, etc.

Cette année, M. Paul Mariéton fera, avec *le Roi Midas*, une tentative curieuse de résurrection de la comédie antique. Jusqu'ici le mur d'Orange n'avait retenti que des imprécations de la tragédie. Une seule fois, en 1900, M. Paul Mariéton avait eu l'idée de donner une adaptation du *Pseudolus* de Plaute. Le succès l'avait récompensé. Il s'agit, cette fois, non d'une adaptation, mais d'une pièce originale, à la fois truculente et poétique, bouffonne et lyrique. Mais qu'on me permette de ne pas insister sur cette partie du programme, lequel comporte encore l'*Iphigénie* de Racine, la *Médée* de Catulle Mendès et *les Burgraves*. Cette dernière pièce fera, je crois, le plus grand effet devant le mur cyclopéen qui, la nuit, avec les oiseaux qui le hantent, prend aisément l'aspect d'une grande ruine féodale.

Après les représentations d'Orange, à la fin d'août, le Midi sera convié aux **Fêtes de Béziers**. Le caractère de ces fêtes est tout différent de celles d'Orange. Elles ont lieu en plein jour et sont consacrées à l'opéra. Des masses chorales, d'énormes orchestres, de gigantesques décors, voilà ce qu'elles offrent aux milliers de spectateurs assis au soleil. Après le recueillement d'Orange, c'est à Béziers que le goût des Méridionaux pour la musique, le chant et les spectacles démesurés se donne libre cours.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ALLEMANDES

Edouard de Morsier : *Etudes allemandes ;* Paris, Plon, fr. 3.50 — Ernst von Wolzogen : *Ansichten und Aussichten ;* Berlin, F. Fontane u. C°, M. 5. — Ernst von Wolzogen : *Augurenbriefe*, vol. I ; Berlin, *ib. id.* M. 2. — Kurt Aram : *Jugendsünden ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°, M. 3.50. — Memento.

Etudes allemandes. — M. Edouard de Morsier a réuni en volume une série d'études très disparates, écloses au cours des dernières années. Il ne semble pas que ce soit l'actualité qui l'ait guidé dans le choix de ses sujets, car aucun des articles que nous avons sous les yeux, et dont quelques-uns sont fort remarquables, ne se rattache aux préoccupations de l'Allemagne d'aujourd'hui. Ce n'est pas non plus son goût personnel qui a guidé l'auteur, car quoi de plus dissemblable que ses appréciations sur *Guillaume Tell* dans

le drame de Schiller et sur l'*Idylle* dans la littérature allemande ? M. de Morsier rompt une lance en faveur de ce pauvre Max Nordau. Il n'y avait vraiment pas de quoi et le lecteur, mieux que cette apologie de *Dégénérescence*, aurait probablement goûté une explication de la variabilité dans les jugements propre à M. Nordau. La révision du fameux chapitre sur Zola aurait pu servir de prétexte à un curieux morceau de psychologie littéraire. Quand M. de Morsier attribue à M. Nordau la vogue du mot *dégénéré*, il se trompe. M. Lombroso l'avait mis à la mode bien avant l'apparition d'*Entartung*.

Ne nous arrêtons pas à l'étude sur le *Théâtre allemand au dix-neuvième siècle*. Elle met en lumière Grillparzer, Grabbe, Hebbel et Otto Ludwig, mais elle donne peut-être trop de relief à Sudermann et à Hauptmann. Tout cela est aujourd'hui presque le passé. Aussi bien là n'est pas l'intérêt principal du volume de M. Morsier. Le critique français s'attache surtout à une personnalité dont on dira peut-être qu'il eût mieux fait de la laisser dans l'ombre. Ce qui est plus grave, c'est qu'il l'oppose à Henri Heine comme le modèle de toutes les vertus, comme le grand caractère et la grande victime à qui il convient d'ériger un monument posthume.

On a beau ne pas admirer la moralité particulière de Henri Heine, il faut s'incliner devant la magnificence de son talent. Il fut après Gœthe le plus grand poète lyrique de l'Allemagne et il reste l'un des plus grands poètes de tous les temps. Que signifie à côté de lui le petit journaliste Ludwig Bœrne ? Evidemment, ils habitèrent Paris en même temps (quoi qu'en dise M. de Morsier ils y vinrent du reste à un an d'intervalle) et ils écrivirent tous les deux des articles sur les choses françaises. Ils étaient également juifs l'un et l'autre, mais là s'arrêtent à peu près les points de comparaison.

Si l'on ne lit plus guère Bœrne aujourd'hui, et à part son étude sur Jean-Paul le reste semble du fatras, on l'étudie cependant encore, comme une des plus curieuses figures de la *Jeune Allemagne*, comme une des plus intéressantes victimes de la politique de M. de Metternich. C'est à ce titre que son nom revient encore souvent dans les périodiques d'outre-Rhin. De là à en faire un écrivain franco-allemand, une sorte de précurseur d'une entente définitive entre deux peuples, il y a loin. En 1837, de pareilles chimères pouvaient plaire à Raspail qui parla sur la tombe de Bœrne « au nom de la démocratie européenne ». Ce genre de fraternité nous a menés loin. Quoi qu'il en soit, M. de Morsier a voulu écrire l'apologie de Bœrne. Il paraît même s'être imprégné de cet écrivain, au point qu'il le cite à tout propos et hors de propos. Le grand grief de M. de Morsier contre Heine, c'est que le poète des *Reisebilder* publia contre Bœrne, qui lui avait rendu des services, un pamphlet où il arrange le malheureux de la plus belle façon. Heine, évidemment, a eu tort et il s'en

est rendu compte, mais on comprend aisément que le bas moralisme du juif émancipé devait agacer profondément l'éternel persifleur qu'était le poète.

Il faut lire le projet de prospectus préparé par Bœrne pour ses œuvres complètes, et que l'on a retrouvé récemment dans les papiers de l'éditeur Campe, pour comprendre jusqu'où allait la vanité du pamphlétaire. Celui-ci, avec ses instincts de policier, se doutait du reste de ce que Henri Heine pouvait penser à son sujet. M. de Morsier, dans une note à la page 37, appelle cela « le flair de l'honnête homme ». Au yeux de Bœrne, Heine menait une vie scandaleuse : « Le sérieux de Heine me paraît toujours affecté. Il n'y a rien de sacré pour lui. De la vérité il n'aime que la beauté. Il n'a pas la foi... On le dit d'une débauche vulgaire. » Mais ce n'est déjà pas si mal *de n'aimer dans la vérité que la beauté.*

Un second grief de M. de Morsier contre Heine, c'est la pension de 4.000 francs qu'il toucha du ministère Guizot et qui lui fut plus tard continuée sous l'empire. Il n'y a là rien que de fort naturel, et la monarchie de Juillet agissait sagement en soutenant un grand poète chassé de son pays. C'était « la grande aumône que le peuple français distribuait aux étrangers que leur zèle pour la Révolution avait compromis dans leur patrie ». La troisième République emploie aujourd'hui un autre procédé : elle nomme les métèques officiers de la Légion d'honneur. Cela coûte beaucoup moins cher et permet à ceux-ci de faire figure dans le monde et d'acquérir autant d'argent que de considération.

Le reproche de « vendu » sonne mal dans la bouche d'un Bœrne, ancien fonctionnaire de la police dans le grand-duché de Francfort. Ce farouche indépendant avait passé cinq ans de sa vie à rédiger des rapports et à viser des papiers. Quand, en 1814, vint la déconfiture napoléonienne, Bœrne n'eut rien de plus pressé que de réclamer de la ville libre de Francfort, rentrée dans ses droits, une pension qui lui était due. Cette pension de 400 florins lui fut même servie jusqu'à sa mort. Les Francfortois, en 1831, voulurent lui faire reprendre ses fonctions et il eut beaucoup de mal à conserver la rente sans s'astreindre de nouveau à une occupation qui pourtant lui convenait à merveille.

Autre grief de M. de Morsier contre le poète du *Buch der Lieder*. « Heine n'a chanté qu'une fois. Quand il rencontre Bœrne à Paris en 1830 (?), il a déjà donné sa note immortelle. » Il nous semble pourtant qu'avant son *Romanzero*, qui est de 1851, Heine avait publié ses *Dernières poésies*, qui sont bien de sa période parisienne, et où se trouvent des pièces qui respirent encore tout le lyrisme mélancolique de la jeunesse. Que M. de Morsier relise donc :

O Deutschland, meine ferne Liebe...

Mais nous aurions tant d'autres choses à lui dire qu'il vaut mieux passer...

§

Ansichten und Aussichten. — M. E. de Wolzogen a occupé longtemps une situation de combat en Allemagne. Il fut de la bonne lutte réaliste d'il y a quinze ans et il s'enthousiasma pour le mouvement des petits théâtres, au point qu'il dirigea lui-même un de ces *Ueberbrettl* qui furent une imitation allemande de nos cabarets artistiques de Montmartre. Tout cela est passé maintenant et l'écrivain s'arrête au tournant de la route pour mesurer le chemin parcouru. N'étant pas critique de profession, il a cependant semé de ci de là une foule d'articles et d'études où il juge les opinions du moment, s'attachant aux idées, bien plus qu'aux hommes. C'est un choix dans ses productions critiques qu'il nous offre aujourd'hui. Avant tout, le théâtre et la musique le passionnent. Les problèmes de la mise en scène n'ont pour lui aucun secret. Il juge tour à tour les interprétations de Shakespeare, l'esthétique du drame naturaliste et de la comédie.

Fils d'un intendant de théâtre, le baron de Wolzogen passerait chez nous pour un « enfant de la balle ». Musicien dans l'âme, dès sa prime jeunesse il fut des intimes de Liszt. Il faut lire son étude sur « le vieux et le jeune Weimar » pour comprendre comment ce gentilhomme si moderniste était attaché par toutes ses fibres à l'Allemagne d'autrefois. Son grand-père et son grand-oncle furent les condisciples de Schiller à la *Karlschule*. Un autre grand oncle, beau-frère de Schiller, fut conseiller intime à Weimar et, comme tel, collègue de Gœthe. Lui-même a connu le petit-fils de Gœthe et le petit-fils de Schiller, et, chez le grand-duc de Saxe, il entendait Liszt parler du Paris de 1840, de George Sand, de Musset, de Chopin, de Heine, de Meyerbeer, de Rossini, et de Victor Hugo.

Voilà des empreintes qui ne s'effacent pas. Elles expliquent la réserve d'un Wolzogen, au milieu des luttes passionnées de son temps, mais elles expliquent aussi l'intérêt qu'il y prend. C'est un bon soldat dans la bataille; il suit toutes les marches avec entrain, mais il nous apparaît toujours un peu comme un attaché militaire étranger, prêt à chaque instant à exciper de sa qualité, pour éviter des compromissions fâcheuses et échapper à la brutalité de la soldatesque.

Dans ses **Augurenbriefe**, dont le premier volume est seul paru, cette réserve s'accentue encore. L'auteur s'adresse à ses semblables, les *Augures*, et il leur demande de rire avec lui. Ce rire est sans amertume, c'est une contemplation apaisée des choses de l'esprit. A peine si, dans la préface, l'ironie va parfois jusqu'à la méchanceté. Voyez par exemple ce tableau schématique de la hiérarchie intellectuelle en Allemagne que M. de Wolzogen s'est amusé à dresser comme

un tableau de statistique. Il divise les Allemands en sept castes : les hobereaux ; la noblesse d'argent ; les gens de bourse ; la bourgeoisie ; les paysans ; les ouvriers ; la racaille. Dans cette septième et dernière catégorie il range les artistes, les journalistes, les savants indépendants et les dévoyés de tout ordre. Pour chaque rubrique, il y a une case où sont notées les opinions politiques ; les principes par rapport à la race, la religion, l'art et la science ; les traits de caractères et la façon d'être. Pour la deuxième catégorie, par exemple, la noblesse d'argent, on note en fait d'opinions artistiques et scientifiques simplement ceci : affaires de femmes. Le reste est à l'avenant. Heureusement que le pessimisme de M. de Wolzogen est tempéré par une bonne dose d'indulgence, énormément d'humeur et un goût très fin. Et ce sont ces qualités qui donnent tant d'agrément à ses livres.

Jugendsünden. — M. Kurt Aram est un fécond romancier dont nous avons analysé le dernier livre il y quelques mois à peine. Aujourd'hui il nous conte l'histoire des amours enfantines entre un jeune lycéen et une petite pensionnaire, lui fils d'un professeur élevé avec une sévérité toute pédagogique, elle sentimentale et naïve aristocrate qui se laisse prendre aux allures décidées du bambin. Il y a dans *Péchés de jeunesse* à la fois le conflit de l'enfant ivre de vie avec l'école rétrograde, et le conflit entre deux milieux sociaux. Heureusement qu'un vieux couple bienveillant, un général en retraite et sa femme, jouent le rôle de bons génies et ramènent tout dans l'ordre. Quand les deux petits amoureux de quatorze ans se sont enfuis ensemble de Berlin, pour vivre d'une existence amoureuse et libérée, c'est le brave général qui leur fait entendre raison et les ramène au bercail. Tout finit par s'arranger, car les deux familles pardonnent, attendu qu'il ne s'est rien passé. Quand les jeunes étourneaux seront grands, on les mariera certainement. Cela est conté chastement, sans trop de longueurs et dans un style joliment enveloppé.

Memento. — *Hyperion* vient de faire paraître son second cahier, plus somptueux encore, plus riche que le précédent. Douze hors-textes sont signés Vincent van Gogh, Paul Gauguin, Toulouse-Lautrec, Laboureur, Pissarro, Cervelli, Mayrshofer et Aubrey Beardsley. Dans le texte, des lettres inédites de Goethe, des vers de M. Richard Dehmel, des nouvelles de MM. Max Dauthendry et Curt Martens ; une étude sur la politique allemande de Paul Wiegler. Ce choix fait honneur à MM. Franz Blei et Carl Sternheim, les deux directeurs de la revue. Il faut louer l'éditeur, M. Hans von Weber, pour la sobre magnificence de l'impression.

Nord und Süd (juillet) s'ouvre par une belle reproduction du Bismarck. de Lenbach. L'enquête sur la valeur « culturelle » du théâtre est continuée. Le comte de Furstenberg communique des lettres inédites de Lavater à Goethe et à Herder.

Deutsche Rundschau (juillet). Etude de M. Moritz Werner sur Alfred de Musset.

Das Literarische Echo (15 juillet). M. Leo Berg donne une étude sur la *Jettchen Gebert* de Georges Hermann. MM. Oscar Walzel et Albert Kœster analysent les récentes publications consacrées à Lichtenberg.

Deutsche Kunst und Dekoration (juillet). Fascicule entièrement consacré à l'exposition d'art libre et appliqué qui a lieu actuellement à Darmstadt.

HENRI ALBERT.

LETTRES POLONAISES

Artur Gorski : *Monsalwat* (étude sur Adam Mickiewicz), publié par l'auteur. — Stanislaw Witkiewicz : *Z. Tatr (Dans les montagnes de Tatry)*. Société d'édition à Lemberg. — Stanislaw Wyspianski : *Powrot Odyssa* (*Le Retour d'Ulysse*), drame en trois actes ; le même : *Sedziowie* (*les Juges*), tragédie ; le même : traduction du *Cid* de P. Corneille.

Il faut l'avouer avec honte : les écrits concernant la vie et l'œuvre d'Adam Mickiewicz sont extrêmement pauvres. Ce poète, qui fut en même temps un éducateur, cet homme qui fut pour son pays beaucoup plus que Goethe ne fut pour l'Allemagne ou Victor Hugo pour la France, ne possède pas encore dans la littérature de son pays un monument digne de son génie et de son rôle. La société littéraire, dont le but fut l'étude de la vie et des œuvres de Mickiewicz, comme il y a une société d'études sur Gœthe ou des « hugoliens », est morte depuis longtemps, ou du moins ne donne plus signe de vie. Plus encore — et cela c'est le comble — nous ne possédons pas encore une édition complète et définitive des œuvres du poète. Le fait est d'autant plus extraordinaire que Mickiewicz fut pour son pays non seulement le poète, dont le génie fait la gloire de la patrie et l'honneur de l'art universel, mais aussi — comme nous l'avons dit — l'éducateur, dont l'œuvre était et est encore la source intarissable, où des générations entières puisent la volonté de vivre, l'amour de l'idéal et de la beauté, la foi en l'avenir. La grande trinité « romantique » : Mickiewicz, Slowacki, Krasinski, joue dans la vie polonaise le même rôle que les Prophètes ont joué dans la vie d'Israël. Et de ces trois génies poétiques, Krasinski, le moins aimé, le plus éloigné de la vie et de l'âme du peuple, est le seul dont l'œuvre a paru — d'ailleurs tout récemment — dans une édition critique et à peu près complète, publiée par le professeur Thadée Pini.

L'étude de l'œuvre de Mickiewicz commence, à vrai dire, avec la monographie en deux volumes de Piotr Chmielowski, publiée il y a un quart de siècle, monographie consciencieuse, si l'on veut, comme tout ce qui fut écrit par cet érudit infatigable, mais peu profonde et n'épuisant pas du tout le sujet. D'ailleurs feu Chmidowski fut positiviste de naissance et d'éducation. Il a donc négligé tout le côté mystique de l'œuvre du poète. La période de la vie de Mickiewicz, où

ce génie clair et puissant évolue vers le mysticisme, en s'appropriant les théories messianiques du « prophète » André Towianski, n'est pour Chmidowski qu'une période de décadence. Décadence, le célèbre *Cours des littératures slaves*, professé au Collège de France, — décadence, *le Livre du pèlerinage et de la nation polonaise*, — décadence, tous les écrits mystiques du poète. La grande monographie en quatre volumes publiée par M. Wladyslaw Mickiewicz n'est qu'un recueil précieux de documents et de souvenirs, ramassés pieusement par le fils du poète. Si nous y ajoutons encore quelques études de Biegeleisen, Chlebowski, Witkiewicz, consacrés à certaines œuvres de Mickiewicz, nous épuiserons, je crois, toute la littérature concernant la vie et les œuvres du grand génie national. Comme on le voit, la moisson est plutôt mince.

Il faut donc saluer avec joie la parution de **Monsalwat**, de M. Artur Gorski, étude où l'auteur s'essaie à construire l'image extérieure du poète et à montrer l'évolution de son génie et de son âme. Le livre comprend trois parties : *I. La Couronne du génie. — II. L'Improvisation. — III. Monsalwat.* Selon les explications de l'auteur lui-même, la première partie « recherche le rythme de la vie » de Mickiewicz, la deuxième « cherche à construire un moment » de sa vie, la troisième « touche aux limites » de son génie.

Mais d'abord, qu'est-ce que fut Mickiewicz ? Quels sont les liens mystérieux et intimes que le lient avec l'âme même de la nation ? Voici comment l'auteur répond à ces questions :

> Nous descendons de nouveau dans le fond de l'âme de cet être merveilleux qui a les ailes couleur de folie, le corps vigoureux étendu dans les seigles et les froments, la jeune poitrine d'une beauté joyeuse, et la tête ? Cette tête aux cheveux blonds, à travers lesquels les étincelles électriques et les songes immenses passent ? Quelle tête possède cet être appelé la nation, dont le cœur est une caverne des miracles de Daniel ?
>
> Il dort, — mais son cœur veille et rêve — et un de ses songes porte le nom de Mickiewicz. Car, lorsqu'un monstre pareil délire, ses rêves deviennent hommes, et vivent, et sentent quelque chose, et créent, et découvrent leurs profondeurs insondables, et finissent dans un mensonge ou une prophétie, selon les lois de leur nature. Le songe a fini ; expliquez-le maintenant, ô devins...

Mickiewicz serait donc, d'après M. Gorski, l'incarnation des rêves du peuple polonais. On pourrait trouver la clef du mystère de l'âme nationale en « expliquant le songe » qui porte le nom de Mickiewicz. Mais l'auteur glisse sur cette question. Il laisse au lecteur ce problème à résoudre. Il ne s'attache qu'au mystère de la vie intérieure du poète et s'essaie à expliquer les différentes étapes de son évolution.

La vie de Mickiewicz est un sacrifice « constant sur l'autel de la nation et de l'humanité ». Il s'appliqua pendant tout son pèlerinage

terrestre à accomplir les promesses contenues dans son *Ode à la jeunesse*. La première phase de sa vie est donc toute remplie du désir de la puissance et de la liberté qu'on n'acquiert que par l'héroïsme et l'inspiration. *L'Improvisation*, de la troisième partie du poème dramatique *Dziady*, qu'on regarde d'habitude non seulement comme l'apogée de son génie, mais encore comme un des plus grands chefs-d'œuvre qu'ait jamais produits la poésie universelle, *l'Improvisation* est le point culminant de sa puissance. La foi et la liberté, voici les deux éléments d'où *l'Improvisation* est née. Mais en même temps c'est un moment de la révolution complète qui éclate dans l'âme du poète. Après ce moment d'orgueil divin, où, conscient de sa force, le poète provoque Dieu lui-même dont il se sent l'égal : « Je suis immortel, je crée l'immortalité ! Qu'as-tu pu faire de plus, Seigneur? », il redescend vers la terre, vers les hommes faibles et souffrants, pour devenir humble, pour immoler son orgueil, sa puissance, son âme sur l'autel de l'humanité. Son chant est fini, il se consacre à l'action. C'est alors qu'il rencontre le « messie » André Torvianski. Il ne subit pas son influence ; il trouve seulement dans les théories du maître la consécration, la confirmation de ses propres tendances. Et c'est alors qu'il a voulu « recommencer la vie vraie — construire l'âme de son peuple, tel un château sur un roc — au-dessus de l'enfer, au-dessus de la misère — le nouveau Monsalwat des nations ». Mais à ce moment la mort « trouva le chanteur au champ de bataille, les armes à la main... elle passa la main sur ses yeux et les ferma pour le sommeil éternel... » Mickiewicz est mort du choléra, à Constantinople, pendant la guerre de Crimée, au moment même où il formait une légion polonaise pour aller combattre la Russie, à côté des Français, dans l'espoir de reconquérir la liberté de sa patrie.

L'étude de M. Gorski est un beau poème qui s'appuie peut-être plus sur l'intuition de l'auteur que sur des documents bibliographiques. Son seul défaut est le style ampoulé qui sacrifie souvent à la beauté de la phrase, à la sonorité des mots, la clarté de l'expression et la précision de la pensée.

§

A la maladie implacable qui a obligé Stanislaw Witkiewicz, peintre et critique artistique, de s'installer à Zakopane, nous sommes redevables peut-être de la connaissance plus intime de ces montagnards de Tatry qui forment une des parties les plus intéressantes et les plus artistes du peuple polonais. Avec feu le docteur Matlakowski, avec le poète Tetmajer, l'auteur de *l'Art et de la critique chez nous* fut le premier qui étudia à fond le dialecte imagé et coloré des *Podhalanie*, leur art et leur poésie. Dans son volume intitulé

Z Tatr, il s'efforce d'un côté de construire, à l'exemple de Tetmajer, la langue littéraire avec l'idiome de Zakopane, et de l'autre de nous dévoiler l'âme du peuple dans quelques contes, parmi lesquels *Jedrzej Cajka* et *Zoska Galicka* sont presque des chefs-d'œuvre.

§

Les Juges, tragédie, **le Retour d'Ulysse**, drame, la traduction du **Cid** de Corneille, — voilà les trois ouvrages qui parurent encore du vivant de Wyspianski. Et le génie fut si puissant dans le corps mourant du poète que ces trois œuvres dernières ne se sont point ressenties de la mort implacable qui guettait déjà leur auteur. Avec *l'Anathème*, la tragédie *les Juges* est peut-être l'œuvre la plus forte, la mieux construite de Wyspianski. A travers ce drame si moderne, dont les scènes se jouent tout près de nous, dans une auberge juive de Galicie, le souffle puissant de la tragédie antique passe. L'Ananké, qui est en même temps la justice immanente, se venge des crimes en broyant sur son chemin les victimes innocentes, dont elle se sert comme d'instrument pour atteindre les coupables. *Pereat mundus, fiat justitia...* Est-ce que Wyspianski fut anarchiste? Point du tout. Mais il s'incline avec douleur devant le sort qui immole sur l'autel de la Fatalité la pure Beauté, incarnée dans le doux enfant qu'est le fils de l'aubergiste, Joas.

Le Retour d'Ulysse est par contre un drame lyrique. Ulysse rentre dans son pays et tue les prétendants pour que le sort s'accomplisse. Mais il essaie de lutter. La lutte est vaine. Ayant fini la tâche qui lui fut destinée, il succombe à son tour à la voix des sirènes. « Personne ne rentre vivant dans le pays de sa jeunesse. » L'homme est un pèlerin éternel dont la vie change toujours et ne reprend jamais sa forme, une fois évanouie. C'est en vain qu'Ulysse implore le retour de sa jeunesse. On ne retient pas le courant de la vie. Et la vie morte ne renaîtra que dans le chant. Il est d'ailleurs difficile de préciser le sujet du *Retour*. Le drame agit sur nous surtout par son lyrisme tout musical. N'est-ce pas le chant du cygne de Wyspianski lui-même?

La « traduction » du *Cid* est, à vrai dire, l'œuvre tout à fait originale de Wyspianski. Sauf le sujet lui-même, rien n'a subsisté de Corneille. La forme elle-même ayant changé, les alexandrins ont dû céder la place au vers libre, manié avec maîtrise par Wyspianski. L'exaltation du « pouvoir absolu » répugna aussi au poète polonais, démocrate de naissance, portant dans ses veines l'amour de la liberté. Le sentiment exagéré de l'honneur s'éclipse devant l'amour de la patrie. Conçue dans cette forme, la tragédie du *Cid* perd presque toute attache avec l'œuvre de Corneille, ou, si l'on veut, c'est du

Corneille moderne, purifié de la flagornerie du courtisan et de tout pseudo-classicisme vétuste et pompier.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES NÉERLANDAISES

Is. Querido : *Studiën ;* Amsterdam, Nederlandsche Bibliotheek. — André de Ridder : *Stijn Streuvels ;* Amsterdam, L. J. Veen. — Stijn Streuvels : *De Vlaschaard;* Amsterdam, L. J. Veen. — Memento.

Studiën, par Is. Querido. — Ayant déjà signalé la plupart des dix-huit études et articles réunis dans ce recueil de 275 pages, sous la jolie couverture gris-bleu de la *Nederlandsche Bibliotheek*, je puis être bref aujourd'hui. De même que les romans de M. Querido se distinguent avantageusement de nos autres romans par une puissance de psychologie, une largeur épique, une profondeur dramatique, une intensité de vie extraordinaires, de même sa critique se place tout à fait à part des autres critiques. La différence n'est plus graduelle seulement, elle est essentielle. Les meilleurs parmi nos auteurs critiques, hommes de savoir et de goût, expliquent, commentent, analysent à merveille, mais cela reste de la critique — chose utile, sans doute, mais froide — et cela ne devient jamais de l'art — chose vivante. Analyseur averti et perspicace autant et plus que ceux-là, M. Querido sait s'élever au-dessus de l'analyse pour atteindre à la beauté, à la vie. A chaque page presque on sent l'artiste créateur, et n'eût-il jamais écrit que des études critiques il n'en serait pas moins un très grand écrivain. On peut différer d'opinion avec lui (simple affaire de goût) et souvent on le trouvera trop sévère dans son jugement — bien que, visant toujours très haut lui-même, il ait un peu le droit de se montrer exigeant —, mais on n'échappera pas à l'émotion que dégage cette prose puissante et infiniment riche. « Ce n'est plus de la critique, c'est de la psychologie », dit M. Raffaëlli des *Maîtres d'Autrefois* de Fromentin (1). Cela n'est pas moins vrai de la critique de M. Querido. Ayant à parler de Carlyle, de Jean-Jacques Rousseau, de Chopin, de M. Aletrino, etc., c'est l'âme complexe de Carlyle, de Rousseau, de Chopin, l'âme mélancolique de M. Aletrino qu'il fait revivre, trouvant, pour exprimer les mille nuances de son sentiment et de sa pensée, le style le plus savant et le plus merveilleusement plastique qui soit.

Un des articles les plus remarquables du volume est celui qui s'intitule *Introduction à une étude sur les Confessions de Jean-Jacques Rousseau*, dans quoi l'auteur expose largement ses propres idées sur la critique littéraire. Je reviendrai sur ces idées lorsque aura paru complète cette étude qui s'annonce si supérieure.

(1) J. Raffaëlli : *Les Promenades d'un Artiste au Musée du Louvre*, p. 86.

Stijn Streuvels, zijn Lancen en zijn Werk, par André de Ridder. — Dans ces 200 pages, chaudes d'amour et d'admiration, captivantes d'un bout à l'autre, M. de Ridder nous raconte la vie et nous explique avec beaucoup d'intelligence l'œuvre du grand Flamand, son compatriote. Le livre est divisé en cinq chapitres que, au risque de tomber dans la sécheresse, je vais brièvement résumer, en m'abstenant de critique et de commentaire. (Je mettrai entre guillemets tout ce qui sera traduit textuellement.)

Stijn Streuvels, de son vrai nom Frank Lateur, est né le 4 octobre 1872. Il a commencé par être pâtissier de village (à Avelghem, dans l'arrondissement de Courtrai) ; ce qui, d'ailleurs, ne l'empêche pas d'être à l'heure présente le plus grand prosateur de la Flandre, comme son oncle, Guido Gezelle, en fut le plus grand poète. Depuis, marié, il s'est retiré à Ingoyghem, joli village sis dans « une des contrées les plus pittoresques de la West-Flandre ».

En 1899 parut son premier recueil, *Lenteleven*, lourd de promesses et dont plusieurs nouvellettes, écrites à vingt ans, comptent encore parmi ses meilleures. Aujourd'hui le nombre de ses ouvrages, recueils de nouvelles et romans, dépasse la douzaine.

Ce qui frappe dans l'œuvre de Streuvels, c'est « d'un bout à l'autre une admirable unité », tellement que le mot *évolution* ne convient guère à cet écrivain, si ce n'est dans ce sens que « sa force est toujours allée grandissant » et qu'à présent « l'esprit est plus mûr, la main plus ferme encore et plus souple ». Si pendant un temps il a *voulu* en toute conviction appliquer les théories naturalistes, se montrer objectif, impersonnel le plus possible, il n'y a réussi qu'imparfaitement et en forçant sa vraie nature, car « nul écrivain n'est plus personnel » et au plus profond de son être Streuvels a toujours été « un idéaliste, un lyrique, voire un romantique », d'où, dans presque toutes ses nouvelles — sauf les premières, plus réalistes et plus sombres — des paysans un peu idylliques. Ceux qui ont cru voir en lui un pessimiste se sont trompés absolument ; dans chacune de ses œuvres l'on sent combien il aime la terre, le ciel, les bêtes, les hommes, toute la nature de sa belle et chère Flandre. « Un pessimiste ne saurait aimer aussi passionnément » et le pessimisme de Streuvels « n'est qu'un vernis superficiel ». Seulement, à présent qu'il a secoué les influences qui ont pesé sur sa jeunesse, son amour de la vie se manifeste plus fort et plus pur. « Streuvels n'est pas le romantique qui se place *hors de* la vie, ni le poète isolé dans sa tour d'ivoire, mais un homme profondément enraciné *dans* la vie et cultivant pour la vie une sainte vénération ».

Son concept, très simple, nous explique pourquoi l'homme n'occupe généralement dans son œuvre qu'une place secondaire. Vous autres gens de la ville, dit-il lui-même, vous considérez l'*homme* comme le centre de la création, pour moi c'est la *Nature ;* l'homme n'est qu'un petit point dans l'immensité, une fourmi ; il ne vient qu'au second plan ; la Nature est l'essentiel. Et il ajoute que son but artistique est de « situer la grande nature, avec l'homme dedans comme détail ». D'après lui, l'homme, notamment le paysan, marche courbé sous une puissance inconnue et terrible, d'où dans

son âme une lutte éternelle entre ces deux éléments : la révolte et la soumission. Cette puissance, il l'a nommée *Fatum*. « Ce *Fatum* est la pierre fondamentale, le pilier de soutènement de l'œuvre entier de Streuvels. » Et cela n'est point opposé à sa conception optimiste. Streuvels admet fort bien que l'homme cultivé puisse combattre le *Fatum*, en triompher même : il n'agit de toute sa force que sur le paysan, être primitif. Ce n'est donc pas « une doctrine, un système philosophique, mais une simple notation de la réalité ».

Je passe sur l'intéressant exposé que M. de Ridder donne du concept artistique de Streuvels et de sa méthode de travail, pour en arriver à son jugement sur l'écrivain et l'artiste.

Comme peintre et poète de la nature, Streuvels n'a pas son égal. « Ni d'Annunzio, ni Lemonnier, ni Loti, ni Bazin n'arrivent à le surpasser. Nul autre en Europe ne rend de façon si belle, si profonde, si vraie, avec tant de coloris et une telle puissance d'évocation la nature et la vie paysanne... Ces dons, Streuvels les doit à cela qu'il est Flamand : ils sont propres à notre race... Streuvels est le Rubens de la littérature .» Lui-même prétend que la seule influence qu'il ait subie est celle des peintres de l'école flamande. Un de ses compatriotes, M. Cuppens, a excellemment défini ses ouvrages *des tableaux en actions*. Parfois il fait songer à Rabelais. Le chapitre *Joel* de son roman *Minnehandel*, « écrit comme jadis maître Jordaens brossait ses kermesses et ses bacchanales, est peut-être, avec la foire dans *Menschenwee*, d'Is. Querido, le morceau de prose le plus vigoureux, le plus osé de la littérature néerlandaise ».

La psychologie de Streuvels est assez bornée, plus extérieure et plus épique que profonde, préférable quand même à l'analyse par trop minutieuse et quelque peu maladive de Sainte-Beuve dans *Volupté* ou de Van Eeden dans *De koele meren des Doods*. Mais ce sont là des extrêmes. « Entre les deux se place un art plus humain, un art classique, tel que les Shakespeare, les Vondel, les Dante nous l'ont montré aux siècles passés, et tel que savent encore le pratiquer actuellement les Maupassant, les Bourget — Bourget dans certains de ses ouvrages du moins — les Tolstoï, les d'Annunzio et les Querido. » Cependant, où Streuvels excelle, c'est à « comprendre et à interpréter les âmes pures », âmes d'enfants et de jeunes filles, et même on pourrait, sans tomber dans le paradoxe, appeler Stijn Streuvels « psychologue de la femme ».

Si l'art de Streuvels n'est pas toujours également profond, également complet, ni toujours assez varié, toujours il est beau, d'une beauté pure parfois. Si la composition de ses ouvrages n'est pas des plus fortes ni des plus harmonieuses, si même on peut dire que son admirable *Minnehandel* n'est pas un roman dans le sens complet du terme (1), son dernier-né du moins, *De Vlaschaard*, est un vrai roman, un *roman flamand*, voire *européen*.

(1) Qu'il me soit permis de rappeler ce que j'ai dit ici même, il y a trois ans, de *Minnehandel* : « La composition est faible : ces six longs chapitres forment six nouvelles à part plutôt qu'un roman serré et fortement construit. » M. de Ridder me fait l'honneur de signaler ma critique à l'attention de ses lecteurs, de même que « les pages lourdes d'admiration de Georges Eekhoud ».

Souvent on a reproché à Streuvels de s'enfermer dans un milieu étroit, primitif, et on lui conseillait de laisser là ses éternels paysans et de s'en aller dans les grandes villes où la vie est infiniment plus complexe et plus intéressante. Streuvels, souriant, laissait dire les critiques, sûr d'avoir bien choisi, leur demandant seulement s'ils étaient bien convaincus que ce n'est pas dans les villes plutôt que la vie est bornée. D'ailleurs, est-ce que Balzac, Zola, René Bazin, Rosegger, Querido, Bœjrnson, Maupassant, George Sand, Thomas Hardy n'ont pas prouvé de façon éclatante que la terre, la vie de village peut prêter matière à des romans, des nouvelles, des contes d'une valeur européenne, universelle ? Avouons, toutefois, que l'œuvre multiple de Zola, ou *la Comédie humaine* de Balzac, ou encore « la série géniale, variée et riche de Querido : *Levensgang*, *Menschenwee*, *Zegepraal*, *Kunstenaarsleven* », avouons que ces œuvres-là « sont, naturellement, plus grandioses, plus généraux, plus profonds, plus épiques » que celui de Streuvels. Mais que gagnerait-on à faire de cet écrivain, si entièrement flamand, un « déraciné » ? Son art, au contraire, y perdrait sûrement en beauté, « car Streuvels est, une fois pour toutes, *un talent colossal, mais un talent borné* ».

De Vlaschaard (la Linière), par Stijn Streuvels. — Après ce qui précède, je puis me dispenser d'analyser tout au long ce roman, où est racontée de façon saisissante la grande lutte, humaine et tragique, entre le père et le fils, entre le présent, qui est déjà le passé, et l'avenir, qui sera bientôt le présent. Un riche paysan, très entêté, très conservateur et terriblement jaloux de son autorité, souffre cruellement de voir que son fils, robuste gaillard de vingt ans, ne lui obéit plus aveuglément et même commence à discuter ses ordres ; jusqu'à ce qu'un beau jour, surprenant le jeune homme en flagrant délit de désobéissance, il l'assomme, ne se possédant plus de rage, d'un seul coup de son formidable rotin.

Dans les volumineuses « paysanneries » de Streuvels il m'avait été impossible, jusqu'à présent, de voir autre chose que des nouvelles et des études, admirables nouvelles et prodigieuses études, il est vrai, et se recommandant par des qualités d'âme et de style tout à fait supérieures, mais non des *romans*, c'est-à-dire des histoires d'hommes à la fois psychologiques, épiques et dramatiques. Mais le voici qui, tout à coup, se place au rang des très bons romanciers, tout en restant, d'ailleurs, le poète lyrique et l'énorme visionnaire qu'il était. Il y a plus d'harmonie dans ce dernier roman de Streuvels. Si la nature, vue sous ses multiples aspects, au long des quatre saisons, y tient encore une large place (heureusement !) et si la *Linière*, sur laquelle, autour de laquelle se joue tout le drame, en est peut-être le personnage principal, l'homme aussi, cette fois, a un rôle important. Les caractères, certains du moins, ont été étudiés avec soin et tracés d'une main vigoureuse. Ce ne sont plus des paysans à la Watteau, mais de vrais paysans, le vieux surtout, qui est devenu un type extraordinairement réel et vivant.

Memento. — Dans les derniers jours de juin, nous célébrions le centenaire de la naissance de Potgieter, le plus grand poète peut-être que la Hollande ait possédé entre le xvii^e siècle et la fin du xix^e. La plupart des périodiques lui ont voué un ou plusieurs articles ; *De Gids*, dont il fut un des co-fondateurs et qui lui doit tant, lui consacre même un fascicule presque entier.

Groot-Nederland publie les quatre premiers chapitres de *Misdadigers en Misdaad in den modernen roman* (Criminels et Crime dans le roman moderne), par Is. Querido. Ces pages démontrent une fois de plus le grand écrivain et le grand artiste qu'est M. Querido. J'aurai l'occasion de revenir sur ce très remarquable ouvrage, intéressant à l'égal du plus beau roman.

Le fait le plus saillant au théâtre a été la représentation, par l'excellent acteur Willem Royaards et quelques dilettantes, de *Warenar*, le chef-d'œuvre de Hooft, un de nos plus grands écrivains du xvii^e siècle. A ce propos la critique a pu constater de nouveau que cette comédie, si spirituelle et si chaude de couleur, dont le sujet a été emprunté, de même que celui de *l'Avare*, à l'*Aulularia* de Plaute, n'est nullement inférieure à la pièce de Molière. L'éclatant succès a prouvé au surplus combien nos directeurs de théâtre ont tort de ne pas la faire jouer plus souvent.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

Paris au temps des Romantiques. — Rue de Sévigné, à la « Bibliothèque des travaux historiques de la ville », on a organisé une curieuse exposition de *Paris au temps des Romantiques*, dont le charme vieillot, les gravures surannées, les estampes jaunies méritent l'attention. Dans une salle qui ouvre de plain pied sur la cour, on a entassé en effet nombre de pièces curieuses, tapissé les murs de gravures et de photographies empruntées soit à des particuliers, soit aux collections de municipales, et si nous regrettons aujourd'hui les vestiges du Paris disparu, les coins précieux saccagés par les travaux de l'édilité, — sous des prétextes vagues, masquant imparfaitement la haine surtout du passé — nous savons gré du moins à ceux qui nous en ont gardé le souvenir. L'exposition de la rue de Sévigné, — si son cadre n'est guère avantageux, — c'est la résurrection de toute une époque. — Voici par exemple des vues panoramiques de la ville ; des coins du Palais-Royal avec ses « académies de jeux » et entre autres une perspective amusante des galeries, découpée et montée comme une *construction* d'enfant. Plus loin, avec la Bourse et ses tripoteurs d'affaires, des aquarelles montrent le Pavillon du Hanovre, quand les Boulevards étaient encore presque la campagne ; les Moulins de Montmartre, dont il restait une dizaine à l'époque, — et un jardin maraîcher du boulevard Monceaux, à la Barrière de Courcelles ; l'église de la Madeleine, encore en construction ; puis des coins de la rive gauche, l'ancien quartier du Luxembourg

avec ses bals et ses guinguettes, voisinant avec le Paris fêtard et grandiloquent qui dura en somme jusqu'à la chute de second Empire, — celui qu'aimaient à rappeler Edmond de Goncourt et Barbey d'Aurevilly ; la série des fêtes de banlieue : Saint-Cloud, Bellevue, les Loges, Saint-Germain, — avec des vues des environs ; des costumes et des scènes du Carnaval, entre autres une amusante sortie du Bal Musard sous une pluie battante, détrempant les voiles des femmes et les plumets des Chicards ; la collection des théâtres ; l'éléphant de la Bastille ; les scènes du Boulevard du Crime avec les couloirs, les loges, la physionomie du bon public, le répertoire des Comédiens, leurs costumes et leurs portraits. — A côté, ce sont des gravures de modes, qui nous renseignent sur les élégances surannées, les toilettes de 1825, 1827, 1839 ; les moyens de transport aux Courses, aux Bois, à la campagne, — diligences, « dames blanches », « béarnaises », « écossaises », « citadines », — toutes les guimbardes et tous les tape-culs qui ont précédé nos fiacres et le prosaïque métro, — et dans cette série d'estampes un chef-d'œuvre, le « coucou » attelé d'une fantastique haridelle qui déambule sur la route de Saint-Cloud.

On ne pouvait passer sur les souvenirs de la Garde Nationale, qui est figurée par le célèbre « hôtel des Haricots », — et tout proche duquel se tient « la prison pour dettes ». Le canon des « Trois Glorieuses » gronde encore sur la capitale et une série de gravures reproduit les barricades de 1830, à côté du plan des combats, agrémenté de vignettes. — Mais dans ces intéressantes séries concernant le Paris des Romantiques, il faut bien le dire, ce sont surtout les Romantiques eux-mêmes, leurs souvenirs qui manquent le plus. On en donne ici quelques portraits à peine. Balzac avec sa robe monastique ; Lamartine, Musset, Alexandre Dumas, Nodier, Vigny. C'est encore l'Elvire de Lamartine, Julie Bouchaud des Hérettes, dont le joli médaillon a été prêté par M. Léon Séché ; puis une photographie reproduisant, effrayante de nudité, la chambre mortuaire de Balzac. C'est à peu près tout et l'intérêt se porte plus volontiers sur le décor, les monuments de l'époque, les édifices que l'on a depuis abattus, transformés, dégagés, et qui avaient encore à ce moment leurs cadres de vieilles maisons, — s'ouvraient sur des rues étroites et pittoresques constituant en quelque sorte le décor historique de la ville. — Il faudrait ici tout citer ; mais je mentionnerai au moins, entre autres raretés, une aquarelle de la Fontaine de Birague, rue Saint-Antoine, en face de l'église Saint-Paul ; une jolie eau-forte sur le Carrefour de la rue du Four-Saint-Germain ; un panorama de Chapuy, le quartier Saint-Eustache, avec le marché des Innocents ; puis tous les vieux coins de Paris qui disparaissent à tour de rôle pour faire place à d'affreuses casernes américaines : la rue Childebert, la rue Beaubourg, la rue des Vertus, la rue Pirouette, le car-

refour du Puits d'Amour. On peut indiquer encore une vue de Saint-Martin-des-Champs avant les travaux de restauration; la porte de l'hôtel de Clisson, encadrée de baraques aux toitures couvertes de neige; le cloître des Billettes, — resté debout bien par hasard et dont une partie, sur la rue des Archives, est actuellement utilisée pour loger le concierge d'une école. — Parmi les coins délicieux du Paris démoli, il faut voir encore l'escalier de l'ancien Tribunal de Commerce, au cloître Saint-Merri; deux aquarelles dont l'une donne la rue des Prêtres-Saint-Germain, — pas encore déshonorée par la perspective du chapeau-chinois de la Samaritaine et qui gardait une précieuse échauguette à l'angle du passage; l'autre, le côté nord du porche de l'église, avec la découverte de la rue Chilpéric, devenue une allée close de grilles, le long de la mairie du 1er arrondissement. — Viennent enfin des coins depuis longtemps sacrifiés du pays latin : le donjon de la Commanderie de Saint-Jean-de-Latran; l'abside de l'église; la rue des Grès; les ruines des Jacobins, rue Saint-Jacques; l'église des Mathurins; la place Saint-Victor avec la tour Alexandre et la fontaine de Cuvier; du même côté de la Seine encore, le palais de Furstemberg, aujourd'hui si abîmé; l'Abbaye-aux-Bois, récemment détruite et dont le souvenir reste associé à celui de la jolie Mme Récamier. De la Cité encore, c'est la tour Dagobert; la rue Haute-des-Ursins; les abords de Notre-Dame; une estampe figurant le pont Notre-Dame en 1818, lorsqu'on y voyait la pompe bâtie sur pilotis, et une eau-forte superbe donnant au même pont, l'arche du Diable.

Il faut se limiter cependant et omettre nombre de choses intéressantes; mais nous conseillerons bien volontiers aux curieux du vieux Paris, — qui ne sera plus bientôt, hélas! qu'un souvenir — de visiter cette exposition spéciale. Elle vaut autant par la recherche des objets que par les multiples événements qu'elle rappelle, et d'ailleurs doit rester ouverte jusqu'en octobre.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Abbé Jean Gaston : *Une paroisse parisienne avat la Révolution : Saint-Hippolyte;* Librairie des Saints-Pères. 7 50

Arts plastiques

A. Goffin : *Pinturicchio;* Laurens. » » P. Vitry : *Jean Goujon;* Laurens. » »

Esotérisme

Florian-Parmentier : *La Sorcellerie devant les temps modernes;* Gastein-Serge. 7 50

Histoire

Pierre Champion : *Charles d'Orléans joueur d'échec;* Champion. » »

Hector Fleischmann : *Les Filles publiques sous la Terreur;* Méricant. 3 50

Ali Haydar Midhat-Bey : *Midhat-Pacha, sa vie, son œuvre;* Stock. 3 50

Littérature

J. Barbey d'Aurevilly : *Le Théâtre contemporain*, tome II ; Stock. 3 50

J. Barbey d'Aurevilly : *L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly*, préface par O. Uzanne ; « Mercure de France » 3 50

J. du Plessis : *Les Femmes d'esprit en France ;* Librairie Nationale. 3 50

F.-T. Marinetti : *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste ;* Sansot. 3 50

Musique

Lucien Augé de Lassus : *Boïeldieu ;* Laurens. 2 50

L.-A. Bourgault-Ducoudray : *Schubert ;* Laurens. 2 50

Lionel de la Laurencie : *Rameau ;* Laurens. 2 50

Poésie

Florian-Parmentier : *L'Eternité dans l'Homme ;* Gastein-Serge. » »

Comtesse de la Morinière de la Rochecantin : *Les Lilas sont en fleurs ;* Gittler. 3 50

X.-M. Tournier de Zanible : *Poèmes par un riche amateur ;* Messein. 3 50

Philosophie

Guillaume Dubufe : *La Valeur de l'Art ;* Flammarion. 3 50

Erasme de Majewski : *La Science de la Civilisation ;* Alcan. 6 »

Stanislas Rzewuski : *L'Optimisme de Schopenhauer ;* Alcan. 2 50

Questions militaires

*** : *Honneur militaire ;* Plon. 3 50

Lieutenant-colonel Rollin : *Le service de renseignements militaires en temps de paix, en temps de guerre ;* Librairie Nationale. 2 »

Questions religieuses

Léon Bloy : *Celle qui pleure* (*Notre Dame de la Salette*), avec une héliogravure ; « Mercure de France ». 3 50

J. Français : *L'Eglise et la Science ;* Nourry. 2 50

Albert Jounet : *Le Modernisme et l'Infaillibilité ;* Nourry. 1 »

P. Le Breton : *La Résurrection du Christ ;* Nourry. 1 25

Maurice Sérol : *Le Besoin et le Devoir Religieux ;* Beauchesne. 2 50

Romans

H. Amic et l'auteur d'Amitié Amoureuse : *Jours passés... ;* Ollendorff. 3 50

Emile d'Arnaville : *Le Sentiment de la Vie ;* Flammarion. 3 50

Fernand Aubier : *Képis à trois ponts ;* Méricant. 3 50

André Avèze : *L'Immoralité du Christianisme ;* Albin Michel. 3 50

L. Brethous-Lafargue : *Les Cloches ;* Ollendorff. 3 50

R. Gaston Charles : *La Danseuse nue et la Dame à la Licorne ;* « Mercure de France ». 3 50

Arnaud d'Etchezar : *Le Cadet de Pamperruque, mousquetaire de la République ;* Grasset. 3 50

Gustave Geffroy : *L'Idylle de Marie Biré ;* Fasquelle. 3 50

Abel Hermant : *Les Affranchis ;* Lemerre. 3 50

Paul Junka : *Contes tendres ;* Librairie Universelle. 1 50

V. Mandelstamm : *Un Aviateur ;* Fasquelle. 3 50

Victor Margueritte : *Jeunes filles ;* Fasquelle. 3 50

Francis de Miomandre : *Ecrit sur de l'eau... ;* Falque. 3 50

François de Nion : *La Belle au Bois dormant ;* Ollendorff. 1 »

Jean Redni ; *Luxures antiques, voluptés tragiques ;* Edition française. 3 50

Louis Riballier : *L'Epreuve de Julie Faurelle ;* Dujarric. 3 50

Romain Rolland : *Jean Christophe à Paris*, I et II ; « Cahiers de la Quinzaine », 2 vol. 6 »

Romain Rolland : *Jean Christophe à Paris ;* Ollendorff. 3 50

Paul Samy : *Terre Fertile ;* Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

Stanislas Meunier : *Les Harmonies de de l'Evolution terrestre* (Collection *Les Hommes et les Idées*) ; « Mercure de France ». » 75

Drs Witkowski et Cabanès : *Gayetez d'Esculape ;* Maloine. 5 »

Sociologie

Léon Duguit : *Le Droit social, le Droit individuel et la Transformation de l'Etat* ; Alcan. 2 50

F. Jollivet-Castelot : *Sociologie et Fouriérisme* ; Daragon. 3 50

Louis Flaux : *Un Nouveau Régime des Mœurs* ; Alcan. 3 50

James Guillaume : *Etudes révolutionnaires*, 1re série ; Stock. 3 50

Florent Matter : *L'Alsace-Lorraine de nos jours* ; Plon. 3 50

Alfred Naquet : *Vers l'Union libre* ; Juven. 3 50

M.-C. Poinsot : *Le Temple qu'on rebâtit* ; Gastein-Serge. 1 »

Adhémar Schwitzguébel : *Quelques écrits* ; Stock. 1 50

Théâtre

Raoul Lafayette : *La Grande Lorraine*, drame historique, en vers ; Fischbacher. 3 50

Tristan Bernard : *Théâtre, I* ; Calmann-Lévy. 3 50

William Shakespeare : *Œuvres dramatiques*, trad. nouvelle par M. Georges Duval, t. V ; Flammarion. 3 50

Lucien Népoty : *Le Premier Glaive*, drame en 3 actes, en vers ; « Mercure de France ». 1 »

Voyages

L. Dimier : *Fontainebleau* ; Laurens 3 50

Robert Hénard : *La Rue Saint-Honoré, des origines à la Révolution* ; Emile-Paul. 5 »

Divers

Un bal d'étudiants (*Bullier*) ; Champion. 1 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le monument Charles van Lerberghe. — Une lettre de M. Henri Malo à propos de la Pêche maritime. — A propos des Mémoires de Louis Rossel. — Calvin et Servet. — Une protestation de M. Emile Bernard.—Le Félibrige de Provence.— *Cœnobium* et la *Nuova Parola*. — Le bon vieux temps.—Publications du *Mercure de France*.— Le Sottisier universel.

Le monument Charles van Lerberghe. — Un comité s'est constitué en Belgique, il y a plusieurs mois, pour l'érection d'un monument à Charles van Lerberghe, sur qui M. Fernand Séverin publie en tête du présent numéro d'intéressantes notes. Le monument, signé du sculpteur Louis Devillez, sera érigé à Bruxelles, au Parc du Cinquantenaire, dans la verdure. A Bouillon, où le poète résida longtemps, où il écrivit *la Chanson d'Ève* et où il faillit s'établir définitivement, il y aura une reproduction partielle du monument : le médaillon sur une stèle. Le Comité belge s'emploie activement à recueillir des fonds, et il a obtenu du ministre des Sciences et des Arts la promesse d'une souscription importante. Nous reviendrons plus tard, en publiant la liste des souscriptions reçues en Belgique, sur les diverses manifestations organisées par le Comité belge au profit de l'œuvre du monument. Nous ne voulons aujourd'hui que signaler à nos lecteurs, comme l'a fait déjà *la Phalange*, qu'un Comité français fonctionne parallèlement au Comité belge et d'accord avec lui. Ce Comité est composé de MM. Edouard Ducoté, Paul Fort, André Fontainas, A.-Ferdinand Herold, Gustave Kahn, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Jean Royère, Robert de Souza, Alfred Vallette, Francis Vielé-Griffin.

Le Comité français a recueilli jusqu'à présent les souscriptions suivantes :

Maurice Maeterlinck	100 fr.	Adrien Mithouard	20 fr.
Albert Mockel	100 »	Albert Chapon, secrétaire de *l'Occident*	10 »
Francis Vielé-Griffin	100 »	Tancrède de Visan	10 »
Robert de Souza	5 »	Georges Perin	5 »
Prince Charles-Adolphe Cantacuzène	5 »	Louis Mandin	2 »
Jean Royère	10 »	Julien Osché	5 »
Henry Ghika	10 »		
Georges Ghika	10 »	Fernand Osché	5 »
Maurice de Noisay	10 »	Pierre Custot	2 »
Jules Romains	5 »	Francis Carco	2 »
François de Poncher	10 »	Th. Dan Cerkez	2 »
Henri Heurteroy	5 »	André du Fresnois	2 »
Sadia Lévy	5 »	Guy Lavaud	2 »
Edouard Ducoté	20 fr.	Victor Litschfousse	2 »
Georges Hyagos, directeur de *la Voile de Pourpre*	10 »	John Antoine Nau	2 »
P. M. Olin	100 »	Albert Thibaudet	2 »
Valery Larbaud	10 »	*Mercure de France*	50 »
		Total...	635 fr.

Les souscriptions sont reçues à *la Phalange* et au *Mercure de France*.

§

Une lettre de M. Henri Malo à propos de la Pêche maritime.

Rethondes, 27. 7. 08.

Cher Monsieur Vallette,

Dans le dernier numéro du *Mercure* (16 juillet 1908, p. 328), à la fin de sa revue des *Journaux*, M. R. de Bury fait allusion aux articles que j'ai publiés dans le même *Mercure* sur les pêches maritimes, il y a quelque temps déjà, ce qui explique que sa mémoire l'ait abusé, et que l'Erreur au visage verdâtre se soit glissée sournoisement dans les flancs de l'allusion en question. « *Il y a quelque temps*, dit M. de Bury, on essaya de nous faire croire que le poisson de mer mangé à Paris nous arrivait par Bâle. » Je n'ai jamais essayé de faire croire quoi que ce soit à qui que ce soit, n'étant pas méridional pour un sou, et ayant contracté l'habitude précieuse de ne rien avancer sans preuves ; j'avoue que je serais reconnaissant à M. de Bury de m'indiquer le passage de mes articles où je produis pareille affirmation.

J'ai dit et je maintiens (ce n'est pas un article de foi, ce sont des faits) que Bâle était le grand marché de poisson de l'Europe centrale, qu'il était alimenté par la voie de Brême de poisson pêché en partie par les Anglais, et qu'il avait pour clients, entre autres, le Lloyd autrichien de Trieste, et la Cie Transatlantique. Les bords de la Méditerranée vous semblent-ils devoir figurer parmi *les régions qui dépendent* (appendicitia) de Bâle, pour lesquelles M. de Bury concède que le *trajet* soit *vraisemblable*? Presque tous les saumons vendus à Bâle viennent des lacs d'Amérique : M. de Bury va-t-il le trouver vraisemblable ?

A mon sens, une chose est, ou elle n'est pas. Je ne me préoccupe pas du tout de savoir si elle est vraisemblable ou non, estimant que tout est

vraisemblable, comme tout est invraisemblable. Avant de rédiger les articles que vous avez bien voulu publier, j'avais pris la peine, car c'en fut une, de me documenter sur place — voire en mer, à bord des chalutiers, — et non pas dans les journaux. Pour cela, sans doute, les hommes de métier m'ont fait l'honneur de s'intéresser à mes observations ; cet intérêt, hostile de la part de quelques-uns qui depuis ont réalisé certains de mes vœux, me prouva que j'avais touché juste, et me confirme dans l'idée que je n'ai pas alors écrit *tout un roman*, comme le prétend M. de Bury. Il est possible qu'aujourd'hui j'aie à apporter des modifications à mon texte : cela tient à ce que la situation elle-même s'est modifiée depuis quatre ans. Nos armateurs de pêche en général, ceux de Boulogne en particulier, font évoluer rapidement leurs méthodes ; ils accomplissent chaque jour un effort considérable ; le succès les en récompense : il suffit pour s'en convaincre de considérer la courbe ascendante de la production ; et les Parisiens ont pu s'apercevoir que le poisson qu'ils mangent est incomparablement plus frais que précédemment, sans avoir augmenté de prix. Quant au marché de Bâle (nous y revoila), nos armateurs seraient toujours bien aise de l'atteindre.

Pardonnez-moi, je vous prie, cette légère mise au point : je désire beaucoup établir que des articles où j'ai traité une question économique sérieuse ne sont pas des fables. Je réserve ces dernières pour mes romans... et encore !

Votre bien cordialement dévoué,

HENRI MALO.

§

A propos des Mémoires de Louis Rossel.

Cher Monsieur Vallette,

Je ne veux répondre qu'un mot à la Note sur les *Mémoires et Correspondance de Louis Rossel* que les lecteurs du *Mercure* ont pu lire dans son dernier numéro. Je me félicite d'avoir obtenu de Mlle Isabella Rossel des explications si complètes et si intéressantes sur le changement de texte que j'avais signalé.

J'ajoute simplement ceci : Je n'ai point le goût d'exercer ma critique sur des *infiniment petits*. Une telle altération du premier texte (celui de J. Amigues) m'avait frappé parce qu'elle avait toute l'apparence d'une édulcoration, consentie en faveur d'une personne encore vivante et devenue une *personnalité* ou, si l'on préfère, un *personnage*. Mlle Isabella Rossel a apporté une explication rassurante : son frère Louis avait émis un jugement sévère sur ce personnage, dans une lettre écrite à son père le 18 février 1871, encore sous l'empire de l'émotion ressentie au contact immédiat des événements douloureux dont la ville de Metz venait d'être le théâtre. Plus tard, dans le silence et le calme du cabinet, Louis Rossel a élagué lui-même ce jugement sévère dans une brochure, parue de son vivant chez l'éditeur Armand Le Chevalier. Mlle Isabella Rossel ayant à choisir entre les deux versions : la lettre au père du 18 février ou le texte de la brochure, a opté pour la lettre « *parce que*, nous dit-elle, *la lettre est beaucoup plus complète, plus forte* ». Cependant, elle ne reproduisait pas le jugement sévère contenu dans la lettre du 18 février, et ceci à l'exemple de son frère. C'était son droit, comme ce fut le nôtre de signaler le changement qui nous

avait frappé. Mais j'estime que pour ceux qui, comme moi, cherchent à travers le passé quel fut le véritable visage des hommes à travers les vicissitudes où ils se trouvèrent mêlés, ce qui intéresse par-dessus tout, ce n'est pas la phrase reprise et burinée dans le calme du cabinet de travail, — le souci littéraire ressaisit l'homme toujours trop vite, — mais bien l'éclair, le grincement de la plume, sous le choc des passions, en pleine lutte, dans la fièvre du combat. Et cela est encore plus vrai et reste hautement désirable, quand il s'agit d'une sincérité aussi pure que celle d'un Louis Rossel.

Je me défends enfin d'avoir tenté de jeter un soupçon sur un livre aussi beau. Je souhaite que toute notre jeunesse, que tous les hommes même de ma génération le lisent ardemment... et ne l'oublient pas.

Veuillez agréer, etc.

JEAN NOREL.

§

Calvin et Servet.

17 juillet 1908.

Monsieur le Directeur,

Dans le dernier numéro du *Mercure*, à propos de l'inauguration du monument de Michel Servet, votre collaborateur, M. Dumur, observe avec raison que beaucoup d'inexactitudes ont été dites à ce sujet.

Et puisqu'il a pensé qu'elles valent la peine d'être rectifiées, qu'il me permette, à mon tour, d'apporter mon humble part à ses rectifications.

Selon M. Dumur, on a bien fait d'interdire les derniers mots de l'inscription « brûlé par ordre de Calvin », car, dit-il, c'est sur la sentence du Petit-Conseil que Servet fut brûlé... Mais nul n'ignore que le Conseil, entre les mains de Calvin, n'était qu'un instrument. Dompté, terrorisé, trompé aussi, ce qui est pis — il n'a fait qu'obéir. Les juges, braves marchands génevois, n'entendaient rien à la théologie. Les livres de Servet, — *Trinitatis errorribus* — étaient en latin, et pas un d'eux ne savait le latin. Calvin assistait aux séances. C'est lui qui conduisait l'interrogatoire. Et à sa vue l'infortuné Servet comprit qu'il était perdu : « Celui-là, dit-il, en le désignant, m'a tellement poursuivi qu'il n'a pas tenu à lui que *je n'eusse été déjà brûlé tout vif...* »

Ce serait donc, il me semble, équivoquer et sophistiquer en vain que de vouloir faire endosser cette condamnation au Conseil. Sans doute, pour être tout à fait exacte, l'inscription eût dû porter : Brûlé par une sentence du Conseil de Genève sur l'ordre de Calvin. Et pour mieux dire, en bonne logique : Brûlé par l'intolérance protestante. Ainsi la majorité du public, qui n'a cure du Petit-Conseil, ignore Servet et presque autant Calvin, aurait su à quoi s'en tenir. Et tout le monde eût été d'accord.

M. Dumur défend cet excellent Calvin d'avoir assisté d'une fenêtre au supplice de Servet — légende calomnieuse, répandue, avec beaucoup d'autres, par Audin d'après les écrits de Bolsec. Ce n'est pas directement à Bolsec, je crois, mais plus récemment à Fazy, écrivain protestant, auteur d'un « Essai d'un précis de l'Histoire de la République de Genève », qu'Audin l'a empruntée. Du moins est-ce la source qu'il indique. Mais passons. Il est fort possible que Bolsec, en mainte occasion, ait calomnié Calvin. En

tous cas il ne le calomniera jamais plus que ne le fit Calvin lui-même. Et le mieux sur ce chapitre me semble de les renvoyer dos à dos.

Au surplus, que le fait soit vrai ou faux, il importe assez peu. Cela ne changera rien aux indéniables atrocités du réformateur génevois envers Servet. De même, que Calvin ait demandé la décapitation, c'est encore possible, on reconnaît là ces procédés de féroce duplicité qui le caractérisent — cette hypocrite cruauté du bourreau intercédant doucereusement pour qu'on épargne le bûcher à sa victime, alors que ce bûcher, c'est lui-même qui l'a fait dresser.

Enfin, M. Dumur raille Edouard Drumont coupable d'une confusion de doctrine. C'est bien Servet, en effet, et non Calvin, qui niait la consubstantialité du Verbe, et refusait une existence personnelle au Fils. Qu'importe encore ? Le point important, le point intéressant n'est pas que Servet ait été brûlé pour une hérésie ou pour une autre, mais pour avoir pensé autrement que la Réforme sur des matières où celle-ci était venue, disait-elle, apporter la liberté de pensée.

Du moins les Moines de l'Inquisition n'ont-ils jamais prétendu vous brûler au nom de la Liberté. Et c'est pour cela qu'à tout prendre je les préfère.

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

§

Une protestation de M. Emile Bernard.

Cher Monsieur Vallette,

Je lis dans le *Kunst und Kuenstler* de juillet 1908, la revue d'art berlinoise publiée par MM. Cassirer, marchands de tableaux, mon article paru dans le *Mercure de France* d'octobre 1907 : *Souvenirs sur Paul Cézanne et lettres inédites*. L'individu qui s'est livré à la besogne de cette traduction (il ne signe pas) a coupé mon étude, l'a tronquée, torturée, mise en pièces de la façon la plus tudesque et la plus barbare. Pourtant un père reconnaît toujours son enfant ; et malgré les contre-sens et les idioties du traducteur, j'ai bien retrouvé là maintes découpures mal rejointes de mon écrit. D'ailleurs mon nom est franchement appliqué sur cet hôpital de mon essai, tout jonché des débris de cette opération chirurgicale. Je vous serais bien obligé de faire savoir — en publiant la lettre que voici — que je n'ai point mis la main à ce dépècement et que je désapprouve absolument cette ridicule traduction, faite à mon insu et dépourvue d'art.

Bien cordialement...

ÉMILE BERNARD.

§

Le Félibrige de Provence. — Avec Paris « ville lumière », Paris cerveau de la France, nous avions Paris détenant le monopole exclusif du goût, du progrès, du patriotisme, de l'esprit (etc.) ; désormais nous aurons Paris centre du Félibrige ! Vraiment cela devient abusif : Paris cumule. Je ne veux certes pas lui contester des titres... pourtant contestables ; je suis même fier, en tant que Français, de savoir notre capitale jouant le rôle de phare mondial ; mais, pour une fois, il ressort de l'expérience qu'en dépit de sa merveilleuse organisation et du titre qui vient de lui être conféré

par la grâce de M. P. Mariéton Paris n'est pas encore apte à s'initier aux beautés du rêve félibréen. Il nous apparaît même clairement que ce rêve présente de sérieuses chances de ne jamais parvenir à son complet épanouissement en dehors de la terre qui le conçut et des rayons généreux qui hâtent sa floraison. Ce n'est pas précisément ce qu'en pense l'auteur de la « Chronique du Midi » mentionnée dans le n° du *Mercure de France* du 16 juin.

Il faut, convenons-en, une conception très parisienne des choses, conception basée sur un esprit de centralisation cultivé au suprême degré, pour s'étonner de ce que les félibres du Midi n'aient pas trouvé de leur goût la plaisanterie que veulent leur faire leurs collègues... latéraux. Le langage nouveau et cependant connu du président des félibres de Paris n'est pas plus fait pour les surprendre que pour leur plaire : M. P. Mariéton ne parle-t-il pas dans son magnifique ouvrage, *la Terre Provençale*, « des félibres *félibréjant*, qui ignorent Paris, ses pompes et ses œuvres ; ceux par qui et pour qui se donnent les fêtes, et dont les comptes-rendus parleront le moins possible » ? Tout est là ! Il y a, actuellement, dans notre beau midi, à côté du peuple qui, lui, fait du félibrige par instinct, des armées parfaitement organisées de propagandistes provençaux qui se sont donné la tâche sublime de faire revivre au cœur de tous l'amour et le respect d'une langue illustre entre toutes et d'entretenir le feu sacré des patriotiques souvenirs par l'extension des connaissances de l'histoire et des gloires du pays. Tout cela, méthodiquement, sans bruit « sènso faus estampèu », sans inutile battage ; par conviction, par foi félibréenne. Et lorsque l'honneur des résultats acquis leur est contesté parce que quelques dilettantes se réunissent régulièrement en un hebdomadaire banquet dans un restaurant très parisien, ou parce qu'un écrivain qui, de son propre aveu, n'a jamais vu les Baux, sauve ce site merveilleux de quelque imaginaire péril, on est tenté de se demander si c'est bien à Tarascon que pensait Daudet lorsqu'il créa le type de Tartarin.

Par courtoisie, pour ne pas écraser sous une longue énumération des faits caractérisant l'évolution félibréenne la chronique dans laquelle M. P. Souchon me fait l'honneur de me citer, je ne citerai que très rapidement l'œuvre essentiellement patriotique et provençale des groupes tels que : les Excursionnistes Marseillais, le Syndicat d'initiative de Provence, qui, en des fêtes aux programmes intelligemment éducatifs, font connaître à tous les sites merveilleux qui ornent nos contrées et les gloires passées dont les monuments restent les symboles. Je citerai l'action constante des écoles telles que le Flourèze Provençal d'Avignon, la Freirié de Marseille, l'Escolo Mistralenco d'Arles, le Bournat du Périgord, la Gaston-Febus en Béarn, la Targue à Toulon ?... Provenço à Marseille, etc., etc... Ce sont chaque jour des manifestations nées des moindres sujets, mais tendant toujours vers un même but : la vulgarisation de la langue. Conférences félibréennes, historiques, populaires, sermons, voire même discours politiques et démocratiques en « langue du terroir » ; les publications provençales prennent une importance insoupçonnée jusqu'ici ; sous l'égide de Mistral, les poètes mettent de plus en plus en honneur la langue chère à leurs pères... et c'est à ce moment précis qu'un groupe se réclamant du félibrige institue en Arles un prix encourageant les poètes français !

Enfin on a quand même bien voulu trouver naturel que Mistral n'ait pas approuvé cette atteinte au principe premier de l'évangile provençal.

Nous aimerions à voir des hommes éminents tels que P. Souchon, Paul Mariéton, G. Boissy, etc., s'inspirer enfin de ce principe fondamental qui est le maintien de la langue,... ou alors (pourquoi pas ?) rester tout à fait parisiens.

C'est mal connaître le patriote méridional et douter de ses connaissances historiques que de croire qu'il peut en vouloir à Paris de ce qu'il donna le signal de l'extermination de sa race.

Non ! le Méridional sait très bien, aujourd'hui, que ce signal funeste partit de Rome, et que Paris ne fut, en l'occurrence, que le stupide instrument d'une stupide exécution.

LAFORÊT
Charretier félibre provençal. Arles.

§

« Cœnobium » et la « Nuova Parola ».— *Cœnobium*, la revue d'études philosophiques et religieuses qui paraît depuis deux ans, en français et en italien, à Lugano, dans le Tessin, annonce dans son dernier numéro que la *Nuova parola*, le périodique romain d'Arnaldo Cervesato, se fond désormais avec elle. La direction de *Cœnobium* en profite pour préciser son dessein et son but :

Notre revue s'est fondée comme revue de libres études, et elle reste telle dans le cercle de l'idéalisme dont elle s'est faite principalement l'organe et à la diffusion de qui elle s'est consacrée. L'idéalisme — soit dans son élaboration historique et que nous pourrions dire classique, soit dans sa renaissance actuelle — présente une si riche variété de manifestations que sans sortir de son domaine nous et nos collaborateurs gardons la plus grande liberté de recherches... Le monisme idéaliste, le concept de l'unité spirituelle de l'Être, le panthéisme en somme, tel qu'il s'est produit dans la grandiose période philosophique qui va de Spinoza à Hégel, constitue le point central de notre conscience métaphysique, le pôle vers lequel s'oriente l'aiguille aimentée de notre esprit philosophique. Mais pour cela nous ne repousserons pas ou ne passerons pas sous silence les autres conceptions à l'aide desquelles l'esprit humain tente de nouveau aujourd'hui d'escalader le ciel... Pragmatisme, tendances religieuses nouvelles qu'on nomme modernisme, études sur les religions d'Orient dans leurs rapports avec l'idéalisme d'Occident, recherches scientifiques qui comme celles de Maxwell et de Lodge nous ramènent à un dynamisme universel et guident les sciences physiques vers des conclusions auxquelles est déjà arrivé l'idéalisme philosophique, expériences médiumnimiques, tout cela nous est ouvert. En outre, nous ne nous défendrons pas de nous intéresser aux conséquences de caractère pratique et social, que l'on peut tirer de cette philosophie. La croyance vulgaire qui rattache la rénovation sociale aux prémices matérialistes est si abandonnée que personne parmi les gens de bonne foi ne nie cette évidence : le culte de l'esprit, base de l'idéalisme, implique la négation de tous les jougs sous lesquels les ordres sociaux courbent l'esprit lui-même : c'est pourquoi le problème social est avant tout un problème métaphysique, le panthéisme conduisant nécessairement à la *panarchie* ou gouvernement organisé de tous par tous.

C'est à cette œuvre à la fois philosophique et sociale que comptent dorénavant se consacrer le directeur de *Cœnobium*, M. Enrico Bignami, et ses principaux lieutenants, Giusuppe Rensi, Momigliano, Crespi, Cervesato, etc.

§

Le bon vieux temps.— C'était jadis coutume en Souabe, lorsque des gens mariés faisaient mauvais ménage, de les enfermer ensemble dans la *Dura* (tour) et de ne leur y donner qu'*un* couvert et *une* couchette. La

chronique de Memmingen rapporte : « Anno 1624, le 13 juillet, on a enfermé dans le donjon un couple qui vivait très mal ensemble, et on les a fait manger avec *une seule* cuillère. » Le plus souvent ils ressortaient bras-dessus bras-dessous et entraient à la prochaine auberge arroser gaiement de belles promesses d'avenir.

§

Publications du « Mercure de France ».

CELLE QUI PLEURE (*Notre-Dame de la Salette*), par Léon Bloy, avec une héliogravure. Vol. in-8, 3.50.

L'ESPRIT DE J. BARBEY D'AUREVILLY, *Dictionnaire de Pensées, Traits, Portraits et Jugement tirés de son œuvre critique*. Préface par Octave Uzanne. Vol. in-18, 3.50.

LA DANSEUSE NUE ET LA DAME A LA LICORNE, étude d'art et de psychologie, par R. Gaston Charles. Vol. in-18, 3.50.

LES HARMONIES DE L'ÉVOLUTION TERRESTRE (Collection *les Hommes et les Idées*), par Stanislas Meunier, professeur au Muséum. Vol. in-16, 0.75.

LE PREMIER GLAIVE, drame en 3 actes, en vers, par Lucien Népoty. Vol. in-18, 1 fr.

§

Le Sottisier universel.

A neuf heures et demie du matin, M. Georges Rémy, qui ne veut point que sa mère assiste à l'arrestation, insiste auprès d'elle pour qu'elle se rende à la messe de huit heures. — *Le Matin*, 21 juillet.

Et je suis sûr que le chaleureux accueil que vous aurez ici vous sera une preuve du sentiment d'amitié et de sympathie que moi et mon peuple, depuis des siècles, éprouvons pour le peuple français. — *Le Matin*, rapportant les paroles du roi de Danemark, 21 juillet.

Perdus et trouvés. — Perdu vendredi, bd. Courcelles, chaîne et montre feu, tache noire à queue. Forte réc. — *Le Journal*, 7 juillet.

Comme cela va vite, comme cela passe! Voici déjà l'équinoxe d'été, et déjà, quand paraîtront ces lignes, les jours cesseront de croître pour bientôt diminuer.— CUNISSET-CARNOT, *Le Temps*, 23 juin.

Après avoir chanté sans expression et sans couleur l'air d'*Orphée*, le Jury l'a autorisée à exécuter un second morceau. — *L'Etoile Belge*, 5 juillet.

En 1901, le Prytanée a présenté 99 élèves à Saint-Cyr; 29 ont été reçus ; 9 sont entrés dans les écoles de sous-officiers ; 64 ont été rendus à la vie civile. — M. le sénateur DELPECH, *Le Rappel*, 6 juillet.

Les deux époux eurent sept enfants : quatre garçons, dont l'aîné fut Camille, et les deux autres Dubuquoy et Seinery, qui vécurent en soldats, et trois filles, dont l'une se fit religieuse et dont l'autre existait encore en 1837. — JULES CLARETIE, *Camille Desmoulins*, p. 18.

A son tour, Mme Gédalge, exposant tout ce qu'il y a de fécond dans les efforts conjugués des deux sexes... — MARYLIE MARKOVITCH, *Le Journal*, 11 juin.

C'est une avalanche qui monte, qui monte encore. Les lois de la pesanteur sont aussi fatales en politique que dans les sciences naturelles ! — M. le sénateur Gotteron, Limoges, *Courrier du Centre*, 19 mai.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

NOUVEAUTÉS

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE
dirigée par le Dr Gustave LE BON

LA CONQUÊTE MINÉRALE

Par **L. DE LAUNAY**
Professeur à l'École des Mines

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

Le nouveau livre de M. L. de LAUNAY intéressera tous ceux qui, pour une raison quelconque, veulent se faire une idée de l'industrie minière ou cherchent la solution des innombrables problèmes économiques, techniques, sociaux, politiques, historiques, posés à l'occasion de la Richesse Minérale.

LA VALEUR DE L'ART

Par **Guillaume DUBUFE**

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

C'est un livre dont tous les artistes tireront profit et dont tireront profit également tous les lecteurs. L'art est tellement mêlé aujourd'hui à la vie moderne qu'il n'est plus permis de se désintéresser des questions qui le concernent.

Cinq livres à lire en villégiature :

Jean AICARD : **MAURIN DES MAURES** et **L'ILLUSTRE MAURIN**

Max et Alex FISCHER : **CAMEMBERT-SUR-OURCQ**

Lucien-Alphonse DAUDET : **LE CHEMIN MORT** (Premier roman du second fils de l'illustre auteur de **" SAPHO "**)

George AURIOL : **SOIXANTE A L'HEURE**

ŒUVRES DRAMATIQUES DE WILLIAM SHAKESPEARE

COMÉDIES, TRAGÉDIES, etc.

Traduction nouvelle entièrement conforme au texte anglais, avec annotations

Par **Georges DUVAL**

TOME CINQUIÈME

La Sauvage Apprivoisée. — Macbeth. — Beaucoup de Bruit pour Rien. — Tout est Bien qui finit Bien.

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

L'Édition sera complète en 8 volumes

Envoi contre Mandat-Poste

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poètes de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, — Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Comtesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verhaeren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richard Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

REVUE DE HONGRIE

Paraissant le 15 de chaque mois

par Fascicule in-8° de 130-150 pages. — Première année, 1908. — Le Numéro, 2 fr. 5

Littérature Hongroise, Française, Étrangère
Histoire, Politique, Économie sociale, Philosophie, Sciences, Beaux-Arts
Finances

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

La **Revue de Hongrie** est une Revue hongroise publiée en langue française. Elle publie des articles d'Hommes d'Etat, de littérateurs, d'artistes hongrois, et accueille les articles que lui adresseront des écrivains français et étrangers.

Son but est de s'occuper de toutes les questions qui, à un point de vue général, peuvent intéresser le lecteur français, en mettant en relief les choses de Hongrie. La **Revue de Hongrie** est une tribune ouverte à tous, et restera indépendante de toute influence de parti.

Chaque numéro contient des articles originaux, des revues littéraires, artistiques, des analyses et comptes rendus, et le Bulletin mensuel de la Société Française de Budapest.

PRIX DE L'ABONNEMENT : HONGRIE..... Six mois, 15 cour. Un An, 25 cour.
FRANCE et U. P. — 20 fr. — 30 francs

Rédaction et Administration : BUDAPEST, Andràssy-rit 95, VI

RÉDACTEUR EN CHEF : G. HUSZAR

Dépôt à Paris : LIBRAIRIE CHAMPION, près l'Institut

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

lelations entre Paris et la Suisse

— Train express de jour pour Berne, Lausanne et Brigue.

(V-R; 1re et 2e classes à couloir — 1re et 2e classes Paris-Berne).

ller : départ de Paris..... 8 h. 25 m.
tour : départ de Lausanne..... 3 h. s.
— Berne..... 2 h. 05 s.

— Trains express de nuit pour Berne, Interlaken, Lausanne et Brigue.

ller : a) départ de Paris 10 h. 25 s. pour Berne, Interlaken, Lausanne et Brigue.
L-S; 1re et 2e classes à couloir Paris-Berne;
V-L; Paris-Berne du 1er Juillet au 30 Septembre;
V-L; L. S., 1re et 2e classes Paris-Interlaken du 1er Juillet au 15 Septembre;
NOTA. — A partir du 30 Septembre, le départ pour Berne s'effectuera à 10 h. 15.
b) départ de Paris 10 h. 15 s. pour Lausanne, Brigue.
V-L; L-S; 1re et 2e classes à couloir Milan (par le Simplon).
tour : départ de Lausanne..... 10 h. 42 s.
— Berne..... 9 h. 46 s.

(Mêmes compositions de trains qu'à l'aller).

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

GRANDES VACANCES 1908

Billets de Famille à prix réduits

Ces billets sont délivrés du 25 Juin au 1er Octobre, en toutes classes et pour toutes les gares et stations du réseau d'Orléans, distantes d'au moins 125 kilomètres (60 kilom. pour certaines relations) du point de départ, et sont valables sans supplément jusqu'au 5 Novembre inclus.

Pour les trois premières personnes, le prix est celui des billets aller et retour ordinaires; pour la quatrième personne il est accordé une réduction de 50 o/o et pour la cinquième et suivantes une réduction de 75 o/o sur le prix des billets simples applicables au trajet d'aller et de retour.

Ces billets de famille sont établis par l'itinéraire à la convenance du public et comportent la faculté d'arrêt à toutes les gares situées sur le parcours.

Enfin, le chef de famille peut être autorisé à revenir seul à son point de départ. En outre, une ou plusieurs personnes de la famille peuvent obtenir une carte d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à 1/2 place entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Pour les relations entre les réseaux d'Orléans et du Midi, ceux-ci délivrent également, pendant la période des vacances, des billets collectifs de famille à prix réduits et comportant des avantages très appréciables.

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER
ET
EXCURSIONS
EN
ORMANDIE et en BRETAGNE

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest l'honneur de porter à la connaissance du blic que le GUIDE ILLUSTRÉ DE SON SEAU POUR 1908 est actuellement mis en nte, au prix de 0 fr. 50 l'exemplaire, dans bibliothèques de ses gares, dans ses bureaux Ville et les principales Agences de voyages Paris.

Il est également adressé franco à domicile ntre l'envoi de sa valeur, en timbres-poste, Service de la Publicité, 20, rue de Rome, à ris.

Ce Guide de plus de 300 pages, illustré de 5 gravures contient les renseignements les ns utiles pour le voyageur (Description des es et lieux d'excursion de la Normandie et de Bretagne — Principaux horaires des trains Tableau des marées — Cartes Postales — rtes cyclistes du littoral de la Manche — ns des principales villes — Liste d'Hôtels, staurants, etc...).

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : de 5 personnes, 35 o/o : de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS.— Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret 0 fr. 25.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. -- Paris-VIe

LÉON BLOY

Celle qui pleure, (Notre-Dame de la Salette) avec une héliogravure. Vol. in-8..... 3.5

J. BARBEY D'AUREVILLY

L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly, Dictionnaire de Pensées, Traits, Portraits et Jugements tirés de son œuvre critique. Préface par OCTAVE UZANNE. Vol. in-18..... 3.5

R. GASTON CHARLES

La Danseuse nue et la Dame à la Licorne. Etude d'art et de psychologie. Vol. in-18..... 3.5

LUCIEN NÉPOTY

Le Premier Glaive, drame en 3 actes, en vers. Vol. in-18. 1

STANISLAS MEUNIER

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, Collection « Les Hommes et les Idées ». Vol. in-16.. 0.7

ARCHAG TCHOBANIAN

Poèmes (Aurore. La Caravane des Heures. Angoisse. Visions. Dans la nuit. Sur la Colline). Traduction française. Préface de PIERRE QUILLARD. Vol. in-18..... 3.5

H.-G. WELLS

La Burlesque équipée du Cycliste, roman traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5

JEAN DE GOURMONT

La Toison d'or, roman. Vol. in-18..... 3.5

MAURICE RENARD

Le Docteur Lerne, sous-dieu, roman. Vol. in-18... 3.5

CYRANO DE BERGERAC

Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice par REMY DE GOURMONT. Vol. in-18..... 3.5

NOVALIS

Henri d'Ofterdingen, traduit et annoté par GEORGES POLTZER et PAUL MORISSE. Préface de HENRI ALBERT. Avec un portrait d'après le tableau de HADER. Vol. in-18..... 3.5

GAUTHIER FERRIÈRES

François Coppée et son OEuvre, Collection «Les Hommes et les Idées», avec un portrait et un autographe. Vol. in-16..... 0.7

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

90 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

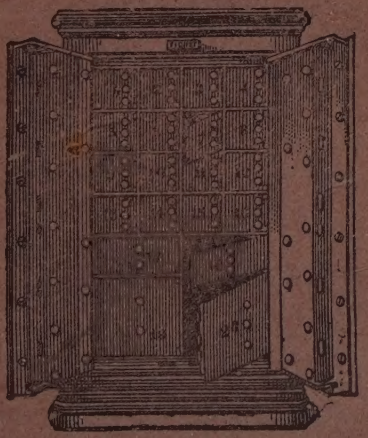
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggagee stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.